

Monique Michaud



Voisines de c♥eur

Roman



La Caboché

Voisines de cœur

Monique Michaud

Voisines de cœur

Roman



Mise en pages
Pyxis
Photo de l'auteure
Terry Charland, Flageol Photo
Graphisme de la page couverture
Louise Michaud

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Michaud, Monique

Voisines de cœur : roman

ISBN 978-2-924187-17-3

I. Titre.

PS8626.I211V64 2013 C843'.6 C2013-941255-7
PS9626.I211V64 2013

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Bibliothèque nationale du Canada, 2013

Éditions la Caboché
Téléphones : 450-714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
monique.michaud@bell.net

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Première partie

QUELQUES MIRAGES ET FAUSSES PISTES

Chapitre 1

Rien n'est plus beau que l'instant présent, Marijo l'oublie sans doute. Elle emprunte le Chemin du Roy qui épouse les contours du fleuve, un plaisir accru quand le Saint-Laurent chatoie sous les rayons du soleil. À partir de Saint-Sulpice, Marijo affectionne cette partie du trajet qui la ramène à son domicile ; ce bel instant présent devrait l'apaiser...

C'est vendredi, elle a quitté en catimini son bureau à Repentigny pour s'octroyer du temps et longer le vieux chemin. La radio à faible volume, elle conduit lentement, c'est son moment tampon pour balayer toutes les tensions de la journée. Se dé-ten-dre. Elle réussit à moitié, car les terres glacées du mal de vivre sont, pour elle, difficiles à distancier. Mais qui comprend vraiment tous les mystères de sa propre vie ?

Pour l'instant, ses récentes récentes divergences avec sa supérieure la tracassent : « C'est flagrant, elle cherche constamment à me trouver en faute. À côté de Madame Parfaite, moi évidemment, je suis gaffeuse, énervée, oublieuse. »

Un tracteur remorquant une charrette surchargée l'oblige à ralentir. Une fraîche odeur de foin coupé s'immisce dans l'auto. Une idée germe : « Lundi matin, je vais replacer, sur mon bureau, ma petite carte avec la fameuse phrase qui va l'ébranler et même, lui river son clou. »

Les îles de Verchères apparaissent, une autre splendeur. Ces longs îlots verdoyants la ramènent à ses souvenirs d'enfance quand ses grands-parents promenaient la famille, en yacht, dans les canaux encombrés de longues herbes, ces mystérieux chemins d'eau dissimulés aux riverains.

Trêve de contemplation édifiante, sa vessie trop excitable lui rappelle alors son âge, et sonne l'alarme, l'incitant à accélérer aux abords de Lavaltrie. Invariablement, elle jette un œil à la résidence de son amie Jeannie, une religieuse des temps modernes, qui sait la rassurer. Chaque fois, elle nargue secrètement sa confidente si sereine : « Salut toi, aujourd'hui mes roues tournent carré, mais je garde le moral ! »

En s'engageant dans la rue de l'Espérance, qui est un cul-de-sac, l'ombre des grands érables, de chaque côté, se referme sur elle comme deux bras amoureux. Image rassurante mais fugace qui effleure son esprit obnubilé par son besoin naturel pressant. Elle habite au deuxième étage d'un triplex qui comprend un grand logement en bas et deux appartements en haut avec palier commun. Elle loge au 101.

Un coup d'œil à sa montre-bracelet. « Déjà six heures ! » Son cœur s'accélère, ses nerfs se tendent et s'entrelacent comme du lierre. Son cours « Relaxation » est à sept heures, elle n'a ni mangé ni pris sa douche. Elle se sent pressée, opprimée. Grimant les dix-sept marches vers son appartement, sa longue baguette de pain sous le bras, sera-t-elle à l'heure ? Quelle hérésie ! La voilà stressée par son cours antistress. Avant d'atteindre le palier, ses genoux fléchissent, elle vacille vers la gauche, la baguette se casse sur la rampe d'escalier. Échoués à ses pieds, le quignon de pain git avec ses miettes dispersées en satellites : que c'est lamentable, elle voudrait pleurer. Son spleen intermittent la fige sur

place... Puis, wow ! Son spleen s'émiette aussi, balayé par cet effet de surprise, lorsqu'une boule de poil lui flatte les mollets : c'est le chat de sa voisine qui se jette sur cette collation inespérée.

Le chat mâchouille le pain, plus zen que Marijo aux émotions en dents de scie depuis cette fin de journée. Après la fébrilité pré-weekend du bureau, un début de sérénité avec ses îles tant aimées a été suivi par sa vessie en mode alerte, puis la rue accueillante lui ouvrant le passage remplacée par l'heure stressante à sa montre-bracelet.

Au moment où sa clé entre dans la serrure, sa voisine de palier apparaît :

— Tigrou, viens ici, appelle Léonie qui s'avance, parée de son pyjama-ajusté-satiné-froissé.

Léonie lui sourit : « Salut, ça va ? » Sans attendre sa réponse, elle ramasse Tigrou d'une main et entame une litanie. Elle s'excuse pour sa tenue, mais le vendredi (! ?), elle se rebelle en ne s'habillant pas. S'excuse pour son chat affamé, le téléphone l'accapare avec une amie presque en dépression. Les phrases s'enchaînent. En bonne *confesseuse*, Marijo hoche la tête. Léonie, désormais soulagée par les mots déballés, conclut :

— J'y pense, j'ai mis ton catalogue SAVon dans ta boîte aux lettres. J'ai fait du café, je t'en offre une tasse ?

Marijo décline son amicale invitation.

— Viens donc, t'as l'air tendue. Le vendredi soir, il faut décompresser !

C'est la course vers la salle de bain pour soulager sa vessie. Une fois assise, le dernier mémo inspirant, collé près du porte-serviettes l'interpelle : « J'ai tout mon temps, tout le temps. » Petit sourire en coin... Son état d'esprit l'inquiète, ayant recommencé à courir après sa queue, comme les chiens fou, et c'est mauvais signe. Dans le

miroir, ses yeux présentent des rougeurs : ses lunettes remplaceront ses lentilles cornéennes pour terminer la journée en tout confort.

Deux jours plus tard, l'aspirateur vrombit dans son salon. Par la fenêtre, sa cordée de linge se dandine au vent. Satisfaite du travail accompli, elle revoit sa liste à compléter : son jogging, poster en chemin la carte d'anniversaire de grand-maman Dodo, cuire et désosser un poulet. « Ouais, moi qui voulais m'évader dans mon roman policier... Ah ! C'est frustrant à la fin », peste-t-elle en bourrassant un coussin. Car du temps libre, elle DOIT s'en accorder...

Dans l'appartement adjacent, un chanteur célèbre parle d'amour à sa voisine qui l'accompagne à tue-tête. « Pourquoi n'ai-je jamais le temps de flâner, moi ? » Elle a une crotte sur le cœur, une rancœur engraisée par le souvenir des paroles de Léonie, ce matin : « Le dimanche, pas de ménage. »

Plus tard, elle cogne au 102, son catalogue SAVon à la main, pour commander du parfum :

— Salut, ça va ? Entre donc, viens t'asseoir !

— Je ne te dérange pas ? Je ne veux pas t'empêcher de...

— Non, non. Aujourd'hui, c'est ma journée *relaxe*. J'ai décidé de me laisser vivre.

Elle ne commente pas, mais remarque le désordre : le cendrier déborde, une montagne de vêtements encombre le couloir et cette poussière sur le téléviseur... Depuis avril, mois de son arrivée dans l'impasse de L'Espérance, elle écoute les péripéties de Léonie racontées comme un conte ou une légende lavaltoise. Cette autobiographie l'amuse entre ses plages de solitude. Ainsi, son amicale voisine approche la mi-trentaine. Elle est native d'ici, présente une liste allongée d'amours déchues et quelques réussites, sans

oublier son fils Marc-Olivier, neuf ans, Marco pour tout le monde. C'est une brunette avec une frange qui cache un peu ses yeux noirs, déjà assortis de mini pattes d'oie. Longiligne sans être maigrichonne, elle offre une poitrine avec un bonnet D sur une taille fine, beau brin de fille en résumé.

— Mais toi, où habitais-tu avant d'atterrir dans notre beau cul-de-sac ?

— Terrasse Pelletier, je suis dans le coin depuis cinq ans. Ma sœur Maridouce est venue la première. Son conjoint Alex a toujours habité ici.

C'est sa rupture qui a éloigné Marijo de Repentigny, son lieu de naissance. Questionnée sur son âge, elle reste floue, détestant avouer sa mi-trentaine.

Revenue à son appart, une incroyable quantité de poils de chat s'agglutinent à son pantalon. Que faut-il penser ? Son professeur de relaxation prétend que « le niveau de stress est spécifique à chaque individu ». De toute évidence, Léonie contrôle mieux ses réactions qu'elle. Mais, se remémorant la tenue négligée de son quatre et demi, elle hésite à bénir cette aptitude de sa voisine. Entre nous, elle déteste à la puissance dix cette conduite indolente, une médecine jadis goûtée avec son ex-conjoint.



La SAQ est située dans la grand-rue de sa localité. Marijo y déambule, à la recherche d'une bouteille de vin. Cette sélection, de haute importance, est en prévision d'un souper spécial avec un certain Luc, un loup solitaire qu'elle projette d'inviter. Ce Lavaltois possède des atouts indiscutables : il a un corps musclé, de longues jambes et un

« bassin étroit de gars » qui la font rêver lorsqu'elle le côtoie au cours de relaxation. Quand il enfourche sa motocyclette, elle rêve de serrer sa taille et de partir au gré du vent.

Luc est propriétaire d'une station-service avec garage attenant. Elle y fait le plein quelquefois. Depuis le début des beaux jours, ils se sont aussi croisés au Bar-salon. Mais Luc n'est pas le plus bavard... Par contre, il a su s'intéresser à son travail, ses goûts, ses loisirs. Il promet souvent de lui téléphoner. Parole en l'air ? Petite ruse de célibataire ?

Son célibat l'a remise sur la route de la liberté, il faut en profiter, lui dit-on. En façade, tout semble parfait, mais les désillusions sont souvent au rendez-vous. Elle attrape une bouteille du vignoble de l'île Ronde, en face de Saint-Sulpice. Fière de sa trouvaille, elle croise les doigts : « Il faut que ça marche ! »

Dans la file d'attente, le temps passe à écaler le vernis de ses ongles. La caissière la salue ; elles ont fréquenté les mêmes bars dans leur vingtaine et cette dernière la questionne sur un tel ou une telle, bousillant la concentration de Marijo qui peine à composer le numéro d'identification personnel de sa carte à puce. Finalement, elle s'excuse, retourne au fond de la succursale, ouvre son portemonnaie, cherche un minuscule papier où est inscrit son NIP. Ses yeux s'embuent, un rien attise sa tristesse depuis quelques jours. Déçue, ce genre d'oubli lui rappelle un épisode tourmenté de sa vie.

Cependant, en remontant la rue de L'Espérance, juillet et sa lumière éclatante l'enchantent, elle s'émerveille encore des arbres créant une haie d'honneur jusqu'à sa porte. D'ailleurs, ce midi, elle s'est acheté un super bikini jaune à pois pour ses prochaines séances de bronzage. Marco s'approche :

— J'ai un énorme problème, on a perdu Tigrou et ma mère est fâchée noir !

— La dernière fois, il dormait sous la galerie de monsieur Prévost. As-tu regardé de ce côté-là ?

— C'est une idée, répond-il, s'empressant d'effectuer cette vérification, accompagné de son fidèle ami Robin.

Elle grimpe ses *aérobiques* dix-sept marches.

Son souper est prêt. Une appétissante salade l'attend, débordante de saveurs, une tomate devrait la compléter. Avec le grand couteau, des tranches fines s'accumulent. Soudain, aïe mon doigt !, du sang, beaucoup de sang... Du rouge, beaucoup de rouge ! Elle attrape un torchon pour épancher l'écoulement. Sa tête tourne, ses jambes sont chiffons ; plus le torchon rougit, plus elle voit blanc-neige-voile-rien. Vite, avant de s'évanouir, elle ôte ses lunettes et sort sur le palier...

Lorsqu'elle ouvre les yeux, allongée sur le sofa, Tigrou lèche les gouttes d'eau dégoulinant de la débarbouillette déposée sur son front. Une forte odeur de moisi, qui l'écœure, se dégage de la ratine. Un pansement enserre son index qui élance encore.

— Je pense que tu supportes mal de voir beaucoup de sang, dit Léonie.

— Euh... oui.

Léonie, guenille à la main, s'agenouille pour essuyer son plancher picoté de sang. Un chapelet régulier de gouttes, le chemin rouge d'un Petit Poucet vers la sortie. Sa voisine frotte en rond et ses seins libres ballottent sans souci. Gênée, Marijo baisse les yeux. Elle se sent vaseuse, elle a le cœur fade. Et se dit qu'éponger du sang, non vraiment, elle en serait absolument incapable.

Soudain, dans son état presque comateux, elle s'entend dire, est-ce un moment de faiblesse ou un élan de reconnaissance ?, qui sait, mais elle s'entend donc dire :

— Je te remercie beaucoup Léonie, t'as vraiment bon cœur.

Pschitt ! Sa petite crotte sur le cœur est volatilisée pour aujourd'hui : la voilà réconciliée momentanément avec tous les indomptables, mais très serviables nonchalants qui ont traversé sa vie.

Chapitre 2

Joli matin estival, une désagréable odeur persiste dans l'auto de Marijo. Qu'est-il arrivé ? En quittant son appartement, elle a marché dans une crotte de... chat ! Encore Tigrou, haïssable matou, libre et indompté, ignorant l'usage des litières. « Maudit chat, si je le croise, je lui botte le... ! » Pressée par le temps, elle n'a pu nettoyer sa sandale blanche. « En arrivant au bureau, je m'enferme dans les toilettes. »

À destination, elle salue à peine Geneviève, la réceptionniste. Prestement, elle emplit d'eau tiède le lavabo, puis dégage son pied. Son gros orteil bruni est savonné le premier et essuyé avec le papier recyclé. La porte s'ouvre sur Geneviève et son sourire aussi blanchi que radieux.

— Y a un problème Marijo ? demande-t-elle en repérant la sandale barbouillée.

— Ça va, un petit accident.

— Tu demeures à la campagne, je pense ?

— Mais non, j'habite Lavaltrie.

— Est-ce que tes parents possèdent une ferme ? s'inquiète Geneviève, les sourcils froncés, en ouvrant son sac à cosmétiques.

— Mais non, j'habite en plein milieu de la ville. Et puis, je n'ai pas mis le pied dans la bouse de vache. C'était

une crotte de chat. Cela aurait pu arriver à Repentigny, tu sais.

— En tout cas, t'es pas chanceuse, conclut-elle en appliquant son rouge à lèvres méthodiquement.

Par le miroir, Geneviève observe cette femme qui, dès son entrée dans l'équipe du Bottin commercial, l'a tout de suite intriguée. Cette allure gracieuse, cette silhouette bien proportionnée avec des atouts féminins, ni discrets, ni proéminents. Et l'abondante chevelure châtain clair, presque blonde, que Marijo coiffe avec originalité et facilité ; même une queue de cheval lui donne fière allure. Envieuse, mais capable de s'auto-estimer : « Par contre, ses lunettes masquent ses yeux noisette. Moi, avec du mascara, j'agrandis mes yeux verts et l'ovale de mon visage est parfait. Conclusion : les lunettes, c'est un gros désavantage ! Évidemment, certains jours, elle porte ses lentilles... »

Chanceuse ou pas, Marijo a vite oublié la réceptionniste, car aussitôt dans son bureau, le téléphone s'est occupé de son emploi du temps. Responsable du recrutement de nouveaux clients, elle compte dix ans d'expérience au Bottin. Oui, c'est de la vente et c'est toujours ardue ; par contre, elle aime bien sortir pour rencontrer les éventuels clients. Hélas, il faut passer d'innombrables heures au téléphone afin de satisfaire les clients réguliers qui achètent, deux fois l'an, leur espace publicitaire.

Sur sa table de travail, bien en vue, son joli carton festonné récemment remplacé : « Chaque jour, apprivoisons l'imperfection. » Lorsque sa superviseure se présente ici, elle semble sur ses gardes ; Marijo croit que le message passe...

Durant la pause, Geneviève l'informe que Maryel désire partir à quinze heures au lieu de seize heures, comme prévu initialement. Cette collègue prend une année sab-

batique pour s'occuper de sa mère malade. Geneviève chuchote :

— C'est toi qui as commandé le bouquet de fleurs ? Il va falloir contacter le fleuriste pour changer l'heure de livraison.

— Pas de problème, je m'en occupe, répond Marijo qui poursuit sa lecture d'un quotidien montréalais.

Après le lunch, un centre dentaire lui a donné du fil à retordre. Le dentiste propriétaire étant occupé, l'adjointe lui a parlé. Le professionnel, enfin libéré, lui a débité ses exigences pour son carré de publicité, il termine ainsi : « Vous réglerez les détails avec mon adjointe. » Il a fallu attendre le retour d'appel. Un peu avant quinze heures, l'assistante l'a jointe, amorçant un long préambule sur l'augmentation des coûts de ceci et cela. Distraite par les éclats de voix dans la salle des employés, elle sursaute quand Geneviève entrouvre sa porte et pointe l'horloge au mur. « Ah oui ! Le départ de Maryel ! »

Émue, Maryel se montre ravie du cadeau offert. Et le bouquet de fleurs dont Marijo était responsable ? Il arrivera à seize heures, on le fera suivre à l'adresse personnelle de la fêtée du jour, dans les Hautes-Laurentides. Convoquée par sa superviseure, il sera question – canif dans la plaie – de l'année où elle s'était absentée pour soigner « ce genre de manque de concentration ».

— Soyez vigilante, Marijo. Prenez de bonnes nuits de sommeil, c'est la clé d'une bonne santé mentale !

Captive dans le trafic du retour à la maison, Marijo aura amplement le temps de s'inquiéter de sa mémoire qui recommence à flancher. Les mains agrippées au volant, cette fragilité qui perdure la désole ; elle craint de glisser de nouveau dans le ravin noir où l'attendent l'accablement et la tristesse continue.

Chez elle, une bière mexicaine devrait la revigorer. Punaisé à côté de la cuisinière, un papier jauni avec un rappel pour colorer en rose ses pensées : « La route de la Vie monte, descend. Est sinueuse, raboteuse. Rarement droite. »

Son filet de sole mijote au four, elle s'installe devant sa porte-fenêtre. Une brise fait valser le rideau transparent tel une jupe volage de mariée. Dehors, les cris des gamins qui ont entamé une partie de baseball. La vie estivale, grouillante, enjôleuse des sens, la rejoint. Entre nous, la magie est souvent dans l'air à Lavaltrie depuis que le canot de la chasse-galerie a survolé la ville.

La voilà à son coin bureau, un espace où son portable est installé. « Un courriel de Pierre ! » Connue par Internet, cet entrepreneur joliettain s'est montré vraiment aimable, lui prodiguant mille attentions. En sa présence, une femme oublie tout. « Lui, il décrocherait la lune pour moi. Par contre, il est souvent parti travailler à l'extérieur du pays. »

Ma chère Marijo, je pense à toi. Le temps est superbe à Orlando. Quand tu viendras sur le site, en août tel que promis, tu vas constater que les rénovations de l'hôtel sont magnifiques. Évidemment, c'est cuisant du haut des échafaudages, mais comme je suis mon propre patron, je m'offre de longues pauses.

Et toi, comment vas-tu ? J'ai bien hâte de te serrer dans mes bras. C'est vraiment dommage que nous nous soyons connus qu'une semaine avant mon départ. Je m'ennuie déjà de ton rire contagieux. N'abuse pas trop de la bière mexicaine qui te rend pas mal hot. Quand tu viendras, j'arrête les travaux pour une semaine afin de te combler, petite chatte. Je garde un souvenir brûlant de notre dernière nuit.

Rien d'autres à te confier ma belle, je me concentre sur le travail. Donne-moi des nouvelles de toi. Je t'embrasse partout partout car j'ai très hâte de te revoir. J'ai réservé une superbe suite pour le week-end du 5 août !

Ton amoro numéro uno (enfin, j'espère !), Pierre

Un deuxième courriel de sa sœur Maridouce :

Salut ma Jojo ! Je prends deux minutes, vite, car je dois allaiter mon petit Émilio. Comment il va ? Super ! C'est vraiment un bon bébé. Il grandit vite. Hier, chez le pédiatre, il pesait 15 livres.

Voilà le nœud de mon message : la date du baptême est le dimanche 6 août. Je pense que tu feras une marraine du tonnerre pour mon fils. Je l'entends qui hurle de faim.

Bye ma sœurette que j'adore ! ! x x x M.Douce

Un peu de cuisson sera encore nécessaire pour son filet de poisson. Elle branche son fer à repasser, l'installe sur sa planche dans le couloir. Le téléphone sonne, c'est Léonie.

— Salut ça va ? Veux-tu savoir la dernière nouvelle ? Je me suis acheté une piscine hors terre avec mon frère Antony qui habite au bout de notre rue, dans le fond du cul-de-sac. Samedi, grande corvée : on monte la piscine. Après, on fait un party ! Je t'invite, ça te tente ?

— Je te remercie, mais samedi soir, j'ai un souper.

— Un souper de famille ?

Un silence de trois secondes sera sa réponse. Toutefois, Marijo sait réfléchir vite et demande :

— Quelle grandeur ta piscine ?

— C'est une 27 pieds, imagine-toi ! Bon, évidemment, ce n'est pas une neuve, mais mon frère Antony, c'est un gars vraiment débrouillard. Est-ce que tu le connais ? C'est un grand six pieds avec une barbichette.

En bavardant, Marijo veut vérifier son poisson au four. Ah non !

— Léonie, je te laisse. De la fumée ! Y a le feu à ma planche à repasser !

Le tapis de l'entrée sert à étouffer les flammes. Deux minutes après, tout est revenu à la normale. Excepté l'odeur âcre qui subsiste. Elle ouvre toutes ses fenêtres. Alors, qu'entend-elle provenant de la rue Principale ? La sirène des pompiers ! L'énorme camion rouge s'engager dans le cul-de-sac et s'arrêter pile devant leur triplex.

En bas, monsieur Prévost qui habite en face et son incomparable voisine s'expliquent avec le chef pompier qui lève la tête vers Marijo sur le balcon.

— C'est terminé ! C'était un tout petit feu, dit Marijo.

— Dans ce cas, répond le chef, nous montons pour une simple vérification.

Après avoir promis d'acheter un deuxième avertisseur de fumée, la tranquillité est revenue. La housse brûlée et le plancher noirci de cendres réactivent son mal de vivre. Dépitée, elle mange debout, son filet de poisson froid comme son cœur en compote. À la radio, une chanson la nargue : « Ne la laisse pas tomber, elle est si fragile, être une femme libérée, tu sais, ce n'est pas si facile. »

Elle s'ennuie royalement en scrutant les imperfections de ses portes d'armoire ou en lisant, pour la centième fois, la marque de son grille-pain *ToastMaster*. Elle sort sur le balcon pour respirer l'air frais du crépuscule et s'assoit dans sa chaise en rotin, appuie sa tête et, consentante, se laisse couler dans l'inaction. Les feuilles du filiforme peuplier bruissent sous le souffle du vent. L'ombre s'étale dans toute la rue. En face, les Prévost se bercent dans leur balançoire repeinte en rouge et blanc. Ils la saluent en agitant la main ; monsieur est un cousin de grand-maman Dodo. Ils se téléphonent parfois.

« Depuis combien de temps sont-ils ensemble ? » Un calcul rapide : mariés à vingt ans, supposons, ils auraient environ quarante ans de vie commune. Quarante ans ! Une vive déception la rattrape, car la vie en couple, elle y croyait tellement. Vivre à deux et tout traverser ensemble : autant les matins ensoleillés que les soirs d'orage. Il ne faut jamais considérer sa séparation comme un échec, pourtant... Elle a été quittée, la rupture n'était pas le résultat d'un consensus. C'est Guillaume qui a voulu partir. Mais, elle doit éviter les retours en arrière, néfastes à son équilibre mental.

Se calant mieux dans la chaise, elle va choisir les meilleures séquences de leur histoire. Leur première rencontre au Cégep. Guillaume, arrivé de Mistassini, un jeune homme sérieux, avec une énergie incroyable. « On était si bien ensemble. Cinq belles années excitantes. » Mais à la sixième année, tout a dérapé. Tout ça à cause de...

Cette rupture l'a démolie. « Pourquoi suis-je si *faiblotte* ? » Approchant la quarantaine, comment devenir plus forte grâce aux épreuves ? Peut-elle changer ? Elle se lève, chassons la morosité ! Son plancher est couvert d'une fine suie noire. Il faudrait sortir le seau et la serpillière, c'est évident, mais pas tellement emballant. Dans son frigo, il manque du lait. Elle ira marcher dans la tiédeur estivale pour oublier ses noirs sentiments, un bref aller-retour au dépanneur du coin fera l'affaire. Sur le palier, sans trop réfléchir, elle frappe chez Léonie : « As-tu besoin de quelque chose au dépanneur ? »

Dans l'impasse de l'Espérance, les voisines de palier, authentiques et touchantes de bon vouloir, avancent d'un même pas. Enjouée, Léonie « tient le crachoir ». Le ressentiment de Marijo s'effrite un peu au contact de la chaleur humaine.

Chapitre 3

Au 102, Léonie, fébrile, ramasse les « traîneries ». Son cousin Thierry, D.J. à Toronto, vient les visiter. Son cousin adoré avec qui, à l'adolescence, elle a partagé l'amour de la musique.

Tout serait parfait dans sa vie, cet après-midi, mais elle a encore perdu les clés de son pick-up ! C'est parce qu'elles sont attachées à une patte de lapin. C'est un cadeau de sa marraine Solange, la mère de Thierry justement. Et quasiment celle de Léonie et Antony. S'offrir quelques minutes pour fumer va la relaxer, décide-t-elle ; après tout, les gars ne remarquent jamais le ménage. Les volutes de fumée stagnent dans l'air, puis s'effilochent quand elle les chasse en soufflant. Ce sera un grand bonheur de revoir Thierry...

Ah la famille, une valise impossible à larguer en chemin. Si pleine, ses coutures craquent de partout, mais il faut la traîner quand même. Cette lourde besace cache toutes les histoires du passé : amour passionnel et trahison, douces joies de l'enfance et tragédies, rancunes, vengeance inassouvies. Parfois, c'est un bagage enchevêtré où la désillusion teinte le tout. Ses parents s'étant laissés lorsqu'elle avait cinq ans, Léonie n'a pas connu la stabilité d'une famille unie, ni la confiance absolue d'être soudée par un amour inconditionnel. Certains parents réussissent à

entourer leurs enfants malgré leur séparation, d'autres non. Elle tire une longue bouffée, puis expire par saccades pour créer des petits ronds de fumée à l'indienne.

Le téléphone interrompt sa réflexion. Antony l'avertit que Thierry sera accompagné de deux amis musiciens.

— Léonie, un party de musique comme avant, ça te tente ?

— Yesss ! Ça va faire du bien au moral.

Son frère l'informe aussi que les trois visiteurs n'auront pas mangé à leur arrivée ; Léonie pourrait-elle les recevoir parce que chez lui... c'est un peu à l'envers. Avec de grands gestes de ses bras, elle répond en chassant le voile de fumée qui l'entoure. Une solution s'impose : « On fera livrer, voilà tout ! »

Ni un ni deux, go ! Sérieusement, il faut vraiment commander de la bière du dépanneur, laver quelques assiettes, sortir les poubelles. En saisissant le balai, sa valise bourrée de souvenirs s'ouvre encore. « Ma tante Solange, comme une mère pour Antony et moi. Chaque année, j'aimais ça fêter mon anniversaire en même temps que Thierry : nos dates de naissance étant si proches, juste deux jours de différence. » Sa marraine, incroyablement présente. Il le fallait bien, deux quasi-orphelins...



Au centre communautaire, le cours se termine par la relaxation des participants, au son d'une langoureuse clarinette. L'animateur a été intéressant, car il a bien expliqué les troubles de l'anxiété, un fléau moderne. Le beau Luc est sorti le premier, après avoir murmuré à Marijo : « Je t'appelle tantôt. »

Dans l'impasse, plusieurs autos inconnues sont devant son immeuble. Marijo se stationne devant la maison de monsieur Prévost qui lui fait des signes à travers sa fenêtre. En verrouillant sa portière, elle comprend tout : un party chez Léonie ! Ce n'était pas samedi le party de piscine ? se demande-t-elle en grimant lentement ses dix-sept marches. La musique au maximum fait s'égosiller les plus grands rockers de la planète.

Tigrou, comme une sentinelle au garde à vous, est figé sur le palier, ses yeux verts en lame de couteau, le poil aussi dru qu'une brosse à plancher. Son visage d'effrayé en dit long.

Dès son entrée dans l'appart, perfidement, son vague à l'âme se pointe. Rentrer chez soi sans être accueilli reste difficile ; c'est une triste réalité de son célibat forcé.

L'heure est venue de s'habiller léger : le pantalon et le chemisier sur une chaise, les bas lancés en vitesse dans le panier à linge, le soutien-gorge accroché à la poignée de sa penderie. La voilà presque nue. Passant devant son grand miroir, un réflexe, elle jette un œil satisfait à sa silhouette. Le téléphone sonne sur la table de chevet. Son lit l'accueille pour bavarder en position allongée.

— Allo, c'est Luc. Comment va la charmante Marijo ?

Luc converse tout en murmure, elle apprécie encore sa propre image dans la glace et, coquine, caresse ses seins qui durcissent aussitôt. Elle écoute mieux, s'attendrit : « J'adore sa voix. C'est vibrant, on dirait une caresse. Et patati et patata, Luc s'informe de mille et une choses, Marijo glisse furtivement sa main dans sa petite culotte pour accompagner cette douceur à ses oreilles.

Étonnamment, Luc est bavard ce soir. Marijo est distraite ; sa main est baladeuse dans son slip festonné de dentelle. L'homme bourdonne des mots. Elle effleure le

velours frisé de sa toison puis descend au siège de son plaisir. De temps à autre, elle dit : « Oui, tout à fait, oui. » Mais poursuit son manège secret et fait saillir, avec son index virtuose, ce petit cœur qui bat discrètement. Luc rit maintenant. Mais de quoi ? Le souffle court, elle ferme les yeux et goûte les dernières secondes où elle accélère un peu ses caresses. C'est pendant sa jouissance, muette et puissante, qu'il lui demande ce qu'elle aime du cours antistress.

Dans la glace, les joues rosies et, dans un effort pour retrouver tout de même ses esprits, elle enchaîne en improvisant d'une voix espiègle :

— Ça m'apprend à relaxer ma tête et mon corps.

— Comme tu as raison. Moi, sais-tu ce qui me relaxe énormément ?

— Laisse-moi réfléchir... Une petite branlette peut-être ?

Il rit. C'est un rire retenu, presque gêné qui la fait rêver. Qui projette l'image d'un homme sauvage, farouche et même déraisonnable qu'il ferait bon conquérir. Il allume les premières étincelles de la séduction :

— Moi, ce qui a le don de me détendre complètement, c'est un massage.

Cette réponse n'étonne personne : les massages, c'est universel, détendent tout le monde. Il demande à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que tu fais, jolie Marijo, samedi soir ? On pourrait...

— Manger ensemble ! Si tu veux, je t'invite ici et je nous prépare une super lasagne. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Excuse-moi Marijo, j'ai un autre appel !

Ah non ! Vraiment impoli ! Trois minutes à poireauter. Une telle attente n'annonce rien de bon. Depuis sa sépa-

ration, ses histoires d'amour sont cahoteuses et fantasques comme le climat québécois. Beaucoup de chevaliers servants, mais cela ne dure jamais. Maridouce, elle, connaît un bonheur stable auprès d'Alex, son conjoint. Et le bébé les rapproche. Tout haut : « Et moi, je parle aux murs ! À mon âge, c'est normal qu'une femme en ait marre d'être seule. »

Luc revient pour s'excuser, il avait oublié : samedi, il doit reconduire une amie à Saint-Ambroise. C'est Lisanne, qui fait du motocross et, ce week-end, il y a une importante compétition. Et bla-bla-bla. Tu comprends ?

— Ya pas de problème, répond-elle, mimant l'indifférence.

— Pour notre souper, ce n'est que partie remise ?

— Ya pas de problème.

Lorsque Marijo raccroche, son soupir aussi profond que les fjords du Saguenay est l'écho de son désarroi. Pesant cent tonnes, elle traîne dans l'appartement. Laisse un message à sa sœur : « Qu'est-ce que vous faites demain ? On pourrait s'organiser une sortie ou un souper. Rappelle-moi ma Douce ! Ciao ! »

« Et si j'appelais Jeannie, la sage et réfléchie ? »

Jeannie et Marijo sont redevenues amies depuis quelques années. Elles ont grandi ensemble. Un stage de coopérant en Afrique a révélé l'aptitude innée de Jeannie pour l'entraide et, par-dessus tout, le goût de vivre en communauté. En communauté religieuse ! Désormais, cette femme resplendit d'assurance, celle d'avoir trouvé sa vocation ; avec ses études en psychothérapie, elle s'emploie à reconforter les âmes en peine. Quand Marijo a sombré, il y a quatre ans, elle a bénéficié de ses compétences pour remonter la pente.

Après les salutations, elle lui confie ses craintes : ses oublis, son maigre enthousiasme, son moral chancelant.

Évidemment, Jeannie n'est pas une distributrice de solutions miracles. Elle dit :

— Je vais te poser une question, ne me réponds pas tout de suite.

— Ah... toi pis tes questions !

— Si tu veux, je t'invite demain à la résidence ; je te prépare mon fameux couscous marocain et on s'en reparle.

— Allez, c'est quoi ta question, je vais l'écrire.

— Comme tu arrives au milieu de ta vie, peux-tu identifier ce que tu veux absolument retrouver dans ta vie ? Autrement dit : c'est quoi ta priorité, quelque chose à laquelle tu crois, qui donne un sens à tes journées ?

Après l'appel, Jeannie s'amuse à formuler sa propre réponse. « J'aime l'alternance entre mes moments de solitude et la vie en communauté. J'ai besoin des deux ! Mon travail me fait rencontrer beaucoup de monde. Ici, j'ai de l'espace pour moi, du temps pour réfléchir et peut-être changer le monde autour de moi. Un patient à la fois. Bravo à moi ! »

La célibataire ne philosophe pas aussi facilement, la question peut attendre, mais sera transcrite dans son cahier de réflexions, celui de leurs rencontres. C'est un genre de journal de bord, avec déjà une trentaine de questions inventées par son amie qui l'a aidé à traverser son tsunami personnel.

Elle vérifie ses courriels, réflexe d'une génération détestant les temps morts. Cinq messages, dont deux de Pierre ! Pas le temps de les lire, on frappe à sa porte. C'est Léonie.

— Salut, ça va ? Je sais que la musique est forte, mais promis on arrête à onze heures. C'est mon cousin Thierry et quelques copains. Il est D.J., c'est pour ça que la musique est forte. Ils sont de passage et mon frère les garde

à coucher. Et j'ai reçu ton parfum ! dit-elle en agitant un sac en papier rose.

Quand Marijo lui présente le billet de vingt dollars, Léonie n'a pas les quatre dollars soixante de la monnaie à remettre. Ce qui déplaît à Marijo, une femme à son affaire. Après, Léonie tortille une mèche de ses cheveux et fait des yeux de chien piteux : « Écoute, ça me gêne un peu, mais... Il y a un des gars qui resterait après onze heures. Je te jure, il est vraiment mignon. Je voulais te demander, as-tu des condoms à me prêter ? »

Neuf heures dix, le temps avance à pas de tortue. Une odeur de marijuana s'infiltré sous la porte, le gang du 102 va s'amuser sans aucun doute. Elle somnole, avachie en pdf (patate de fauteuil). Le week-end s'annonce ennuyeux à mort. Y a-t-il un ange qui veille et va orchestrer un plan, un imprévu, n'importe quoi ? Peut-être, car elle sursaute au carillon de sa porte d'entrée. C'est Maridouce, bébé Émilio et Alex qui se sont arrêtés en passant. Ils se rendent au camping de Saint-Gabriel et lui ordonnent gentiment de boucler sa valise.

— On a eu ton appel ; tu semblais pas mal débobinée. Allez sœurlette, la motomarine est sur la remorque, on a de la bouffe pour cent personnes et, tiens-toi bien, demain c'est la soirée Fiesta Cuba. On monte à St-Gab, la plage et la bronzette nous attendent. Et un certain Max...

— Max ?

— Un G.O. épatant, tu va voir. Fou, enjoué, il fait danser toutes les femmes.



Samedi midi, plage du camping. Les sœurs, verres fumés sur le nez et heureuses d'être ensemble, lézardent sur des chaises longues. En face, le lac Maskinongé fait sautiller des paillettes de soleil.

Alex s'est installé à une table pour parcourir le journal. À ses côtés, son fils. C'est un châtain à la silhouette athlétique ; son métier de paysagiste contribue assurément à sa forme. Il développe aussi ses aptitudes mentales en étant membre d'associations pro-environnement. Ses grandes batailles : protection des espaces verts, revitalisation des régions, projets communautaires. Une brise folle soulève les pages du quotidien d'Alex qui semble contrarié, les filles sourient. Marijo exprime alors son admiration devant la patience de son beau-frère et affirme que sa sœur a décroché le gros lot.

— Tu as raison. Mais toi, avec Pierre, ça allait bien, non ?

— Oui, mais quatre-cinq jours, c'est bien peu pour connaître quelqu'un. Et comme il travaille à Orlando, c'est quoi le résultat ?

— Tu es encore toute seule ! répond Maridouce en quittant sa chaise pour chercher le bébé. Marijo se lève aussi :

— Je prépare les hamburgers ! Alex le magnifique va m'aider.

Après le repas, elles nagent dans le lac.

— C'est lui ! chuchote Maridouce.

Il s'approche. C'est un colosse, torse nu comme tous les campeurs sur cette plage. Mais ce qui frappe, c'est sa moustache fournie, le genre de brosse soyeuse qui flatte partout quand...

Elles sortent de l'eau, en synchronie.

— C'est ta sœur, je devine bien. Qui s'appelle ?

Marijo lui tend la main : « Marijo. Et toi, je devine que tu es Max, le nouveau responsable de l'animation. »

Le G.O. est là pour vendre sa soirée Fiesta Cuba. Il leur tend un feuillet promotionnel.

— Un défilé de bikinis est prévu. La gagnante va remporter un souper dans un resto de Saint-Gabriel ! Je vous conseille de participer, car, chères dames, vous êtes absolument époustouflantes.

Elles rougissent ensemble, attendrissantes pour leur âge.

Le soir venu, la musique des îles retentit sur tout le terrain de camping. Les lampions multicolores illuminent le site. Max, large sombrero à pompons sur le coco, fait danser toutes les femmes. Il balance ses hanches, comment dire, d'une manière... expressive !

Une heure après, Marijo court jusqu'au quai, monte dans le bateau de Max, L'Ange des Mers, pour une expérience inoubliable : dormir bercée par les vagues. Il lui tend un petit joint bien roulé : « Bienvenue à bord, jolie dame aux pieds nus. » Il l'enlace, l'embrasse dans le cou. Marijo promène ses mains sur les hanches expressives. Elle rejette la tête en arrière, il balade sa moustache en duvet sur les lèvres de Marijo ; habile et patient, il effleure, contourne et en mordille la pulpe. Ils s'arrêtent, se passent le pétard des soirs joyeux.

Le yacht les emporte vers une crique plus à droite du lac. Il coupe le moteur.

— Wow ! Quel silence !

— Oui, mais si tu fermes les yeux, il y a le clapotis des vagues.

Elle écoute. Apprécie ce moment apaisant.

« T'es magnifique Marijo. » Elle lui ouvre ses bras. Il place un genou entre ses jambes, les écarte en posant sa bouche sur les lèvres mouillées.

Le lendemain, dès que Marijo ouvre un œil, un sentiment de bien-être l'envahit. Le léger roulis des vagues frappe la coque, un bercement pour sommeiller encore un peu. Seule dans le lit banquette, des images de sa nuit surgissent. « Un amant attentif. Et puis, c'était délicieux, sous les étoiles, en sentant ce vent humide sur ma peau. Sa note : huit sur dix. »

Le large chapeau à pompons annonce l'arrivée du conquistador :

— Salut *señorita* !

— Bon matin !

— Ma prédiction météo : un vrai beau dimanche d'été. Le soleil dans un ciel bleu carte postale, les cigales, une brise du lac qui va nous rafraîchir. Viens voir comme le ciel est clair.

Dans son grand sac à main, Marijo cherche ses lunettes. Max la trouve mignonne avec ses cheveux clairs et ses verres aux montures rose pâle.

— Eh oui, ma chère Miss Bikini, dit-il l'œil rieur en désignant le trophée qu'elle a raflé avec son bikini jaune à pois.

Il s'agit d'une horreur québécoise montée pour faire rire : une statuette en bikini naturellement, mais dont la poitrine, plus que généreuse, déborde du soutien-gorge. Deux mains viriles, provenant de l'arrière de la starlette, tentent de retenir le tout. Sur la plaquette dorée en bas : « Félicitation Miss Bikini ! Équipée pour veiller tard ! »

— Cette journée de rêve commence par un déjeuner, à l'extérieur, en face du lac Maskinongé, dit-il en démarrant le bateau.

Une heure plus tard, les sœurs promènent Émilio dans sa poussette. Max n'est plus au camping ; un imprévu est survenu, il doit s'occuper de ses deux garçons. Elles papotent sur Max. Il est donc papa, divorcé ? Dommage... Deux gamins, cela le rend moins libre. Par contre, il est incroyablement drôle, charmeur, un caractère en or. Sans oublier la moustache-plumeau-caressante ! Mais deux gamins, deux ! Elles concluent : « Jamais rien de parfait dans cette vie ! »

Alex navigue sur Internet. Marijo va formuler LA question amusante, une vieille blague entre eux :

— Alors Alex, qu'est-ce que tu fricotes de bon, ces temps-ci ?

— Viens voir, je t'explique. Avec mon comité, on étudie les différentes coopératives de solidarité formées au cours des dernières années.

Il clique sur un lien pour montrer les photos d'une Coop multiservice créée dans un village des Hautes-Laurentides. Il s'emballe en parlant de l'implication d'une collectivité, il admire le dynamisme de ces citoyens qui « se sont relevé les manches au lieu de s'aplatir. » Marijo sourit intérieurement : quelquefois, Alex adopte un vocabulaire fort imagé. Maridouce s'approche :

— As-tu vérifié les messages, mon chéri ?

— Oui, rien.

— À mon tour, dit Marijo qui lit le plus récent de Pierre :

« Allo mon ti-bébé, j'espère que tu vas bien. Ici, les rénos avancent. Plus que quelques semaines avant notre petit week-end d'amoureux... J'ai jeté un œil, hier, à la

suite que j'ai réservée pour nous : magnifique, tout ce qu'il faut pour une princesse comme toi. Le bain-tourbillon est géant et en forme de cœur.

J'aimerais réserver tes billets d'avion. Quand préfères-tu arriver ? Le vendredi soir ou samedi matin le 5 août ? J'attends ta réponse,

Ton amoro Pierrot di Orlando qui t'embrasse tendrement... »

Marijo sursaute, elle vient de réaliser que...

— Ma Douce, le baptême du petit, ce sera quel jour exactement ?

— Dimanche, 6 août, à quatorze heures !

Ah Non ! Marijo déchanté et pousse un long soupir. Elle a oublié – une autre dérive de son cerveau – de vérifier les dates avant de s'engager auprès de Pierre. « Qu'est-ce que je vais faire ? Je n'ai pas vraiment le choix, ce sera moi la marraine. J'avais tellement envie de cette semaine de vacances en Floride. Toutes dépenses payées, quand je pense ! » Ça discute dans sa tête : « Bon, raisonne-toi, réponds-lui immédiatement, tu ne peux pas y aller, il va comprendre. » En contrepartie, on ricane bêtement : « Des chances comme celles-là, ma chère, ça ne repassera plus. Tant pis pour toi ! »

Après l'envoi de sa réponse, elle soupire : « Je suis tellement nulle. Une girouette qui vire au vent, qui dit oui ou bien non sans réfléchir. À cause de mes étourderies, je me fais du mal. J'en ai marre, vraiment marre. »

Alex et Maridouce ramassent la vaisselle, la laissant seule. Alex chuchote à l'oreille de sa Douce qui va voir sa sœur.

— Écoute, Alex et moi allons faire la sieste avec Émilio. Voici les clés de la motomarine. Rien de tel qu'une

promenade sur notre lac pour aérer les humeurs sombres, surtout par temps venteux !, ajoute-t-elle en pointant la cime des arbres.

— Très drôle !

Une couche de lotion protectrice, la casquette pour protéger la tête, un gilet de sauvetage, elle grimpe sur l'engin. Il faudra une demi-heure pour effectuer le grand tour jusqu'à l'autre plage, la municipale, toujours fort achalandée ce jour-là. Moment d'hésitation, vraiment trop de monde ! Mais sa soif est impérative et l'été, il faut éviter la déshydratation. Chance inespérée, un banc à l'ombre est libre pour siroter sa limonade en cannette. La faune bigarrée déambule, c'est une distraction, somme toute, tant la diversité est au rendez-vous. Soudain, qui marche droit vers elle ? Luc !

— Salut Marijo, comment ça va ? Toute une coïncidence ! lance-t-il en levant sa bière en cannette.

— Comme tu dis.

Il dépose son casque de moto par terre. Son short en jeans lui donne fière allure, car il a de longues jambes. Il ébouriffe ses cheveux bruns. Beau bonhomme, il s'approche pour l'embrasser sur les joues, pas du tout chastement, car il frôle sa taille, se penche à son oreille et dit : « Ce bikini jaune te va à ravir, t'es pas mal excitante. ». Il fait tchin-tchin sur sa canette, s'assoit à ses côtés.

— Pas de moto-cross aujourd'hui à Saint-Ambroise ?

— Oui, oui, mais elle a été éliminée, répond-il en levant le bras pour, justement, faire signe à l'experte en course.

Lisanne est une fille pas trop gênante. Elle se joint à eux sans cérémonie et explique :

— C'était bien parti, je tenais la deuxième place. Sauf que mes *breaks* ont chauffé ; j'ai fait juste la moitié des épreuves.

— Tu as été éliminée dès le samedi ?

— Ben non ! Le moto-cross, catégorie femme, c'était à matin !

— C'était le dimanche ! Tu m'avais dit le samedi ! s'exclame Marijo.

Ses yeux foudroient Luc qui devine sa question : pourquoi n'es-tu pas venu souper à l'appart samedi soir ? Luc toussote, mal à l'aise. Elle se lève brusquement, les salue, trébuche sur le casque de moto qui va jouer aux quilles dans le gravier, et part en trombe. Elle est fâchée, déçue, flouée.

Le retour vers Lavaltrie ne s'effectue pas dans l'euphorie pour Marijo. Premièrement, son indomptable vessie se rappelle à elle. Jambes croisées, elle rumine sa colère qu'elle malaxe avec sa déception, sa frustration. Alex et Maridouce, discrets, écoutent la radio à l'avant. Sur la banquette arrière, la statuette rebondit, rappelant que Miss Bikini a connu l'amour sous un ciel de rêve, mais sa vie reste pitoyable. La tristesse l'empoigne en songeant au courriel envoyé à Pierre. Elle en a marre des hauts et les bas de sa vie de célibataire. Un jour, elle s'éclate ; le lendemain, elle éclate en sanglots. Pour le moment, une décision est prise : rayer Luc Caron de son existence. « Beau comme un cœur, mais trop menteur. » La colère la gagne : « C'est ça, qu'il aille au diable avec sa Lianne ! Qu'ils se graissent d'huile à moteur ! Qu'ils niaient ensemble avec leurs bicycles à gaz ! »

La voix de la raison s'élève : « Tu recommences à voir tout en noir ! Tu oublies Max ! » En effet, cette rencontre devait compter dans le bilan du week-end. Il était venu la saluer son départ. « Écoute Marijo, je ne suis pas seulement

le bouffon de service. Ce camping appartient à mon père et, en juillet et août, je deviens le surveillant du week-end. Sincèrement, j'ai passé une formidable soirée avec toi. J'aimerais te revoir, si tu veux bien. » Celui-là lui pose problème. Doit-elle aller de l'avant avec cet homme charmant, mais moins disponible, sa présence étant prioritairement requise – c'est normal et indiscutable – pour ses jeunes fils ? L'avenir le dira.

« Qu'est-ce que je mange pour souper ? soupire-t-elle en montant vers son appartement. Une petite soupe vite faite ? Des craquelins avec du fromage ? » Tout cela n'est guère enthousiasmant. Sur le palier, Léonie et le fameux « copain-mignon-passe-moi-des-condoms » :

— Allo, moi c'est Phil, mâchonne-t-il, les yeux légèrement vitreux.

Il lui manque une dent, à l'avant, et cela est fraîchement ensanglanté. Marijo, perplexe, regarde Léonie.

— C'est arrivé après-midi en finissant de monter la piscine ! Phil a trébuché sur le cordon de la scie électrique. Il a atterri sur le filtreur. Je lui ai donné une grosse pilule pour engourdir le mal, il est un peu abasourdi. Mais dis donc, as-tu mangé ? On allait chez Willy pour bouffer une pizza. Tu viens avec nous ?

— Okay ! Mais avant, je vais à la salle de bain, urgence-pipi.

C'est en savourant une « large pepperoni fromage » que Marijo apprendra les rebondissements du « montage » de la piscine. La toile bleue était percée, mais une colle a réglé le cas. Les travaux ont été arrêtés, mais le party « a pogné pareil ». Antony a sorti les jeux vidéo et la bière. Son cousin Thierry est imbattable à *Guitar Hero*. Il manque

un morceau pour connecter le tuyau du filtreur. Un tout petit morceau ! Qui s'est perdu quelque part...

— Ouais, commence Phil avec son accent anglais, quand tu montes du *second hand*, c'est toujours, comment on dit ça ici, du ra-bou-di-na-ge !

— T'es assez effronté, je trouve, rétorque Léonie. As-tu les moyens de te payer une piscine neuve, toi, avec ton salaire de musicien dans un bar ? Non ? Alors, *shut your mouth* !

Il la ferme... sur sa dent manquante, le pauvre ! La discussion s'est arrêtée net. C'est dimanche soir, chacun rentre chez soi. Léonie attend le retour de Marco pour neuf heures. Phil-le-cynique, va passer sa dernière nuit chez Antony.

Marijo ouvre sa porte-fenêtre pour aérer la pièce. Sur la table basse, elle ouvre le cahier des réflexions. « Ce que je veux absolument retrouver dans ma vie de tous les jours ? » Tout en rangeant ses affaires, elle cherche une réponse, mais se sent trop lasse pour un brassage d'idées.

Le clignotant rouge de son répondeur attire son attention : « Allo, c'est Jeannie. Il est 7 heures en ce beau samedi soir. Mon couscous royal est prêt. Je crois bien que tu m'as oubliée. Rappelle-moi. »

« Non, non, NON ! Un autre oubli à mon palmarès, s'énervait-elle. Et il est trop tard pour lui téléphoner... Demain, sans fautes ! Marijo, Marijo ! Il faudra t'excuser avec beaucoup d'intensité. C'est un oubli inadmissible. Voyons ma pauvre patate, est-ce que t'as encore toute ta tête ? »

Avant de se coucher, Marijo vérifie ses messages. Pierre lui a répondu. Elle lit la première phrase et sourit.

Allo Marijo,

Je te l'annonce tout de go, si tu ne peux pas le 6 août, viens pour l'autre semaine ! Voyons ma petite chatte, douce comme du satin, avec moi, y a jamais de drame, tu apprendras à me connaître. Comme je suis mon propre patron, je m'arrête quand je veux. J'ai senti une certaine tristesse dans ton message. Comme je voudrais être proche pour t'enlacer. La distance entre nous me fait jongler.

À part ça, c'est le fun que tu sois la marraine pour le fils de ta sœur. Donne-moi aussi des nouvelles de toi : comment ça va dans ton travail ? Que feras-tu de spécial cet automne... à part aller à Orlando pour une semaine ?

Pierre, ton amoro loin des yeux, mais près du cœur

x x x x

Alors, le problème est réglé ! Elle pousse un soupir de satisfaction. « Pierre est vraiment gentil, j'ai hâte de le connaître davantage. »

Chapitre 4

Les talons de Léonie claquent en remontant l'escalier. Deux brassées de lessive alourdissent la corde à linge. Gros remue-ménage. Qui se termine par le lavage de son plancher, à grande eau. Elle fume alors, satisfaite mais fourbue, la cigarette-récompense, au goût unique du devoir accompli. Cette envie de nettoyage survenant tard le soir, ses miroirs présentent des spirales résiduelles, genre *beurrasses* ! La perfection n'est pas dans son karma actuel.

Son balcon l'accueille. Assise sur une caisse de bière, sa tête appuyée au mur, elle coule dans l'inaction. Les Prévost se bercent dans leur balançoire et la saluent. Concordance des réflexions sur le balcon, elle songe, tout comme Marijo : « Depuis combien d'années ce couple est-il ensemble ? Petit calcul : mariés à vingt ans supposons, ils auraient quarante ans de vie commune. Quarante ans ! Elle s'assombrit, sûre de ne jamais *accoter* un tel exploit. Dans le temps, devenue enceinte, elle voyait Dave comme le meilleur compagnon pour fonder une famille selon ses espoirs : unie, cajoleuse, sans souci d'argent. Qui a duré un maigre trois ans et s'est terminée dans l'animosité. Elle entre.

Au 101, Marijo entame le quatrième chapitre du bouquin de son auteure favorite, M. Michou. Le personnage principal, Terry, visite les Jardins de Métis cherchant qui a

enlevé sa belle-mère.

Un bruit sourd, régulier, toum, toum, provient de sa chambre : c'est Marco qui joue à la balle au mur. À chaque impact, un cadre vibre. Marijo, d'abord distraite puis énervée, le décroche. Léonie cogne à sa porte.

— Salut ça va ? Là, j'ai averti Marco : s'il ne range pas sa chambre, je confisque sa bicyclette pour une semaine. Aux grands maux, les grands moyens. Phil ? Pauvre endormi, il va payer une fortune pour arranger sa dent. Entre nous, il ne faisait pas grand flammèches au lit !

Elle agite un dépliant de la Maison de la Famille.

— Tu connais l'endroit ? C'est la programmation d'automne, avec toutes sortes de cours. Moi, je fréquente la Maison depuis la naissance de Marco, j'y ai reçu beaucoup d'aide. Maintenant, je suis bénévole à leur joujouthèque.

Léonie pointe un paragraphe.

— Je voulais te proposer le cours de danse Latino. C'est plus motivant à deux. Il y aura huit cours de deux heures, le mardi soir. Ça commence fin septembre. Je te laisse le dépliant.

— Bonne idée. Et ça ne semble pas trop cher.

— On peut s'inscrire par téléphone. Changement de sujet : ma piscine était à 80 degrés cet après-midi, je me suis baignée même si le filtreur ne fonctionne pas encore ! On t'invite, quand tu veux.

— Pas dimanche, j'ai le baptême de mon neveu, je serai la marraine.

— Tu seras marraine ?

— Eh oui ! Viens voir, j'ai la photo d'Émilio dans ma bibliothèque.

Une fois au salon, Léonie remarque inévitablement le trophée et son inscription ironique. Une exclamation jaillit : « Équipée pour veiller tard ! »

Marijo explique la soirée Fiesta. Le trophée, c'était pour s'amuser.

— Je te dis, termine Léonie d'un air sérieux, il n'est pas encore né celui qui viendra tâter ma poitrine de cette façon ! Oh que non !

Marijo est bouche bée. L'autre ajoute :

— Pas sans ma permission, en tout cas !

Elles pouffent ensemble d'un grand rire fou, c'est un saupoudrage de joie pure qui se répand, en écho, dans l'impasse de l'Espérance.

Chapitre 5

Il a plu toute la journée. Luc soupe au Resto Sportif. Le fleuve est gris violacé. L'île Hervieux, en face, est secouée par des vents forts. Sa montre indique 18 h 18 ; pour lui, ce doublé comme aux dés est un excellent présage. Il compose un numéro, une voix standardisée « après le bip, veuillez » l'interpelle.

Marijo conduit prudemment : « Décidément, pas question de jogger ce soir. » Les roulements du tonnerre résonnent dans l'étroit cul-de-sac. Chaque éclair éblouit les érables, créant un effet stroboscopique plutôt terrifiant. Une poubelle est renversée, son contenu se disperse aux quatre vents : des cartes à jouer tourbillonnent dans tous les recoins du cul-de-sac. Certaines cartes voyagent loin. Le joker, lui, fait une danse endiablée avant de se réfugier sous un sapin.

Marijo marche sur la dame de pique détrempée qui vole plus loin sous l'impulsion d'un grand souffle de légende. La pluie tiède trempe ses mollets, ses sandales font « floc floc ». L'escalier est transformé en base spatiale, Marco ayant laissé ses Lego et figurines en place. Elle monte en tentant de préserver la cité interplanétaire. Dans son logement assombri, son répondeur clignote.

Premier message :

Salut Marijo, c'est Luc. Euh... C'est au sujet de dimanche à Saint-Gabriel. J'aimerais m'expliquer. Je te rappelle un autre tantôt. Bye !

Deuxième message :

Allo belle Marijo, c'est Max. Je voulais t'inviter à un week-end à Saint-Donat, au début d'août. Je me ferais remplacer au camping. On y monterait mon bateau pour naviguer sur le lac Archambault. Ce serait l'occasion de se connaître davantage. J'attends ta réponse !

Stupéfaction : pourquoi ce fameux week-end du 5 et 6 août est-il le moment privilégié par ses chevaliers servants pour l'inviter ? Pierre à Orlando, Max à Saint-Donat et qui encore ? Un pétrifiant coup de tonnerre fait vaciller le courant électrique, la lampe du salon hésite entre clarté et noir total. Un deuxième coup et c'est la panne ! Dans son tiroir à ustensiles, ses chandelles de secours sont introuvables. Agacée, elle déteste l'obscurité depuis le jour où dans le gym de l'école primaire... Elle a chaud, elle s'énervé, tâtonne. Les voilà ! Ça cogne à sa porte. Marijo devine déjà...

— Salut ça va, méchant coup de tonnerre, hein ?

— Assez spécial, répond Marijo, une chandelle à la main. Elle est distraite par une présence derrière Léonie.

— Au fait, je te présente ma marraine Solange.

Léonie pointe l'objet convoité et devient la cigale emprunteuse.

— Solange et moi, on s'apprêtait à manger notre macaroni, il y en a pour trois, ça, c'est sûr... Parce que sans électricité, impossible pour toi de cuisiner. Alors, on t'invite, mais tu apportes les chandelles. Après le souper, Solange va nous tirer aux cartes !

— Pour s'amuser ! précise la tante.



Recueillement dans le salon, les cartes vont parler et peut-être même, à partir d'ici, dicter quelques concomitances. Solange ferme les yeux et appelle l'immatériel. Quelquefois, dans l'air du temps, des mots, des pensées et des gestes voyagent et s'interpellent dans cette ville des contes et légendes. Ils sont communs à plusieurs personnes. Nul ne sait l'expliquer...

La bougie émet son reflet dansant sur les murs. Neuf cartes sont retournées.

— La dame de cœur, ici, c'est toi, Marijo. Autour de toi, beaucoup de trèfle et de cœur en alternance : tu cherches quelque chose qui t'échappe.

— Ah bon...

— Je vois un valet de pique, il est loin d'ici. Cet homme est protecteur. Maintenant, brasse encore une fois.

Tigrou se pelotonne sur le grand sofa en fixant les lueurs des chandelles. Ses yeux fendus verticalement brillent trop et effraient Marijo. Dehors, la pluie arrose l'impasse et la ville reste plongée dans l'obscurité. D'autres cartes sont disposées en demi-cercle. L'experte en interprétation pointe :

— Dans ton passé, regarde cet amoncellement de pique, tu as eu une période sombre, je crois. Et ce valet de carreau... Un homme châtain.

Solange s'arrête, quête son approbation : « Un homme châtain ? »

— Euh oui, c'est possible.

Interrogée sur ce savoir de cartomancienne, Solange avoue le posséder de sa grand-mère ; quelquefois, elle s'en sert au travail.

— C'est quoi votre occupation ? demande Marijo.

— Travailleuse sociale. Je suis coordonnatrice pour un réseau d'entraide en santé mentale. Je m'occupe de notre ligne d'écoute qui fonctionne 24 sur 24. On a aussi des suivis avec les patients en dépression majeure.

— Ah ! Le 1-800-J'Écoute... commence Léonie. Je les connais bien, pour moi, c'est comme une grosse oreille de moman.

— Une grosse oreille de moman ?

— Ben oui Marijo, une oreille attentive !

C'est sur cette exclamation joyeuse que le courant est revenu. Avec l'éblouissement des lampes, le charme est rompu, Marijo bondit vers la sortie.

— Toi, tu es toujours à la course, constate Léonie.

— Je le sais, mais que veux-tu... Bon, merci pour le souper et merci à toi, Solange, c'était assez surprenant !

Rendue chez elle, plus rien ne presse. Ce valet de carreau, c'était bien Guillaume. Nul doute, leur rupture a créé une débâcle émotionnelle, un tsunami qui l'a déséquilibrée pour une année entière. Elle se revoit dans un long tunnel noir, peinant à reprendre son souffle. Quatre ans plus tard, sa guérison est-elle complète ? Elle se sent encore vulnérable...

À la télé, rien ne l'accroche, elle bâille. Sa journée va se terminer ici, *net, fret, sec*, dixit Dodo, sa grand-mère adorée. Avant d'aller au lit, elle tourne la manivelle fermant sa fenêtre au-dessus de l'évier.



La pluie devient orage ; Léonie tourne la manivelle fermant sa fenêtre au-dessus de l'évier.

— Alors, on fait la vaisselle ? demande Solange.

Léonie n'a pas le choix, car sa marraine empile déjà les assiettes sales. Voyant son peu d'enthousiasme, Solange annonce :

— Après, on regardera le C.D. des photos que j'ai fait numériser.

Tigrou est délogé du sofa où elles s'installent. Sur le cédérom, toute l'enfance de Léonie et Antony. Le montage commence par une photo agrandie de la famille Hétu. Sur le quai municipal, en été, maman et papa Hétu souriants, bras dessus, bras dessous « Tellement beaux et chics, » s'exclame Léonie. Devant eux, Antony, petit cow-boy aux fusils à la taille et Léonie, pieds nus, dans une courte robe qui bouffe au vent. Plus loin, c'est Noël : Thierry, Antony et Léonie montrent leurs cadeaux, assis devant le sapin décoré, artificiel et argenté, avec des boules rouges et vertes uniquement, se souvient Léonie. À gauche, le cendrier sur pied et les jambes croisés de leur père, juste ses jambes, et sa main secouant une cigarette. Premier Noël sans sa mère.

— J'avais quel âge quand il m'a acheté cette mallette de poupées Barbie ?

— Tu avais commencé ta maternelle, je dirais cinq ans.

C'était aussi l'année du départ précipité de sa mère. Pourquoi partir ainsi ? Les réponses restent toujours obscures. « Mais encore ? », interroge l'enfant blessé qui répète, secrètement pour elle-même, le doux prénom de sa maman. « Marguerite, comme les fleurs. Un bouquet de marguerites. Marguerite. »

La toute dernière photo de sa mère : assise au parterre gazonné, dans une chaise Adirondack, elle présente un

visage serein à l'appareil photo, ses cheveux ondulent au vent et derrière, le lilas est en fleurs. À côté, Léonie et Antony jouent avec le chien de la famille.

— Cette photo de la Terrasse Gravel, c'était en été ?

— En mai, à la fête des Mères.

« Mais encore. Raconte-moi, j'ai faim, encore et toujours, des détails du pourquoi et du comment », interroge Léonie-la-fillette.

Il pleut toujours et sur la porte-fenêtre glissent de longues et tristes rigoles. Solange explique. Les dettes du père. Son travail de garde du corps pour LE monsieur au manteau noir. À Montréal ? Oui. Aussi, les heures supplémentaires comme chauffeur privé pour des activités louches. Une alternance entre les dettes et l'argent abondant. La peur de ta mère après le fameux hold-up. Elle en savait trop... Puis les menaces reçues.

Elle clique. Voici les trois adolescents, lors de l'anniversaire de Léonie et Thierry dans la vaste maison. « Le gâteau en forme de guitare ! » Dans l'étagère, à l'arrière, une impressionnante collection de disques. Leurs vêtements et bijoux luxueux. Autre cliché : Antony secoue les clés de sa première motocyclette offerte par son père, absent la plupart du temps. Beaucoup de photos de cette époque. Ils semblaient si insouciant, note Léonie. Réponse : ils mordaient dans leur vie débutante, il fallait aller de l'avant. Il y avait l'école secondaire, les amours. Les dernières photos en témoignent, c'est accablant de réalisme.

— On pourrait dire qu'Antony et moi, on s'est souvent arrangé tout seul, dit Léonie, la voix brisée. Avec toi qui habitait à côté, heureusement.

Ravalant ses larmes, elle lance LA question :

— Pourquoi ma mère devait-elle ab-so-lu-ment partir sans nous ?

— C'était le seul choix. L'homme en noir est intervenu personnellement : ta mère DEVAIT disparaître. Sinon, quelqu'un la ferait vraiment disparaître. Ça ne pouvait plus durer avec les histoires louches de ton père.

— Un jour, commence Léonie.

— Un jour, beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts, poursuit Solange. Un jour, il n'y aura plus de menaces et...

— Je vais retrouver ma belle Marguerite, conclut Léonie de sa voix de fillette blessée.

Le diaporama est terminé. Elles se regardent longuement puis, se projetant au-dessus de tous les tumultes de leur vie, elles se sourient. Et s'étreignent. Là, elles sont les plus fortes. Solange conclut :

— C'était notre destin, Léonie. On n'y peut rien changer.

Chapitre 6

Les yeux clos, Marijo marmonne sous sa couverture. Un valet de carreau, souriant de toutes ses dents (! ?), lui tend une coupe de vin. Après un tchin-tchin, le séducteur l'enlace, s'introduit en elle et ses mouvements sont lents et dosés. Le visage amoureux de Guillaume apparaît, ce visage tant aimé lui fait ressentir une joie profonde. Son amant retrouvé accélère, l'amenant alors vers une extase voluptueuse. Elle s'éveille. Sa digestion l'indispose... Peut-être la pointe de gâteau congelé servi par Léonie ? La nausée s'installe. Direction : salle de bain où elle vomit. Il est 1 h 45. Allongée au salon, plusieurs chiffres bleus et fluorescents se relaieront sur sa télé avant le retour du sommeil. Elle vomit deux autres fois.

« Ma pauvre vieille, tu es pitoyable ! » se dit-elle le lendemain, en apercevant sa tête de zombie. Et son énergie est à zéro. C'est vite décidé, pas question d'aller au bureau. La bouilloire est branchée pour un thé bien chaud. Lorsque la première gorgée brûlante glisse vers son estomac, un certain réconfort s'immisce. Après une heure, son énergie revenue annonce que sa journée n'est plus bousillée. Et si elle appelait Maridouce ?

Sa sœur est absente, conclut-elle après trois tentatives au téléphone. Elle traîne la savate dans son appart. Le

spectre de l'ennui rôde. Paresser sans angoisser est un apprentissage qui lui a échappé jusqu'ici.

Elle mange un muffin, saute dans sa douche et finalement, phase ultime du guerrier face à son ennemi appelé Léthargie Hébétée, elle joint sa mère Jocelyne, la championne du moral d'acier ! Jocelyne lui propose de se retrouver à la Boutique Monchouchou, car il lui manque... Folle du magasinage, la baby-boomer vit dans l'abondance grâce à son travail d'agent immobilier expérimenté. Ses désirs deviennent automatiquement des besoins. Elle se montre ravie de passer l'après-midi en sa compagnie.

Dans la Boutique, la nouvelle *mamie* s'attendrit devant un moïse en osier blanc pour son petit-fils et une fontaine relaxante pour Maridouce comme « cadeau de mère », mais elle-même s'en choisit une pour son coin lecture. Sa carte de crédit n'a même pas crié d'angoisse. Il faut ensuite prendre rendez-vous chez leur coiffeuse Karyanne. Marijo va s'en occuper. Hélas, son cellulaire est à plat. Jocelyne se retient de lancer « Pas encore ! », elle déteste les « oublis ».

Au salon de coiffure, mère et fille sont chouchoutées par cette amie de la famille. Jocelyne accepte une nouvelle coloration ; Marijo opte pour une coupe et mise en plis. Au comptoir, la réceptionniste leur vend des billets d'une loterie du Club Optimiste. L'agente en achète trois, en offre un à Marijo : « Quand c'est donné, ça porte chance ».

En route vers la maison familiale, le téléphone de l'agente sonne. Une certaine Hélène, qui semble bien la connaître, désire vendre sa maison. Un rendez-vous est pris.

— Hélène St-Louis, ça te dit quelque chose ?

— Rappelle-toi, c'est la grande brune, cinq pieds et sept, qui faisait partie de mes amies au secondaire. Je ne l'ai pas revue depuis.

— Ah tu sais, la vie nous porte là elle veut, philosophe sa mère. Et là, on arrête à la boucherie de mon oncle Jean, on se choisit des belles brochettes et bingo ! On aura soupé le temps de le dire.

— Parfait ! N'oublie pas, mon cours est à sept heures.

Marijo exprime alors un souhait : « La prochaine fois, gardons-nous du temps pour visiter grand-maman Dodo à sa résidence. »

En route vers Lavaltrie, la chaleur assomme Marijo.

Son appart est un four à pain, elle démarre tous les ventilateurs, revêt un short léger, ouvre sa porte. Les ricanements de Léonie se répandent en écho sur le palier. Sa voisine ne semble pas seule.



Léonie pige une carte en scrutant les visages d'Antony et de son ex, Julien (son ex le plus récent, à vrai dire). Le ventilateur oscillant pousse un air tiède. Julien éponge son front, toutes les cinq minutes, avec le torchon pour essuyer la vaisselle, ce qui énerve Léonie. La partie est serrée. Les gars semblent insouciants de l'issue de la partie. Antony attend un téléphone de Christeen, une ancienne blonde de son père qui va lui refiler un tuyau. Devant l'air soupçonneux de sa sœur, Antony prétend qu'elle a beaucoup de contacts dans les affaires. Des affaires louches ? Pas du tout. Julien louche plutôt vers le haut de pyjama-ajusté-satiné de Léonie sous lequel remuent des formes tendres et douces : il n'a pas oublié la fougue de son ex.

« Quand Antony va-t-il partir ? se demande Léonie en replaçant ses cartes. Après, ni un ni deux, je saute sur Julien

qui, ma foi, me semble assez allumé ! Ça va me rappeler nos premières fois. »

— Allez Léonie, c'est à toi ! lance son frère.

Sur la cuisinière, des épis de maïs cuisent ; le débordement de gouttelettes d'eau sur l'élément rougi disperse des pétilllements qui rompent le silence. Julien hésite entre le roi et l'as de pique, il avance le bras vers le torchon, mais Léonie attrape sa main :

— Lâche cette guenille, je l'ai utilisée, tantôt, pour essuyer le plancher.

Lorsque le téléphone sonne, Antony va à la salle de bain pour converser discrètement. Il sort en coup de vent.

— Et la partie ? demande Julien.

— Et les blés d'Inde ? ajoute Léonie.

— Une autre fois, répond Antony.

La portière claque. Le bruit caractéristique du silencieux percé de son auto retentit tout au long de l'impasse qu'il remonte jusqu'à Notre-Dame.

Au deuxième étage, les anciens amants n'ont pas *niaisé* longtemps : direction chambre à coucher où Julien devient l'ex exquis.



Exquise musique. Sur son matelas de détente, Marijo garde les yeux fermés, elle remue ses orteils, adorant avoir les pieds nus. À côté, Luc révise ses explications au sujet de Lisanne. « Force-toi, grand nono, parce qu'une si jolie blonde et qui a de l'allure en plus, c'est rare. » On lui souffle : « Commence donc par un compliment. »

C'est terminé. Luc balance son sourire charmeur :

— C'est super beau ta nouvelle coupe de cheveux ! Si

tu as une petite heure, j'aimerais t'offrir une bière. Qu'en dis-tu ?

Elle le regarde, étonnée de son sans-gêne.

— Je n'en dis rien. J'ai horreur des menteurs de ton espèce ! Alors, va donc trouver ta Lianne.

Il est... zippé. Figé sur place. Tournant promptement les talons, elle empoigne son baluchon et quitte la place. En virevoltant, un papier a échoué par terre : c'est son coupon pour le tirage du Club Optimiste.

Avant de monter vers son palier, Marijo ouvre sa boîte à lettres, un feuillet orange fluo attire son œil.

BAZAR ANNUEL À LA MAISON DE LA FAMILLE

Le dimanche 6 août, de 9 h à 16 h, le personnel du centre organise cet événement incontournable. Une occasion unique d'acheter à prix réduit, différents articles pour les familles : vêtements, accessoires d'enfants, jouets, livres.

Tous les profits serviront à financer des activités spéciales. Cette année, la joujouthèque de la Maison se verra accorder un montant pour renouveler son offre de jouets.

Venez faire un tour, c'est pour une bonne cause !

N.B. Faites le ménage de vos garde-robes, venez porter vos articles. Leur vente devient du recyclage et c'est écologique !

Marijo passe la tête dans l'embrasure du 102, s'avance :
« Ça va... vous ? »

— Mais oui, salut ça va toi ? lance Léonie qui se lève.
Tu as déjà croisé Julien, je crois ?

— Euh... Oui, peut-être.

— C'est crevant comme température ! Presque insupportable ! dit Léonie.

— Chez mes parents, pendant les canicules, commence Marijo, on se baignait dans la piscine jusqu'à minuit.

Les yeux de Léonie s'animent :

— Aïe ! Je n'y avais pas pensé ! Un bain de minuit dans ma piscine.

— Un bain de soirée, tu veux dire, ajoute Julien en arrière.

Dix minutes plus tard, ils nagent dans l'eau... tiède. Julien adore l'expérience, car, une fois immergées, les voisines ont décrété qu'il est bien inutile de garder son maillot quand, de toute façon, il fait si noir et qu'être nues est si agréable.

— Et les Prévost ne peuvent rien voir, les cèdres nous cachent.

Semblables à trois dauphins, ils s'amuse dans la piscine dont le filtreur n'est pas encore installé. Finalement, Julien veut retourner à l'appartement : il dit se sentir assez rafraîchi. En réalité, la vue des deux sirènes entièrement nues, qui s'enroulent, nagent et jouent dans l'eau comme deux enjôleuses lui causent un émoi embarrassant.

Quelque temps après, elles s'apprêtent aussi à sortir quand une moto pétaradante remonte la rue... jusqu'à leur cour !

— Vite, il faut s'habiller ! s'écrie Marijo qui cherche son bikini resté sur les marches.

Tout en remettant d'abord le haut pour cacher le plus apparent, elles essaient de reconnaître l'arrivant : une silhouette tout en noir avec un casque de moto qu'il enlève rapidement.

— Antony, qu'est-ce que tu fais là ?

Il a déposé, à ses pieds, un sac de sport bourré à ras bord. Les filles sont interloquées. Léonie voudrait le questionner : d'où sort-il ? Où est son auto ? Qu'y a-t-il dans

ce sac ? Antony va percer le mur du silence. Il s'appuie sur le rebord de la piscine, prend une voix basse et alarmante : « Vous n'avez rien vu, c'est d'accord ? Tu comprends Léonie ? »

Il empoigne l'énorme sac et le cache dans le cabanon. Pendant ce temps, Marijo se dirige vers son appart. Son cœur bat à toute vitesse, est-elle considérée comme témoin oculaire d'actions... illégales ? C'est sûr, Antony n'est pas un enfant de chœur ! Un as de cœur colle à sa gougoune mouillée.

Plus tard au 102, c'est un Julien entièrement nu (et équipé pour veiller tard) qui accueillera Léonie ; atmosphère torride, apparentée à la météo de la semaine.

Chapitre 7

La vague de chaleur persiste. Marijo dort difficilement. Au bureau, elle « traîne la patte », allant même jusqu'à cogner des clous en fin de journée. La fatigue accumulée reste propice à faire dégringoler son moral.

Ce soir, elle s'est arrêtée dans un casse-croûte, proche de Saint-Sulpice, pour manger à l'air climatisé. Les grandes fenêtres lui permettent d'observer le Chemin du Roy et les autos au feu rouge. La clientèle se fait rare et le serveur l'entoure de mille attentions. Une motocyclette s'arrête à l'intersection, c'est Antony. L'exaspération la gagne en repensant à lui, l'autre soir. De toute évidence, la famille Hétu semble posséder ses propres lois.

De son sac à main, elle sort son cahier de réflexions, celui de ses rencontres avec Jeannie, un « travail sur soi » qui a duré presque un an. Elle le feuillette en attendant son assiette. Un jeune couple entre, ils bavardent allègrement tout en se souriant... Ce qui la déprime davantage. Marijo tourne encore quelques pages pour repérer des trucs notés. À vrai dire, écrire ses états d'âme n'a pas été son exercice préféré ; avec Jeannie, ces réflexions lui plaisaient, un peu, parce qu'ils devenaient un échange. Mais, d'après Jeannie, il était nécessaire de poursuivre toute seule. D'ailleurs, il faudrait bien répondre à la dernière question.

Peux-tu identifier ce que tu veux absolument retrouver dans ta vie de tous les jours ? Ta priorité ?

Elle écrit spontanément, il ne faut pas analyser, lui a dit Jeannie.

Tous les jours, vivre dans la bonne humeur, j'aime rire avec ceux qui me côtoient. Cette bonne humeur apporterait dans mon cœur, dans ma tête, l'impression d'être heureuse, être en paix quoi.

Me sentir bien, me sentir solide dans ma tête.

C'est moi-même qui pose la prochaine question, pour voir l'autre côté de la médaille : Je vais identifier ce que je ne veux absolument PAS retrouver dans ma vie de tous les jours ? Ce que je déteste par-dessus tout ?

Je n'aime pas la solitude ; on dirait que je ressens une baisse d'énergie quand je suis seule. Les autres m'influencent, leur énergie se transmet à moi. Et leur bonne humeur, évidemment !

Au retour, en parcourant les derniers kilomètres, elle choisit le Chemin du Bord-de-l'eau pour voir le soleil danser sur le fleuve quand il reste une petite heure avant son coucher. Elle connaît les gestes réconfortants comme conduire sur cette route splendide et s'émerveiller dans l'instant présent... Mais alors, qu'est-ce qui cloche en elle ?

Passant devant la résidence de Jeannie, elle lance : « Allo, je patauge en masse ! Pourquoi n'ai-je pas le bonheur facile, moi ? »

En tournant la clé dans la serrure, son damné spleen revient : « Ce n'est pas une bonne semaine », se dit-elle. Au salon, le voyant rouge clignote sur son répondeur. Marijo tourne en rond dans l'appart, « C'est plate à mort ici ». Léonie semble absente depuis deux jours. Elle ouvre

la radio. Une douce mélodie lavée-blanchie-sans-gras-saturée calme l'angoisse des silences.

Elle va chercher la blouse achetée pour le baptême ; il faut raccourcir les manches trop longues. Elle épingle le rebord, enfile son aiguille. Le voyant rouge va attendre encore.



Assis sur les marches de sa roulotte, Max interroge le ciel. « Pourquoi Marijo ne retourne pas mes appels ? »

Il constate mal connaître cette femme qui l'a ensorcelé. Cette blonde au sourire moqueur et au corps vite enflammé, quel genre de vie a-t-elle ? Quel est son passé ? Pourquoi (cela lui semble paradoxal) est-elle célibataire ? Approfondir la personnalité de Marijo : c'était son projet en l'invitant à Saint-Donat. Depuis son divorce, il a joué le cow-boy solitaire ; de toute façon, il avait ses deux jeunes fils à s'occuper. Donc, pas vraiment de place pour une amoureuse. Pourtant, l'homme n'est pas fait pour vivre seul...



Marijo range son fil et ses aiguilles en écoutant enfin le message de Max. Poli, infiniment poli ! Une voix tendre, patiente. « Évidemment, ce séjour au lac Archambault aurait été agréable... Pourquoi n'ai-je pas répondu à son premier message, l'autre soir ? »

Elle repasse sa blouse en s'imaginant au baptême dimanche. Avec toute sa famille. Elle sera de nouveau seule. Soudain, une idée germe : Max pourrait l'accompagner. D'abord, il a fière allure et c'est un homme mature qui saura tenir sa place, elle en est persuadée. Si persuadée qu'elle appuie sur le bouton retour d'appel.

Il est là, attentif :

— Mais non, il n'est pas trop tard, il n'est jamais trop tard. Comment vas-tu ma belle Marijo ? demande-t-il en flattant sa moustache.

Max adore sa voix cristalline, si féminine. Réitérant son offre pour Saint-Donat, il s' imagine avec elle dans son bateau, il la déshabille et se souvient du grain de sa peau. Marijo lui demande plutôt de l'accompagner dimanche. Max se tait, son souffle s'étire dans le récepteur. Il accepte. Bien qu'il soit déçu de renoncer à son escapade, Max le cache, car il passera un jour complet avec Marijo. Il va tout de même pouvoir l'étudier de plus près ! C'était là son premier but.

En passant devant sa bibliothèque, Marijo tourne vers l'arrière la statuette aux gros seins « Équipée pour veiller tard ». Cette Miss Bikini lui déplait soudainement.



Michel-Yvan officie au bureau contigu à celui de Marijo. Divorcé, proche de la quarantaine, il est le plus gentil des vendeurs. Il connaît toutes les facettes de la personnalité de Marijo. Lors de sa descente aux enfers, il lui a téléphoné régulièrement.

Marijo est venue prendre sa pause dans son bureau,

car elle apprécie cet homme raisonnable. Entre nous, il y a autre chose entre eux, un lien plus inusité...

Empathique, il a remarqué, cette semaine, l'humeur chagrine de sa collègue. Il lance sa ligne : « Qu'est-ce que tu fais ce soir ? »

— Rien de spécial.

— Je t'invite à souper. Je te prépare un steak, médium saignant comme tu l'aimes, avec une petite salade verte. On va regonfler ton moral.

Sur son balcon, Michel-Yvan devient le roi du barbecue. Il vérifie à sa montre : pour médium saignant, il compte cinq à six minutes. Marijo a préparé la salade, elle entame son verre de vin blanc. L'ambiance est décontractée.

En mangeant, elle demande s'il a toujours habité ici. Oui, et même, il connaît mal les autres régions du Québec. À son tour, il l'interroge :

— Toi, pourquoi as-tu choisi Lavaltrie ? C'est loin du bureau.

— Ici, c'est trop de souvenirs pénibles.

En plus, Marijo veut habiter près de sa sœur dont le conjoint est Lavaltois. Ils y résident depuis cinq ans. Alex est paysagiste et pas du tout urbain, et il vient d'une famille d'agriculteurs. Un autre point : la tranquillité de sa rue l'Espérance. C'est fraternel, sécurisant, elle parle des Prévost qui sont des amis de sa famille. Monsieur veut toujours lui rendre service. Dans l'impasse verdoyante, elle décroche du Bottin qui devient vraiment exigeant.

— Il y a six-sept, ans, approuve Michel-Yvan, si tu te rappelles, on réalisait nos ventes facilement.

— Vois-tu, quand j'ai commencé au Bottin, dans ma tête, c'était temporaire. Mais le temps a passé si vite. Et

puis, travailler au même endroit, ça représentait du solide, de la stabilité quand mon ex rêvait du vaste monde. Quelquefois, j'aimerais tout lâcher.

— Mais avoue que tu t'ennuierais. Ne rien faire, ce n'est pas toi.

Elle approuve de la tête.

— Tu as raison, je suis pleine de contradictions.

En effectuant les derniers nettoyages et rangements, Marijo échappe un bâillement. Michel-Yvan s'absente puis revient en lui présentant une grande chemise d'homme bleu pâle qu'elle reconnaît.

— Reste à coucher, ta chemise de nuit serait toute contente, dit-il en faisant sautiller le vêtement.

Ils savent, tous les deux, ce qu'ils sont l'un pour l'autre. Marijo n'aime pas l'expression anglaise qui décrit leur statut ; dans sa tête, elle préfère l'appeler son ami-amant occasionnel. Ce lien entre eux, c'est leur petit secret.



Samedi matin. Le grattement sec du couteau sur son pain grillé agace Marijo. Sa radio déclame qu'elle est « une femme de rêve, femme d'espoir heureux ». Dehors, Marco, en maillot de bain, marche vers sa piscine avec ses copains. « Comment puis-je faire pour rester près de vous ». Au thermomètre, 39 degrés. La puissance du ventilateur est augmentée. « En restant li-iiii-bre ».

— Je déteste cette chanson !, dit-elle en éteignant la radio.

Oui, elle est li-iii-bre de son temps, mais s'embête. Pareille à une fleur abandonnée entre les fissures d'une

terre désertique. Et les vents brûlants assèchent sa peau et le soleil fond sur elle en buvant sa sève, ses pétales rabougrissent... « Ça suffit pour les métaphores ! » pense-t-elle.

Scotché sur son frigo, un feuillet voltige par le brassage de l'air du ventilateur : c'est son texte à lire au baptême. Coup de vent, le feuillet monte. Après, il redescend en claquant. Pschitt, claque ! Pschitt, claque ! Comme un rappel de l'assommante monotonie du moment. Elle soupire, toute sa vie est décevante, c'est l'impasse.

« Et si je téléphonais à Jeannie? On pourrait faire du vélo stationnaire dans le frais soubassement de leur grande résidence. Ça fait longtemps que l'on ne s'est pas mesurée. En plus, j'ai répondu à sa fameuse question. Ça me ferait du bien, je suis tellement tristounette ces temps-ci. »

Déception. Sœur Jeannie sera absente pour la journée, lui a-t-on répondu.

« J'aurais tellement le goût de m'éclater, oublier la routine. » Dans son frigo, deux bagels séchés la narguent, un piment moisit sur la tablette : il faut platement faire l'épicerie. « Au moins, je vais me rafraîchir ! »

Luc gare son jeep devant l'appart de Marijo. Il grimpe l'escalier en serrant dans sa main quelque chose... « Arrête d'hésiter. Allez, le destin t'a laissé une dernière chance. » Au moment d'appuyer sur la sonnette, Marijo ouvre la porte.

— Qu'est-ce que tu fais là ? bafouille-t-elle.

Luc lui montre le coupon du tirage.

— C'était tombé de ton sac et j'ai vérifié le numéro en téléphonant au Club Optimiste et... tu as remporté le premier prix.

— Quoi ? T'es vraiment sérieux ?

— Tu peux vérifier toi-même. Ton numéro était 123838. C'est le 38 deux fois, à la fin, qui t'a porté chance.

— Combien j'ai gagné ? murmure-t-elle en prenant le billet.

Elle se jette à son cou et chuchote aussi : « Cinq mille dollars ! »

C'est le cœur soulagé qu'il l'accueille dans ses bras. Informé de son horaire, il lui propose de l'accompagner à l'épicerie et de passer l'après-midi ensemble, car il veut s'expliquer concernant Lisanne. Pourquoi bouder son plaisir en refusant une si belle occasion de s'éclater avec un beau gars, d'excellente humeur, prêt à devenir votre chevalier servant ? Il entre pendant qu'elle informe sa mère de la bonne nouvelle.

Luc examine le décor chaleureux, il aime l'odeur ambiante, sucrée, féminine (celle de son shampoing probablement). Il mesure combien il aimerait partager sa vie avec une femme. Il fait pivoter la statuette dont l'imposante poitrine l'impressionne, mais pas autant que l'inscription. D'un geste vélocé, il retourne le trophée, car insidieusement les fléchettes de la jalousie dardent son cœur.

Au supermarché, au moment de payer, Marijo répète, en elle-même, son NIP. Peine perdue, sa carte de débit est introuvable. Son portemonnaie, son sac, ses pochettes, rien ! Discrètement, Luc règle la facture. Elle quitte le commerce en pleurant, découragée. Tout est noir, ça va mal, elle se jette encore dans ses bras. Il faut se remémorer les endroits récemment visités ; il va l'aider à effectuer quelques téléphones. Son stress diminue :

— Excuse-moi, on peut dire que mon humeur fait le yoyo : un moment euphorique d'être gagnante, l'autre moment déprimée à l'os.

Une heure après, l'épicerie est rangée et le cas désespéré est réglé : la carte égarée est au casse-croûte de Saint-Sulpice. Luc décrète que l'après-midi est jeune et qu'il faut oublier ce petit incident.



Couchés dans l'herbe du parc municipal, un silence paisible s'installe entre Luc et Marijo ; il fait si beau et sous les arbres, l'ombre leur assure un répit de la chaleur estivale. En face, le fleuve bleu de son enfance.

Ses cinq mille dollars ? Pour aujourd'hui, son bonheur se résume en la contemplation de l'amusant ballet des bateaux à voile. Elle ignore encore comment disposer de cet argent inattendu.

Luc hésite à briser le charme du moment, mais une voix ordonne : « Allez, gros gêné, go ! » Leur regard se croise, elle tend la perche :

— Alors, tes explications ?

— D'abord, les familles Langlois et Caron sont très proches. Lianne et moi avons grandi ensemble. Et puis, c'est pas une amie comme les autres.

— Comment ça ? dit-elle en mordillant une brindille d'herbe.

— Lianne a une maladie chronique, un truc dont elle ne guérira jamais. Elle en a arraché dernièrement... huit semaines à l'hôpital. J'ai eu peur pour sa survie. Maintenant qu'elle va mieux, pour quelques années peut-être, j'essaie d'adoucir son existence.

— Pourquoi m'avoir menti sur le jour de la compétition ? coupe-t-elle.

Luc lève les yeux au ciel.

— En fait, j'avais mal compris quel jour je devais accompagner Lianne et quand j'ai réalisé mon erreur je n'ai pas pu te retéléphoner parce que, de toute façon, elle m'a occupé toute la sainte journée afin que j'arrange sa moto.

— Autrement dit, elle te mène par le bout du nez.

Marijo reste perplexe. Si cette Lianne est gravement malade, où trouve-t-elle l'énergie pour le motocross ? Luc, soulagé d'avoir osé s'expliquer, pense avoir jeté les bases d'une relation plus sérieuse.

— Alors mademoiselle, commence-t-il en badinant, comment comptiez-vous occuper le reste de votre samedi ?

Haussement d'épaules, signifiant que rien n'était prévu.

— Je te propose le programme suivant : d'abord, on va chercher deux bières bien froides que l'on revient boire ici ; deuxièmement, on part à l'aventure pour souper sur une terrasse. Dans les Laurentides peut-être. Qu'en penses-tu ?

— Excellente idée ! Par contre, j'aimerais passer chez moi pour me doucher et enfiler une petite robe avant de partir à l'aventure, comme tu dis.

Ils vont au dépanneur station-service de Luc pour les bières. Au comptoir, Charles Fortune reconnaît Marijo croisée à une soirée chez Pierre, l'amoro d'Orlando. Il la questionne avec insistance : quel bon vent l'amène avec son patron ? Il « courrielle » souvent avec Pierre, a-t-elle un message pour lui ? Marijo bafouille des réponses évasives.

Une cloche retentit dans la pièce, qui appelle Charles aux pompes à essence et sauve Marijo de cette embarrassante situation.



Six heures moins vingt-cinq. Marijo est chez elle, plongée dans le chapitre 9 de son roman policier. Dans un sous-sol crasseux, le détective discute avec un vieil homme

au regard louche. Marijo place son signet dans le bouquin, elle est fatiguée et cogne des clous. Une courte sieste ? Absolument. Depuis son épisode dépressif, c'est ainsi.

C'est le klaxon de la jeep de Luc qui l'éveille. Comme elle referme sa porte, Léonie survient sur le palier.

— Salut ça va ? Au sujet de l'autre soir, tu sais, mon frère Antony... Je voudrais t'expliquer.

Tout en descendant les marches, Marijo rétorque rapidement :

— Disons que je n'ai rien vu. Disons que je n'étais pas là. C'est correct pour toi Léonie ?

— Oui oui, répond la voisine, éberluée par cette façon cavalière de régler l'affaire qui, elle, la tourmentait.

Un magnifique sourire de contentement l'attend. Luc siffle galamment celle qui respalndit dans une robe épousant sa silhouette. Ses verres fumés chaussés, les vitres baissées, la voici prête pour la tempête de vent qui embroussaillera sa coiffure. Toutes ses misères sont oubliées !

Assis sur les marches extérieures, Marco les observe : demi-tour dans le cul-de-sac, la radio à plein volume. Soudain, qu'aperçoit-il ? Tigrou, couché sous le pare-brise arrière de la jeep. Il a beau gesticuler dans tous les sens, ils sont partis, animés d'une joie insouciant.

Chapitre 8

Jocelyne est excitée par le baptême, mais se désole de la pluie annoncée. Au téléphone, Marijo l'approuve et lui raconte son dernier rêve. Debout au sommet d'une falaise, elle soufflait des bulles de savon qui tournoyaient avec des oiseaux aux larges ailes, comme une danse aérienne. En volant, les oiseaux s'arrêtaient pour lui faire la révérence. Puis, une bulle s'est avancée et pouf !, lui a éclaté au visage. Sa vue s'est embrouillée. La peur l'a envahi, car elle se savait au bord d'un gouffre. Figée, elle appelait à l'aide. Sans succès.

Interprétation maternelle : être sur une falaise représente sa solitude. Envoyer des bulles, c'est envoyer des signaux et on lui répond avec obligeance. Sa vue qui s'embrouille est un rêve récurrent, car sa myopie sévère l'a toujours inquiétée. Quelle perspicacité ! Marijo est impressionnée.

Sous un dôme de nuages menaçants, Max vient la chercher. Il se tient sur le palier, beau et fier avec sa grosse moustache. Marijo est prête. Ce serait trop facile, il a fallu que le téléphone sonne.

C'est l'amoro d'Orlando. Qui s'informe de tout et de rien. Marijo répond par monosyllabes. Max se concentre sur la couleur du paillason, un truc en paille jaune pipi,

effiloché. Pierre est averti qu'elle partait à l'instant pour le baptême. Il doit vite déballer l'objet de son appel :

— Je me suis fracturé le gros orteil, j'ai un énorme plâtre. C'est assez douloureux. Je m'excuse, mais peut-être pourrais-tu retarder ton séjour ?

Le paillason perd son pouvoir distrayant, le jaune fade écœure Max. Heureusement, elle lui fait signe d'entrer. Une fois assis, la statuette le nargue aussitôt : « Quelle idée folle d'inscrire ce truc : *Équipée pour veiller tard*. » Max se désole, cet humour déplacé lui enlève des chances auprès d'elle.

Pierre poursuit : « Je voulais te gâter comme une princesse. Tandis que là... je suis tellement déçu. »

— Moi aussi, dit-elle en vitesse. Alors, je te rappelle et on fixera une autre date. Ça te va comme ça ? Et prends soin de toi !

La pluie tombe maintenant avec fracas. Max attend. Fidèle à elle-même, Marijo coupe court : « Allons Max, partons. Le baptême est à deux heures. »

Max conduit lentement, ses essuie-glaces peinent à chasser la pluie. Devant la Maison de la Famille, un grand chapiteau indique que le bazar n'est pas annulé. Justement, Léonie, Marco et Julien sortent du pick-up et courent vers cette profusion d'aubaines. Ce jour-là, la grande main du destin va diriger Léonie... Qui achètera un objet d'une importance indéniable dans le déroulement de l'histoire.

Émilio a été un baptisé exemplaire, n'omettant rien du scénario traditionnel. Il a pleuré sans discontinuer, s'est fâché noir pour l'eau fraîche sur son ciboulot, a régurgité sur l'habit blanc du célébrant. À présent, l'officiant lit les paroles sacrées avec cette tache jaunâtre sur son jabot, ce qui le discrédite un peu. Sœur Jeannie officie auprès du

prêtre. Avec Marijo, elle a lu un court texte sur l'accueil d'un enfant dans la vaste communauté chrétienne.

Dehors, la pluie s'est arrêtée et le soleil perce à travers les vitraux. C'est l'heure des photos. Avec l'arrière-grand-mère Dodo en avant-plan, les parents étreignent leur petit trésor. Émue, la marraine pleure. Le célébrant, indifférent à son allure imparfaite, offre un sourire sincère.



Aucun sourire sincère au bazar lavaltois, Léonie et son fils poursuivent une discussion enflammée. Marco a déniché une planche à roulettes à 35 \$.

— Marco, c'est trop cher, pis il manque une roulette.

— Oui, mais ça marche quant même !

— C'est dangereux, je te dis. Parle donc, toi, Julien !

Julien laisse à regret une boîte de vieux cédérums. Il examine la planche :

— Vois-tu Marco, c'est comme s'il te manquait un point d'appui. Avec une roulette sur quatre en moins, tu perds 25 % de ton adhérence au sol. Quand tu vas descendre une côte ou rencontrer un trou, c'est là le danger !

— On oublie ça ! conclut Léonie en s'éloignant d'un pas résolu.

Marco remet l'objet convoité au vendeur qui, vieux malin, murmure :

— Ramasse ton argent, je te la fais, juste pour toi à 25 \$. Tu viendras à ma boutique d'articles de sport.

Plus loin, une dame au chapeau de paille officie devant un présentoir d'artisanat où se mélangent le neuf et l'usagé. Quelques quétaineries, tel cet ange en plâtre au

visage crasseux et cette bougie de Noël. Léonie remarque une reproduction de son animal favori, un objet d'art qui embrase aussitôt sa convoitise. Le soupesant, elle adore sa forme arrondie, sa couleur, son poli vraiment doux. Va savoir pourquoi cet objet l'attire autant...

— Vous trouvez ça joli ? C'est fabriqué par mon fils, un souffleur de verre. Il n'habite plus ici maintenant. Regardez en dessous, ses initiales : A.L.

— Gardez-le-moi, je fais le tour et je vous reviens.

— Prenez votre temps. Je vous laisse ma carte avec mon téléphone, au cas où vous souhaiteriez acheter plus tard. Ou maintenant.



Après la célébration, tous se dirigent vers la maison de Jocelyne. Un grand abri loué et une longue table dressée les surprendront. Ils seront huit : Jocelyne, Maridouce, Alex, Émilio, Marijo, Max, Jeannie et grand-maman Dodo.

À un feu rouge, Max demande quels seront ses projets le week-end prochain.

— Je devais partir à Orlando. C'était ça, tantôt, le téléphone.

Silence gêné. Max préfère rester discret. Soudain, Marijo lance :

— J'ai oublié de te dire LA nouvelle : j'ai gagné à la loterie du Club Optimiste. Combien penses-tu ? Un gros 5 000 \$, mon cher !

— Ah ! s'exclame Max d'une voix qu'il veut enjouée, c'est vrai que ça paye un torpinouche de beau voyage en Floride !

Remise des cadeaux. Mamie a offert son moïse et sa fontaine. Dans la carte signée Marijo : « À mon filleul, pour favoriser un excellent départ dans sa vie, je déposerai 500 \$ pour ses études, dans un compte à son nom. »

Maridouce va embrasser sa grande sœur.

— C'est gentil ma Jojo. On apprécie énormément. Pour dire vrai, cette loterie va faire beaucoup d'heureux finalement !

— Il faut savoir gâter ceux qu'on aime.

— Et tu commences par toi, proclame Max. Car tu pars en vacances au bord de la mer ! Et c'est une excellente idée !

Léger malaise autour de la table. Marijo toussote dans sa main, avoue que c'est juste un projet. Rien n'est décidé.

Max et Alex terminent leur verre, les autres étant réunis autour de Dodo qui apprécie ces joyeuses retrouvailles. Alex s'intéresse au nouveau venu. Divorcé. Ses garçons ont sept et cinq ans. Son emploi au camping ? Seulement quelques week-ends de l'été. Il est enseignant pour les adultes.

Jeannie et Marijo les rejoignent. Avec son statut de religieuse, Jeannie les intrigue : psychothérapeute au CLSC, elle est entrée en communauté à vingt-trois ans. Se sent-elle confinée au couvent ? Jamais de la vie ! « Nous avons une auto, je peux voyager, aller à des congrès, à notre chalet, visiter ma parenté et mes amis. Évidemment, pas tout ça dans la même semaine ! »

Impressionné par la franchise de cette religieuse moderne, Max pose la question à cent piastres :

— Concrètement, vous n'êtes pas vraiment libre ; vous êtes une femme de tête, comment acceptez-vous de vous faire « bosser » tout le temps ?

Jeannie le regarde avec étonnement, car ce n'est pas du tout sa vision des choses. Personne ne contrôle sa vie, car les décisions importantes sont discutées avec la personne concernée.

Ça rit fort à la cuisine, Marijo et Alex s'y rendent, attirés par Dodo racontant une anecdote. Jeannie et Max restent seuls au salon. Max demande depuis combien de temps Jeannie et Marijo se connaissent.

— On a grandi ensemble ; après notre secondaire, j'ai beaucoup voyagé. On s'est retrouvé il y a quatre ans lors de son arrêt de travail. Elle a tout arrêté, une année entière, pour soigner une dépression. Je l'ai aidée à s'en sortir.

Elle chuchote : « Une dépression majeure. »

— Tout est revenu à la normale, non ?

— Sincèrement ? Depuis quelque temps, je m'inquiète. Elle cherche, elle s'éparpille, elle n'a pas encore trouvé son ancrage.

Max lève un sourcil.

— Son ancrage : trouver un sens clair et net à sa vie, dit Jeannie.

La psychothérapeute parle des étapes pour surmonter une dépression ; en plus de la médication et du repos, le patient doit effectuer un travail sur soi. Pour éviter toute rechute, il faut regarder la vie autrement. Ne pas reprendre les mêmes sentiers battus.

— Ah bon. Est-ce qu'il y a eu un genre de... déclencheur ?

— Une peine d'amour. Énorme. Dévastatrice.

Il sera bien tard quand Max viendra reconduire Marijo. La conversation s'est prolongée dans l'auto. Une nouvelle proposition est avancée : un séjour à l'île d'Orléans, dans une jolie auberge, il pourrait apporter son bateau. « Et ton sombrero aussi ! »

— Tout ce que tu voudras, murmure Max qui approche ses lèvres.

Étonnée par cet aveu spontané, elle l'embrasse sans s'abandonner vraiment.

— Écoute Max, comme j'ignore quand je vais partir, ce n'est ni oui ni non. Peut-être pourrais-tu attendre mon appel ?

— Comme tu voudras, dit-il mollement.

Les dix-sept marches sont toujours l'occasion de vérifier ses pulsations à l'effort. Un papier est fixé sur sa porte :

Allo, c'est au sujet de Tigrou. Marco l'a vu partir dans la jeep. Il n'est pas revenu encore. C'est fou, il me manque pas mal. Si tu sais où il se trouve, on pourrait s'en reparler.
Léonie x x

Sur le chemin du retour, Max a amplement le temps de revoir sa journée. Cette famille lui plaît ; ils sont chaleureux, drôles, allumés. Bien sûr, Marijo le fait un peu marcher : « *Don't call me, I will call you* ».

— *If I need you* ! lance-t-il tout haut.

Cependant, les confidences de Jeannie l'ont touché. Cette religieuse-psychothérapeute a choisi délibérément, croit-il, de s'ouvrir à lui. Une marque de confiance. Peut-être est-il celui qui fournira un bon ancrage à Marijo ? Au fond, les apparences sont parfois trompeuses. Marijo semblait si heureuse, si portée par une certaine légèreté.

Des phrases se construisent en lui ; un jour, il osera s'ouvrir : « J'aimerais refaire ma vie. Je sais, j'approche la quarantaine, j'ai mes deux garçons, alors c'est plus compliqué. »

Les phares de son auto balayent la route. Lorsqu'il traverse deux murs d'épinettes de chaque côté du chemin,

en éclairant ces palissades droites et bien hautes, il ressent l'impression d'être perdu, seul sur terre. Si seul.



Dans leur balançoire, les Prévost savourent la tombée de la nuit. Tout ralentit, les bruits sont étouffés, les merles dorment. Ce soir encore, la magie lavaltrioise est dans l'air, car ils perçoivent au loin des chants de légendes, des *reels* pour des bûcherons ayant pactisé avec le diable.

— C'est drôle, hier matin j'ai trouvé une carte de joker sous le sapin.

— Ah oui ? Qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai déchirée en mille morceaux, c't'affaire !

— T'as eu raison : *vade retro Satana*.

Conversation de palier. Non, Marijo n'a pas vu Tigrou dans la jeep. Toutefois, puisqu'ils ont fait le plein d'essence au garage, peut-être n'est-il pas trop loin ? Changement de sujet :

— C'était bien le bazar, dimanche ?

— Super bien, malgré la pluie. Viens, que je te montre mes achats.

Il y a un imperméable marine qui semble neuf tant il est propre et de bonne coupe. Des foulards. Le reste, c'est des jeux de société pour Marco.

— Julien n'est pas là ?

La voisine répond en se rendant vers sa dernière acquisition.

— Il travaille de nuit pour quelque temps. Je lui ai dit

de rester chez lui. On dirait qu'à la longue, il me tape sur les nerfs. Rendu au week-end, ça va être super parce que... l'ennui crée le désir !

Voici donc l'achat coup de cœur. Placé sur une tablette, l'objet est décoratif : tout en verre soufflé, de teinte bleu clair, il présente la forme d'un chat s'appuyant davantage sur ses pattes de devant, avec le dos arrondi comme un félin guettant une souris.

— Yé beau, hein ? J'ai toujours adoré les chats. J'espère qu'il n'est rien arrivé à mon Tigrou...

Gros malaise. Marijo soupèse le bibelot qui est collé à une plaque en bois. En dessous, une étiquette : « A.L. artisan, Yuc. »

— Yucatan au Mexique ?

— Oui. La vendeuse louait un emplacement pour la première fois au bazar. Son fils est souffleur de verre là-bas et il lui expédie, par bateau, des caisses de ses créations. Sur sa table, j'ai vu des photos de son atelier. D'ailleurs, j'ai sa carte.

Marijo retient les informations, spéculé, fait des liens dans sa tête. Son cœur commence à s'affoler.

— Et ces initiales, A.L., c'était son fils ?

— Oui, il me semble.

Maintenant la fameuse carte, Léonie la cherche. Dans son sac à main ? Dans sa veste ? Marijo s'exhorte au calme ; elle cherche le nom de la mère d'un certain Adam pendant que sa voisine déverse le contenu de son fourre-tout sur la table.

Marijo réfléchit, seule dans sa bulle. « Adam Lefebvre, le grand ami de Guillaume. Comment s'appelait sa mère ? »

— La voilà, dans mon portemonnaie ! C'est écrit : « Madame Betty Lefebvre, guide-accompagnatrice pour voyages organisés. »

Marijo, interloquée, répète lentement « Adam et Betty Lefebvre ».

— Quoi ? Ce sont des gens que tu connais ?

— ...

— Tu connais cet artisan du Mexique ? Ah ! C'est fou !

Ce soir, Marijo accepte de dévoiler ce pan de son passé. Après tout, la soirée est jeune et rien n'urge chez elle. Les croustilles et bretzels sont servis, la bière versée, les souliers enlevés, on occupe le canapé.

— Adam et mon ex sont nés au Saguenay. C'étaient de grands amis qui ont étudié ensemble, à Montréal, comme technicien des eaux. Mais, parce qu'il y a un mais, Adam était un artiste dans l'âme. Sa passion : souffleur de verre. Guillaume a été employé comme technicien des eaux à Repentigny. Mais, lui aussi aimait souffler le verre.

— Avec les gros fours extrêmement chauds et le verre qu'on souffle au bout d'une pipe, et ça fait une bulle molle ?

— Exactement.

— Et ils avaient toute la machinerie ?

— En fait, plusieurs associés se partageaient le même atelier. Et voilà le détail déterminant pour la suite : certains artisans provenaient d'autres pays. Les échanges ont commencé. Viens chez moi pendant l'hiver et tu m'accueilleras ici l'été. Au début, seul Adam voyageait ; puis, Guillaume a essayé deux semaines au Panama ; après, six semaines au Chili.

— Et toi tu le laissais partir sans rien dire ?

— Ça le rendait tellement heureux. Il aimait le dépaysement et les gens rencontrés, il n'y avait rien à dire.

— Ils ont eu la pique du voyage, résume Léonie.

— Comme tu dis. En réalité, les deux gars préféraient l'Amérique Centrale. Un jour, mon ex m'a téléphoné de là. Pour la dernière fois.

La voix de Marijo se casse, c'est assez, elle enlève ses lunettes et essuie ses larmes. Léonie frotte son dos pour exprimer son empathie. Elle murmure : « Non, mais tu parles d'une histoire. »

Le chat en verre est resté sur la table basse, dans sa position de guetteur. Immuable, il va toujours attendre sa proie... Observateur figé, sait-il que les voisines partagent autant le palier que les désenchantements ?

— Moi aussi Marijo, si tu savais comme je tourne en rond : pas de conjoint valable, pas de travail, donc aucun salaire et même pas d'instruction.

Capable d'autodérision, sa conclusion déboule :

— C'est exactement ça, je tourne en rond dans le coqueron de ma vie plate.

Le silence les enveloppe. C'est ensemble qu'elles épongent leurs yeux d'un papier-mouchoir. « En plus, poursuit Léonie, j'ai perdu ma mère à cinq ans. En fait, elle a dû partir loin d'ici. C'est une longue histoire. »

Ce soir-là, par leurs confidences échangées, débutait leur statut de voisines de cœur.

La porte de l'appart s'ouvre sur Marco, elles sursautent en duo.

— Salut m'man.

Que tient-il sous son bras ? La planche ! Qui a ses quatre roulettes !

— C'est mon père qui me l'a achetée et qui l'a réparée.

— Ah oui ? sourcille Léonie. Alors, ton père va avoir de mes nouvelles. Moi, je trouvais ce genre de sport vraiment dangereux. Quand tu vas te casser un membre, qui s'occupera toi avec ton gros plâtre, hein ? Et je vais t'obliger à porter un casque. Absolument ! Et je t'interdis

de pratiquer ailleurs que dans notre rue. Au moins, ici, la circulation est limitée.

Depuis longtemps, Marco a compris ceci : quand sa mère monte aux barricades, il garde le silence, puis va à sa chambre.

— Ah je te dis, c'est pas facile. Quand le père et la mère sont séparés, c'est le bordel. Y a pas de « conduite » comme dit Solange.

Marijo va partir ; dans sa main, la carte de Betty Lefebvre. « Prends-la, moi, je ne téléphonerai jamais à cette dame », dit Léonie.

Revenue au 101, l'étonnement se poursuit : « Quel hasard ! Ce bibelot du Yucatan qui me ramène à Guillaume et Adam. » Elle échafaude des hypothèses, s'invente des scénarios : « Et si je cherchais son adresse ? »

Non, pas ce soir. Ce passé est loin derrière, enterré, elle veut s'en persuader. Hélas, l'anxiété l'a complètement envahie. Dans sa pharmacie, les comprimés magiques vont apaiser les affolements de son esprit.

En pénétrant dans sa chambre, une impulsion irrésistible, elle cherche dans un tiroir, la dernière lettre de Guillaume. La lettre (arrivée deux semaines plus tard) qui a suivi l'affligeant téléphone d'outre-mer.

Une fois seule, Léonie va dans sa chambre, une impulsion irrésistible, pour chercher le dernier souvenir de sa mère, laissé pour elle et Antony. Ce souvenir possède une valeur inestimable : il a maintes fois réconforté la fillette qui pleurait sa maman au moment du coucher. Plus tard, il représentait l'espoir tangible de son possible retour. Autrement, il restera toujours une preuve d'amour, l'amour indéfectible d'une mère envers ses enfants.

Chapitre 9

Une grosse mouche zigzague autour de Marijo depuis ce matin. Sur le babillard en liège, la bestiole frotte ses pattes du devant. Au téléphone, un client insatisfait argumente avec Marijo. La mouche se pose sur le clavier du téléphone, la dévisage. Le client dit : « N'oubliez pas mon slogan : Bourdon et fils, maîtres exterminateurs, à votre service depuis 35 ans. » Qui s'y frotte s'y pique serait mieux !, pense Marijo qui enlève ses lunettes, masse ses tempes et sent un mal de tête s'installer.

Quinze heures à l'horloge, son cœur bat la chamade comme si le diable en personne avait quitté la pièce. Un mémo est embroché sur le « pic » : c'est un avertissement pour ses récentes erreurs de facturation. Miss Perfection ne fut pas empathique ; la petite pancarte « Chaque jour, appri-voisons l'imperfection » s'est avérée inutile. Devant ses joues en feu, sa superviseure l'a invité à prendre congé. « Allez marcher, relaxez. Ça me peinerait que vous fassiez une rechute. »

Marijo et sa migraine-marteau partent donc. Gros down... Elle téléphone à Maridouce pour manifester son intention de la visiter et piquer une jasette.

Dans son siège, le fils de Maridouce mange ses petits doigts en bavant.

— Allo Émilio ! Comment va mon charmant filleul ?

Il lui sourit d'une façon craquante, tel un ange saupoudrant des brindilles d'amour. Du coup, le magma d'émotions remonte, elle éclate en sanglots. Maridouce laisse aller et va préparer deux Martinis extra glace, leur contrepoison favori pour calmer les nerfs à vif.

— D'abord, commence Maridouce, pourquoi tes vacances sont-elles à l'eau ?

Parce que le Bottin de la rentrée est le plus volumineux. Marijo pouvait s'absenter, mais impérativement avant la mi-août. Or, l'accident de Pierre change tout. « En plus, je n'arrête pas de faire des gaffes ! Trois erreurs flagrantes de facturation. J'ai besoin de ces vacances ! »

Maridouce brasse les glaçons dans son verre. Elle risque :

— Ce Pierre... lui ou Max, je ne sais plus. T'en es où avec eux ?

— Justement, j'en ai marre. Marre de grignoter des miettes d'attention. Je relisais la dernière lettre de Guillaume, l'autre soir, et ça m'a donné le cafard. Lui, je l'aimais vraiment ; je me suis marché sur le cœur en le laissant partir.

Elle raconte le bibelot en verre soufflé qui l'a ramenée vers son passé. Maridouce devine le refrain qui va suivre et commencer par le mot pourquoi :

— Pourquoi Guillaume ne voulait-il plus de moi dans sa nouvelle vie ?

Il n'y aura jamais de réponse à cette question.

Maridouce se remémore l'année où sa sœur a touché le fond du baril : les soirs d'hiver à lui tenir compagnie, lui faire la cuisine, la déposer au CLSC pour rencontrer Jeannie. Les discussions pour la convaincre des bienfaits de sa

médication. Fort occupée depuis la venue du bébé, elle se sait moins disponible et décide donc de l'inviter à souper.

En stationnant devant son triplex, une surprise l'attend, c'est Tigrou perché sur les poubelles, qui fait « Miaow » pour la saluer. Il est maigre à faire peur. « C'est incroyable ! J'imagine tout le chemin qu'il a parcouru pour revenir ici. Faut croire qu'il aime sa vie dans la rue de l'Espérance ! »

Installée dans son lit, privilège de célibataire, elle rédige un message pour Pierre en pesant ses mots. Maridouce l'a aidé à débroussailler quelques éléments défectueux de sa vie. Déterminée, elle clique sur « Envoyer ». Trois minutes après, le téléphone sonne, c'est lui. Et là, c'est torrentiel, c'est charrié de questions. Il répète « pourquoi, pourquoi ». Elle explique le Bottin de la rentrée, l'impossibilité de quitter le bureau. Il la coupe :

— Pourquoi alors me demandes-tu de t'oublier ?

— Ça vaudra mieux pour toi, dit-elle doucement. Pour dire vrai, ces temps-ci, j'essaie de ramasser les morceaux de ma vie.

— Je me voyais tellement avec toi.

— Je ne suis pas inquiète, tu trouveras rapidement une femme qui te conviendra.

C'est l'argument sincérité, il n'y a rien à ajouter. Ils se souhaitent bonne chance. Elle raccroche et se trouve nulle. « Je ne sais pas ce que je veux, une vraie girouette. Manque de maturité. Je suis volage, superficielle même. Ma pauvre Marijo, avant que tu refasses ta vie sérieusement, les poules vont avoir des dents. » C'est l'impasse dans l'impasse de l'Espérance.

Il est tard. Sur l'autre oreiller, celle qui ne fléchit jamais sous le poids d'une autre tête ensommeillée, l'attend une enveloppe jaunie qui contient la dernière lettre de Guillaume. Une millième lecture de ses mots exacts va

peut-être dévoiler un sens nouveau qui lui aurait échappé.

Je voulais m'expliquer pour ma décision qui t'a surprise au téléphone. Voici la vérité : j'y réfléchissais depuis un moment, mais je manquais de courage pour t'en parler.

N'oublie pas, ce n'est pas toi le problème, c'est moi ; moi et ma soif de liberté. Bientôt, j'aurai trente ans et je ressens le goût de changer de vie, déployer mes ailes, connaître le monde. Je préfère marcher seul sur ces nouvelles routes et risquer tout sans m'inquiéter de l'autre à mes côtés.

Refais ta vie, Marijo, ne perd pas ton temps à me pleurer. Si loin de toi, vois comme je me dissous dans l'air ambiant. Tu m'oublieras et je deviendrai un point minuscule, une poussière insignifiante. Guillaume.

Dans l'enveloppe, se trouve aussi une carte postale arrivée quelques mois plus tard.

Juste un petit salut. Finalement, le travail ne manque pas. Adam et moi voyageons énormément pour les usines de traitement. Nous avons un très bel atelier. On m'a dit que tu as refait ta vie, j'en suis très content.

« Je n'ai pas refait ma vie, idiot ! » Elle se souvient avoir rencontré la mère d'Adam au centre commercial, accompagnée de Michel-Yvan qui la sortait à l'occasion. Madame Lefebvre a dû en informer les gars. « C'était juste un ami qui voulait me distraire. Mais tu préférerais croire que je t'avais remplacé, ça te déculpabilisait. »

Chapitre 10

Enchantée, Léonie rêve en couleur des projets d'avenir. La visite d'Antony a été brève mais bénéfique. La liasse de billets l'impressionne : « Dis donc, quel magot. Cette fois, il s'est surpassé. Évidemment, fermons les yeux... » Pour eux, ces rentrées d'argent s'apparentent aux versements d'une pension alimentaire provenant de leur père. À l'occasion, Antony manigance des combines avec Christeen et lui. Léonie se tient loin d'eux, tel que suggéré par Solange. Les billets, placés dans une boîte à tabac, sont cachés sous l'évier.

Cet argent doit bien servir, se dit-elle. Il y a l'annonce aperçue au dépanneur : un marchand de cuir cherche des couturières. Ce serait sa chance de monter sa propre affaire. Comme Perrette et son pot au lait, son esprit s'enthousiasme : s'occuper de sa *business*, être reconnue et rencontrer un homme solide qui l'aimerait, avoir de l'argent, une auto neuve. Changer de vie quoi !

« Allons chercher le numéro de téléphone au dépanneur et prenons rendez-vous avec ce monsieur. »

Doux moment pour Les Prévost qui oscillent dans leur vieille balançoire. Le vent fait aussi tanguer les tiges de

leurs hydrangées. C'est la valse du temps qui passe, le tempo régulier du bonheur, et le couple croit vivre au paradis dans son charmant cul-de-sac. La radio joue presque en sourdine : la musique reste un bonheur qui les accompagne durant ces délicieux soirs d'été. Madame s'est amusée à ramasser les cartes à jouer poussées par ce vent tranquille. Dans sa main, elle tient cinq cartes de trèfles dont la dame. Ces cartes éparpillées qui viennent s'interposer à tout hasard dans l'impasse, ça l'amuse.

Au 102, Léonie gruge le vernis de son index. Julien ouvre le frigo pour prendre sa quatrième bière. Ils écoutent monsieur Psenak, un homme dans la soixantaine. Habillé de cuir des pieds à la tête, il explique comment accéder à des subventions gouvernementales. « Aujourd'hui, vous avancez l'argent, mais vous récupérez le tout plus tard. »

Sa lotion après-rasage sature l'espace restreint (et déjà boucané) de la cuisine. La maroquinerie est un secteur en expansion, affirme-t-il. Pourquoi ? Dame Nostalgie. Car la cohorte des cinquante et soixante ans, fort nombreux et argentés, sont avides des vêtements en cuir qui leur rappellent leur jeunesse contestataire. Le cuir, associé à une image de *rockers*, les fait rêver à leur adolescence perdue.

Julien opine du bonnet à chaque argument. Détendu, il sourit au représentant sans regarder Léonie.

— Vous êtes jeunes, pleins d'énergie. Ça prend du *guts* pour se lancer en affaires et je crois que vous êtes prêts. Ne manquez pas cette occasion, y a beaucoup d'avenir dans le cuir !

Léonie n'aime pas ce visage plissé aux petits yeux noirs et bombés comme ceux des rats. Solange lui a souvent répété de se méfier des *empissetteurs*. Et puis, 8 500 \$ pour le matériel de base, c'est une grosse somme ! Sans oublier les machines qu'il veut leur louer.

Maintenant, l'acoquineur-trop-parfumé sort un contrat aux fines écritures et un stylo plaqué or ; il indique à Julien où apposer sa signature.

— Minute Julien ! lance Léonie, déjà debout et les mains sur les hanches. On ne signe rien du tout ce soir même !

Julien, blanc de surprise, lâche le stylo.

Plus tard, la discussion s'envenime dans l'appartement ; les Prévost, intrigués, baissent le volume de la radio.

— Tu n'as pas une cent devant toi ! gueule Léonie.

Julien vient d'apprendre qu'il n'aura rien à signer, car elle refuse de l'inscrire comme copropriétaire de l'entreprise.

— C'est mon argent. Tu travailleras pour moi en échange d'un salaire. J'avance l'argent, c'est moi le patron.

Les Prévost n'entendent pas clairement toute l'argumentation, juste les bribes criées. Une porte claque. Julien descend :

— Tu t'en chercheras des employés. À part ça, si tu pognes les nerfs en partant, ça promet. Oui, ça promet !

— Reviens Julien.

— Je m'en vais. C'est fini, ne m'appelle même pas.

Il enfourche son vélo. À l'insu de Julien, sa roue écrase un deux de pique. La tête droite, les yeux visant loin devant un point imaginaire où projeter son embarras, il passe devant le couple du pays soi-disant paradisiaque.

— Souvent, ça finit aussi vite ça commence, commente madame.

— De nos jours, c'est rare les couples qui durent.

— Qui durent ou qui s'endurent ? dit-elle avec un clin d'œil.

En guise de réponse, il hausse la radio à un niveau perceptible. Ignorant le tempo de la balançoire, s'insinue une chanson des Cowboys Fringants, une chanson qui galope comme une gigue :

Mais au bout du ch'min dis-moi c'qui va rester, de notre p'tit passage dans ce monde effréné. Après avoir existé pour gagner du temps...



À Repentigny, la ritournelle se poursuit : *La vie s'accroche et renaît comme les printemps reviennent, dans une bouffée d'air frais qui apaise les cœurs en peine.*

Jocelyne dépose son cellulaire et récupère sa coupe de vin. Les voiles sombres du crépuscule s'étalent sur sa terrasse. Elle trinque à sa dernière vente. La transaction s'est réglée rapidement, car le premier couple à visiter la maison d'Hélène est tombé sous le charme des lieux. Celle-ci viendra tantôt signer l'entente. Jocelyne découpe une tarte aux fruits (en bénissant secrètement le savoir-faire de son pâtissier du coin).

Plus tard, le dossier de la vente complété, les deux femmes bavardent en buvant du vin. À portée du regard, le Saint-Laurent laisse couler ses flots. Tel un livre ouvert, Jocelyne raconte le parcours de ses filles, éveillant la curiosité d'Hélène.

— Marijo a été mariée quelques années avec ce Guillaume ?

— Cinq-six ans. Ah ce mariage ! Un autre de ses coups de tête.

Jocelyne mariait ainsi la plus jeune de ses filles. Marijo et Guillaume étaient jeunes et beaux, ils effectuaient beaucoup de sorties de plein air. Marijo vivait un *high* incroyable. Le grain de sable qui a enrayé la machine ? Adam, l'ami d'enfance de Guillaume. Qui préférerait être

souffleur de verre et influençait l'autre. Ils flattaient leurs âmes d'artiste et prenaient ensemble des sabbatiques pour voyager. Un jour, ils sont partis sans jamais revenir. Il a téléphoné une fois pour s'expliquer : il voulait être libre, toujours la même rengaine.

Jocelyne prend une gorgée de vin.

— Et pas moyen de le rejoindre ! Ils n'ont pas encore divorcé !

— C'est assez bizarre comme histoire. Je vais te dire le fond de ma pensée : je crois que les gars étaient plus que de grands amis.

— Tu n'es pas la première à le remarquer.

Un cargo chargé de conteneurs passe à l'horizon. Où va-t-il ? Il garde son mystère tel un aventurier parti sans laisser d'adresse.

— Comment Marijo a-t-elle réagi ?

Dépression majeure. En congé de maladie. Après, elle a rencontré un homme plus posé, moins extravagant, mais cela n'a pas duré. Marijo semble rechercher l'intensité. Déjà petite, c'était ainsi. Si elle avait goûté, une fois, un cornet avec trois boules, il fallait toujours lui acheter ce cornet extrême. Et son humeur était changeante. Elle pouvait rire aux éclats, mais pleurerait beaucoup également. Jocelyne baisse le ton :

— Elle est restée un peu fragile. Et avec son travail, dans la vente...

Hélène écoute en tournant, entre pouce et index, le cercle perpétuel de ses boucles d'oreilles, un geste répété inlassablement. Jocelyne la questionne sur sa boutique de fleuriste.

— J'adore mon métier ! Ça marche bien ; avec les Fêtes qui approchent, j'envisage même d'engager quelqu'un.

Cette phrase entrouvre une porte à Jocelyne :

— Je pense à Marijo. Comme atmosphère de travail, ce serait parfait pour elle.

En ramassant les coupes vides, Jocelyne se sourit. Hélène a promis d'inviter Marijo quelques heures à sa boutique, histoire de vérifier si elle aimerait ce nouvel environnement.



Hélène a de la compagnie. Marijo fait d'énormes efforts de concentration, retenant un bâillement, conséquence de son manque d'énergie. Elle pense : « C'est une mauvaise journée. » D'ailleurs, elle est arrivée en retard, ayant perdu la note où était inscrite l'adresse du commerce. La fleuriste poursuit ses explications : c'est une commande de trois arrangements floraux pour un décès et il faut les créer très différents car ils seront dans la même pièce, au salon funéraire.

Après, un bouquet de mariée doit être préparé pour samedi. Aujourd'hui, il importe de vérifier la disponibilité des fleurs choisies par la cliente. Justement, une sorte de marguerite sera remplacée par un zinnia. Il manque des fougères à l'inventaire : elle passe aussitôt la commande chez son grossiste.

Amicale et empressée, Hélène lui propose de terminer son exploration, en montant ensemble un bouquet de table. Le client, un commerçant, leur laisse entière liberté, c'est donc l'occasion d'exercer leur créativité. À la fin, le résultat ravit Marijo, impressionnée par le talent d'Hélène qui l'enjoint à revenir une journée entière, un samedi probablement.

— Couche-toi de bonne heure, le soir avant, parce que tu verras que l'on ne s'assoit pas beaucoup. Évidemment, ce n'est pas un travail de bureau, mais ça bouge et les heures passent vite. Les clients nous apportent leur bonne humeur. Sauf les endeuillés, bien sûr.

Ce soir-là, un vent frisquet s'est levé dans l'impasse, rappelant que le mois d'août est bien entamé. Léonie végète sur son balcon où Marijo la rejoint.

— Salut ça va ? Je voulais te demander... J'ai acheté un rideau blanc pour ma chambre, mais il traîne par terre ! Toi, avec ta machine à coudre... Toi, tu sais coudre ; tandis que moi...

Marijo la laisse se débattre. « Assez *achalante* quant même comme voisine, toujours à quémander ceci et cela. »

— Écoute, je vais te payer. Loin de moi l'idée de profiter des autres.

« Ben oui, comme la fois où j'ai cousu le rebord de tes jeans... »

— Un autre jour, okay. Aujourd'hui, j'avoue que j'ai vraiment mon voyage !

Le vent ayant redoublé d'ardeur, Léonie retrouve Marco au salon, absorbé par la télévision.

— Passe-moi la télécommande, il me semble qu'il y a un bon film qui commence à huit heures. On va faire du pop-corn, ça commence dans cinq minutes.



Le cliquetis des touches du clavier intrigue Tigrou, grimpé sur la table de la cuisine. Léonie, peu familiarisée avec son nouvel ordinateur portable, cherche l'apostrophe.

Énervée, elle déloge son chat : « Oust ! Ne grimpe pas ici ou sur les comptoirs. » Concentrée, la célibataire dans l'Espérance s'inscrit à un réseau de rencontres et décrit ses attentes pour un « compagnon avec des goûts similaires au mien. » Entendre ceci : un beau mec, pas trop intellectuel, qui connaît la valeur de l'argent (car il en gagne beaucoup) et finalement, qui serait très romantique (! ?)

Sans frapper, Antony est entré ; aussitôt, il s'immisce dans son texte, suggérant quelques phrases convenues. Elle refuse.

— Laisse-moi faire, je sais quoi écrire. L'homme idéal, je le vois parfaitement dans ma tête.

— Ça va, j'ai compris. Je peux rester à luncher ?

Léonie le dévisage, les sourcils froncés.

— Ne t'inquiète pas, je vais préparer des *grilled cheese*. Avec un jus de tomate et des olives noires, ce sera parfait !

Léonie clique sur « Envoyer ». Inscrite, elle peut consulter la banque de célibataires, comme on magasine un article dans un catalogue. Le fin gourmet referme le frigo : pas de jus de légumes ni d'olives. Juste des tranches de fromage orange, parfaites pour des *grilled cheese* ben ordinaires.

En mangeant, Antony scrute les documents laissés par monsieur Psenak. Sa sœur en ignore le contenu. Il se fâche : il FAUT savoir en quoi consiste le travail. Assembler des morceaux, croit-elle. Coudre du cuir ? Et Psenak lui louera quoi, des machines à coudre industrielles ? Peut-être, dit-elle.

— Léonie, avec des peut-être, on ne réussit pas en affaire.

Il propose de l'accompagner pour le rencontrer de nouveau, afin de comprendre toutes les modalités de leur éventuel partenariat.

— Julien disparu du paysage, tu penses te lancer toute seule ?

Elle se lève, attrape le tue-mouche et tape Tigrou pour qu'il descende du comptoir. L'interrogatoire serré se clôt ainsi :

— Je t'attendais pour éclaircir tout ça. Avec mon argent, j'ai acheté cet ordinateur, c'est un bon début. Pour la suite, on verra ensemble.

La vaisselle sale est empilée avec celle du déjeuner. La Maison de la Famille l'attend pour du bénévolat dans sa joujouthèque.

— Quand tu reviendras, plutôt que chercher l'âme sœur sur Internet, renseigne-toi sur la confection de vêtements en cuir. De mon côté, je ferai quelques appels pour savoir à qui on a affaire.

À la Maison, le bazar a permis un bon ménage. Les jouets en double furent vendus. Cependant, grand étonnement, il ne reste aucun casse-tête pour les tout-petits. Or, ce genre de jouet est en grande demande. Interrogeant la directrice, elles concluent qu'un bénévole a commis une erreur en les vendant durant le bazar. La directrice suggère de contacter la Joujouthèque de Joliette pour leur offrir d'échanger des albums, par exemple, contre une dizaine de leurs puzzles.

La directrice de la Joujouthèque joliettaise s'appelle Vickie Brind'Amour. C'est avec plaisir que cet ex-propriétaire d'un dépanneur accepte de les « dépanner ».

— Téléphonnez-nous avant de vous déplacer. Nous vous préparerons une boîte bien identifiée.

Chapitre 11

Le cours va bientôt débiter. Marijo et Luc arrivent au même moment dans le stationnement. Du talon de sa botte, il descend le pied stabilisateur de sa motocyclette et enlève son casque. Il lui fait la bise, puis la retient :

— Attends, n’entrons pas tout de suite.

Leurs yeux se croisent. Elle lui sourit. Il s’informe de sa semaine. « Affreuse. » Il la rapproche et, tête baissée, son front vient toucher celui de Marijo. Il ose :

— Et si on manquait le cours pour partir en moto ?

— Excellente suggestion ! rétorque la Marijo-rebelle-impulsive.

— Promis, je vais te griser de vent. Tu vas oublier tous tes soucis !

Elle s’avance vers l’engin.

— Mais il n’y a pas de dossier à l’arrière du siège pour me retenir.

— Un dossier ? Embarque ma belle, on passe au garage, j’en installe un : ça va prendre deux petites minutes !

Elle se place derrière lui, enserre sa taille et... c’est parti !

Après avoir avalé des kilomètres et partagé une bière à Louiseville, les intrépides déserteurs se préparent un gueuleton chez Luc qui brasse les fettucines en l’écoutant résumer

les vicissitudes de sa vie. Elle termine par son questionnement sur sa vie ratée de célibataire, elle ouvre donc une porte, lui laissant entrevoir des aspirations semblables aux siennes.

Plus tard, ils marchent main dans la main autour de la maison. L'air est envahi par l'odeur sucrée du maïs cultivé dans le voisinage. Luc l'invite à dormir chez lui. Pourquoi refuser ? Depuis le temps qu'elle le reluke...



Depuis cinq jours, Luc l'a choyé telle une princesse. Marijo s'arrête parfois dans l'impasse pour chercher des vêtements, son portable ou ramasser le courrier. Un va-et-vient divertissant ! L'expression « ça change le mal de place » résume tout. Ce matin, elle parcourt le journal étalé sur sa table.

À la cuisine, les croissants sortent du four. Il est songeur. Restera-t-elle encore quelques jours ? Figé dans sa maladresse, on l'apostrophe : « Allez grand tata, ne brusque rien, sois affectueux ! Aujourd'hui, on est le 9 du neuvième mois, c'est un signe. » Comment offrir sa vie à une femme ? Au frigo, il cherche les accompagnements. À l'image de son attachement, tout lui offrir : confiture, chocolat, marmelade. L'inventaire est complet. Non, il ajoute autre chose...

À la vue du plateau, Marijo l'embrasse. Puis, surprise : au centre du plateau, une salière et une poivrière très évocateurs. Deux colombes en porcelaine blanche, face à face, s'embrassent tendrement. Marijo ignore volontairement le message. Au moment de partir, il demande :

— Ce soir, on pourrait souper à l'extérieur, qu'en penses-tu ?

— C'est une bonne idée, mais je vais coucher chez moi ce soir.

— Ah ?

— Ne fais pas cette tête-là ! C'est juste que... ça va trop vite. Et puis, j'avais promis à ma voisine de raccourcir ses rideaux, un de ces soirs. Elle veut profiter de mes talents de couturière.

Entre nous, Luc la trouve ridicule avec son excuse totalement bidon.



La planche à repasser et la machine à coudre sont déployées dans le salon. Léonie retient le tissu pendant que sa serviable voisine coud le rebord.

— Où as-tu appris à coudre, toi ?

— C'est spécial comme histoire. J'étais adolescente. Ma grand-mère Dodo s'est fracturé un bras et a passé l'hiver chez nous. Pour la distraire, ma mère a acheté du tissu et des patrons prétextant vouloir apprendre à coudre. Elle a confectionné une première jupe et s'est désintéressée. Tandis que moi, j'ai poursuivi avec une blouse et plein d'autres morceaux. C'était une belle complicité entre nous. J'adore ma grand-mère.

— Elle habite Repentigny, j'imagine ?

— Oui, dans une résidence. Elle ne coud plus maintenant, à cause de ses problèmes de vision.

— Toi, Marijo, tu portes des lunettes depuis longtemps ?

Elles vont partager un café. Mais avant, Léonie jette un œil chez elle où Marco termine ses devoirs.

— J'ai fini mes mathématiques. Mais tu vas m'aider pour mon devoir d'histoire ; je ne sais pas toutes les dates.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— M'man, je te l'ai expliqué : mon histoire d'ancêtres. Mes grands-parents et arrière-grands-parents et plus loin si on est capable.

— Laisse-moi finir ici et j'arrive.

Marijo répond à la question.

— Dès que j'ai commencé l'école, on s'est aperçu de ma myopie. D'ailleurs, comme Dodo, je dois constamment augmenter la force de mes verres. C'est un gros handicap dans ma vie. Sans mes lunettes, tout est flou.

Elle empoigne la cafetière :

— Mais, assez parlé de moi ! Julien n'est plus dans les parages ?

Léonie raconte la dispute, car ce minable voulait s'associer 50-50 dans son nouveau projet d'affaire dans le domaine du cuir. Eh oui, elle souhaite devenir son propre patron. L'achat d'un ordi a été son premier pas. Enfin, une confiance : son inscription au réseau de rencontres. « Et j'ai déjà une dizaine de réponses TRÈS intéressantes ! »

Le téléphone sonne. Hélène Saint-Louis pourrait recevoir Marijo samedi prochain. Marijo acquiesce, marché conclu !

Le dépliant des activités de la Maison, fixé au frigo, rappelle à Léonie le cours de danse latino.

— Ça serait vraiment plaisant si on s'inscrivait ensemble, dit-elle avec du sourire dans la voix. D'ici là, ça m'étonnerait de trouver un partenaire... un partenaire de danse, je veux dire !

— On ne sait jamais. Il paraît qu'avec Internet, ça fonctionne en grand !

Léonie la remercie pour ses rideaux et conclut avec entrain :

— Vivement qu'un beau mâle me fasse de l'œil, je ne suis pas encore prête à renoncer aux plai-siiirs d'aa-mourrr ! roucoule-t-elle à l'italienne.

La porte ouverte, un pied sur le palier, elle demande :

— J'y pense, as-tu contacté la mère du souffleur de verre ? Le fameux artiste aux initiales A.L. ?

— Euh... Non.

Marco a étalé la longue feuille pour sa généalogie. Plusieurs rectangles vides attendent des noms et dates. Marco connaît Léonie Hétu et Dave Saint-Laurent, son père qui lui a indiqué les noms de ses grands-parents. Dave ignorait les noms de ses arrières grands-parents. Au tour de Léonie. Sa mère Marguerite Lanoix dont elle ne connaît pas les ancêtres parce qu'ils étaient originaires d'Europe, semble-t-il. La date de naissance de sa mère ? C'était en été, elle croit. Son père, Sylvain-Pierre Hétu. Les Hétu, il trouvera facilement les dates, leur généalogie est archi connue, car ils sont des pionniers de Lavaltrie.

— Notre prof a dit d'inscrire les premières informations. On va compléter la recherche en allant sur Internet. Elle va nous aider.

Le garçon referme le document. Sans malice, l'enfant demande où sont Marguerite et Sylvain-Pierre, les parents de sa mère ? Et pourquoi, et comment, et pour quelles raisons ? Toutes ces questions aux réponses floues déconcertent Léonie, incapable de tout dévoiler à son fils. Elle lui propose :

— On pourrait regarder le montage de photos préparé par Solange. Cela va peut-être t'intéresser plus que la dernière fois.

En effet, il s'attarde davantage aux photos. Marguerite, il la trouve belle. Son grand-père lui semble de haute stature. Léonie confirme qu'il dépasse les six pieds trois

pouces. Il soupire d'une tristesse de petit garçon de neuf ans.

— Toi, tu seras toujours avec moi, c'est sûr, m'man.

Elle l'embrasse tendrement sur la tête, caresse son dos.

— C'est promis, Marco. Tant que je vivrai, je serai là.

Elle se lève brusquement pour chasser le malaise et s'exclame : « Je serai là pour t'achaler, te surveiller si tu fais des bêtises et même... te chatouiller ! »

Le rire strident de son fils qui se tord sous les chatouillements est un baume pour celle qui ravale secrètement sa tristesse.

De l'autre côté de la rue, ce moment joyeux parvient aux oreilles des Prévost. Après quelques coups de balançoires, une réflexion s'impose :

— *Sol lucet omnibus.*

— Ah oui ?

— Le soleil luit pour tout le monde.

Elle lui sourit, fière de sa connaissance du latin.

— Qui veut dire ceci : tôt ou tard, la joie revient, précise-t-il.

— Autrement dit, après la pluie, le beau temps.

— Mais l'orage peut durer longtemps.

Elle le regarde, étonnée : « Où t'as été cherché ça ? »

— Dans une chanson, ma chère.



Sa montre indique 20 h 45, Marijo est déçue. Chez Luc, les soirées passaient en coup de vent. Un peu de navigation sur la toile pour chasser l'ennui ?

Sur son bureau, tiens, la carte professionnelle de madame Lefebvre. Au verso, stupeurs et tremblements, elle

y lit : « Atelier de verre soufflé, au Yucatan. Site Web : adamlefebvre.coop »

Sans délai, la voilà au Yucatan dans l'atelier où Adam apparaît sur toutes les photos : elle reconnaît le four, la canne à souffler le verre, les différents outils. Le cœur battant, elle clique sur l'onglet « Mes associés ». Première photographie. Ils sont trois à se tenir aux épaules comme des Grecs dansant le sirtaki : Adam et Guillaume entourent une dénommée Véra. Devant, un jeune enfant aux mêmes cheveux bouclés que Véra. Leurs sourires radieux sont des poignards au cœur. Si Véra est la mère, qui est le père : Adam ou Guillaume ? Deuxième photo. Les larmes brouillent sa vue, car Guillaume est montré de plus près. « Toujours aussi beau. Et les mêmes yeux gris vert. Il a vieilli, mais si peu. Lui, je l'ai vraiment aimé ! »

Il faut arrêter ; voir ces quelques photos de lui, c'est déjà trop.

Elle se roulera en boule dans son lit, en pleine confusion.

Chapitre 12

Dans la salle de repos, Marijo secoue ses sachets de sucre au-dessus de sa tasse. Une rougeur à son cou rappelle qu'elle a failli, ce matin, emboutir une autre voiture. En freinant brusquement, sa ceinture de sécurité a bloqué net. Inattentive, qu'est-ce qui l'habite ? Les images du site Web évidemment, surtout le visage d'ange de Guillaume. Elle soupire, la semaine se traîne en longueur. Depuis lundi, Luc est parti pour Hamilton, une histoire de pièces d'automobiles pour son garage.

Pour avoir la paix, elle prend sa pause dans son bureau. Mauvaise idée de rester à proximité du téléphone : un retour d'appel pour la demi-page de publicité de Déménagement Dubuc va pulvériser totalement sa pause-café. Du sourire dans sa voix force son dynamisme : « Bonjour madame Dubuc, comment allez-vous ? » Après cet entretien, un autre client l'attend pour luncher.

Retour d'Hamilton. Une fois passé l'intense trafic entourant Toronto, Luc respire. L'autoroute 401 exige peu d'attention. Oshawa : le ruban uniforme de la route pourchasse l'horizon et le paysage est monotone. Trenton : la radio pousse une chansonnette sémillante en écho à sa satisfaction. Le fournisseur était d'arrangement et le coffre arrière est plein de pièces et d'outils. Napanee, un nom

prononcé entre peine et ennui : il pense à Marijo. « Viendrait-elle coucher chez moi ce soir ? » Les voyages n'induisent-ils pas un long voyage intérieur où se succède une variété de sentiments ? Kingston. À son odomètre, ce chiffre parfait : 66 666 kilomètres ! Luc sourit. Dans un relais routier, il fait le plein et téléphone au bureau de Marijo qui n'est pas là. Il ne laisse aucun message.

Le restaurant est achalandé et le client de Marijo volubile. Sa voix s'unit au brouhaha, elle doit redoubler d'attention. Afin de placer son discoureur sur « pause », elle s'excuse et va à la salle de bain. Devant le miroir, elle frotte ses tempes et note des rougeurs marquées dans son œil droit. « J'enlève mes lentilles, ça doit être ma mauvaise nuit. » En fait, cette lentille est fendillée, ce qui cause l'irritation. Cherchant ses lunettes dans son sac à main, elle ne trouve pas leur boîtier. Farfouillant activement, elle a chaud, rien ne va plus. « Tant pis, je dois revenir à mon client. » Dans un certain flou, l'entente sera finalisée en signant approximativement sur la ligne, au bas du contrat.

Heureusement, elle est venue à pied, le bureau étant à proximité. Enfin, elle se rappelle avoir changé de sac à main, hier soir ; c'est clair, ses DEUX paires de lunettes sont à la maison. « À l'avenir, j'en laisserai une dans le tiroir de mon bureau ainsi qu'une boîte de lentilles. » Oui, mais pour tout de suite, comment conduire son auto pour revenir à la maison ? Elle n'y voit rien... « Marijo, Marijo, ce n'est pas ta journée ! » Premier réflexe, téléphoner à sa mère qui est pleine de ressorts. Déployant le rabat de son cellulaire, elle constate que la pile est à plat. « Ça va mal Marijo, ça va mal ! »

À Brockville, un autre coup de téléphone... de nouveau stérile. De Cornwall : toujours pas revenue, répond Geneviève qui désire « prendre le message ». À Kirkland au Québec :

cette fois-ci, il compose son numéro de cellulaire. « L'abonné que vous tentez de joindre n'est pas disponible. » Il raccroche, fâché. « Mais qu'est-ce qu'elle fait ? » Une dernière tentative, il essaie à son appart, rue l'Espérance. Peut-être a-t-elle quitté le bureau plus tôt...

Geneviève la prévient qu'un client a téléphoné plusieurs fois. Non, il ne s'est pas nommé. Elle se laisse choir dans sa chaise capitonnée et appelle sa mère. La voix pimpante de Jocelyne déclenche ses pleurs et ça déboule : elle est découragée, gaffeuse extrême, fatiguée d'être fatiguée et surtout écœurée.

— Tu le sais, maman, je ne vois rien sans mes verres. Impossible de conduire. Toute ma vie, TOUTE ma vie à subir ma mauvaise vue !

Jocelyne déteste quand sa fille « démarre sa cassette » d'apitoiement et coupe :

— Donne-moi une demi-heure, j'ai une idée.

Jocelyne a obtenu un rendez-vous en urgence dans une clinique d'optométrie. Marijo n'a qu'à prendre un taxi, le spécialiste va lui procurer quelques lentilles jetables. C'est dans l'action que Jocelyne démontre le meilleur d'elle-même. Marijo la remercie :

— Rien n'est insurmontable pour toi. J'aimerais avoir ton aplomb.

La voix dépitée de Marijo est une cuisante désolation pour sa mère ; pourquoi cette chère enfant manque-t-elle autant de force morale ?

— Viens souper, ce soir. Je vais nous préparer un festin de fruits de mer. Reste à coucher, si tu veux ; j'ai plein d'affaires à te raconter.

Le taxi dépose Marijo devant l'édifice. Dans l'ascenseur, elle s'énerve, car elle distingue mal les chiffres sur le sombre tableau. Rendue au dernier étage, le bureau 305

est celui d'un architecte. Du trémolo dans la voix, Marijo montre à la secrétaire les coordonnées inscrites sur son papier :

— Pourriez-vous téléphoner à ce bureau d'optométriste pour moi, je n'ai pas mes lunettes. S'il vous plaît.

Enfin, tout s'explique : la clinique d'optométrie a déménagé récemment. Il faut changer d'étage et traverser un interminable couloir pour atteindre sa destination. C'est une Marijo accablée qui se présente, une femme malchanceuse, malheureuse. Touché, le spécialiste de la vision, prénommé Renaud, a été d'une compassion totale, suivie d'une affabilité allant jusqu'à la galanterie :

— Vous êtes ma dernière patiente. Ne prenez pas le taxi ; je vais vous reconduire à votre bureau. Vous avez eu votre lot d'embêtements pour aujourd'hui.

Renaud la dépose et lui demande expressément de lui téléphoner, demain, pour lui donner des nouvelles, car cette inflammation de la membrane conjonctive de son œil droit le préoccupe beaucoup...

Entre nous, cette jolie blonde semble, déformation professionnelle, lui être tombée dans l'œil.

Chapitre 13

Samedi matin. Le parc industriel est désert. Solange et Léonie sortent d'une bâtisse aussi carrée qu'anonyme où elles ont rencontré monsieur Psenak.

Léonie cherche la clé de son camion, repère la patte de lapin dans son sac et hop la voilà ! Sa tante boucle sa ceinture.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de lui ?

— C'est un excellent baratineur, affirme la marraine. Sa gestuelle le trahit. Toutes ses réponses n'étaient pas claires. Écoute, je ne veux pas que tu te morfondre à coudre pendant qu'il va empocher les profits.

Solange la prie alors de démarrer : « J'ai une idée, on va lui proposer autre chose. Allons au bistro. » Une heure après, elle résume :

— Il fournit tout, le fil, les pièces taillées, tu loues toi-même tes machines. Tes revenus proviendront de ta production. Tu couds cent vestons, il te paye tel montant par veston multiplié par cent. C'est simple et efficace.

C'est entendu, elles en reparleront ce soir, car comme prévu, ce sera le party mexicain avec tacos et téquila ! Solange et son conjoint Peter reviennent fort emballés d'un voyage en terre maya.

— J'ai hâte de voir tes photos.

— Prépare-toi, j'en ai deux cent huit.



Dans la cour du triplex, Marijo repeint deux tabourets, trouvant l'activité apaisante. Les poils fins glissent sur le bois, une souplesse qu'elle aimerait appliquer à sa vie. Ce matin, Hélène l'attendait à sa boutique. À son réveil, Marijo n'était pas d'attaque pour « passer la journée debout », elle s'est alors décommandée. Du reste, depuis sa visite exploratoire, son intérêt s'est amoindri pour la fleuristerie. Trop calme, manque d'intensité. Dans sa tête, c'est réglé.

L'impasse respire de bien-être aujourd'hui. Monsieur Prévost tond sa pelouse, créant une ambiance aussi banlieusarde que rassurante. Madame a secoué sa vadrouille sur le perron : le tableau devient exemplaire. Marco s'amuse, perché sur sa planche. Tigrou est immobile sur une marche ; il déguerpit lorsque Léonie arrive en trombe et monte l'escalier, n'apercevant pas Marijo.

La couleur s'étale sur le dernier barreau, dégouline sur le papier journal. Elle songe au dernier message de Luc au retour d'Hamilton : « Laisse faire ! » Armée d'audace, elle l'avait rappelé. Catastrophique ! Luc répondait en monosyllabes. Les motifs de son absence ne l'ont pas inquiété ; était-elle malade, dérangée, mal prise ? Marabout le grand garçon. Son cas est réglé aussi, qu'il aille au diable !

Son pinceau plonge, le surplus est essuyé sur le rebord du pot. Tout le contraire de Renaud, l'aimable optométriste qui a réexaminé son œil rougi et lui a recommandé d'excellentes gouttes ophtalmologiques. Un lunch d'affaires est prévu avec lui.

Pour remonter ses tabourets chez elle, il faut les saisir tel un plateau de bières, d'une main placée sous le siège. C'est une entreprise hasardeuse à laquelle monsieur

Prévost assiste ; il traverse la rue pour lui ouvrir la porte et pousse Tigrou du pied. « Enlève-toi du chemin, nuisance publique ! » Pendant le transport du second tabouret, il ramasse pinceaux et pots, et jette les journaux maculés aux poubelles. Il s'informe de Dodo, sa cousine, et promet de lui rendre visite prochainement.

Sa soupe thaïe embaume la cuisine. « Qu'est-ce que je fais après ? » Pas de liste à biffer, sa première pensée va à sa famille. Sa mère accompagne des amis dans Charlevoix et Maridouce est au camping. Plus rien n'est pareil, chacun s'occupe de son propre nid. Cherchant la citronnelle dans les armoires, une citation du Dalai-lama, découpée d'une revue, l'interpelle : « Tout change tout le temps. Acceptons l'impermanence des choses. » Elle rétorque qu'une solide permanence masculine serait bienvenue et ferait un superbe pied de nez au mémorandum. En fait, la vie change, mais les couples devraient durer... s'ils sont bien assortis. Cette conclusion de son cru lui plait. Parlant de couple, elle déplace les oiseaux-salière-poivrière ; puis, d'un geste prompt, les largue à la poubelle.

Il faut profiter de cette météo parfaite ; elle attrape ses verres fumés, son roman de M Michou, une bouteille d'eau. L'aspirateur va boudier dans son placard et la poussière se rouler en boule, elle va marcher jusqu'au parc en face de l'île Mousseau pour y lire. Pendant son absence, un message de Jeannie : « Demain, si tu es libre, j'ai le goût de m'épivarder, comme on dit. On pourrait faire une randonnée à bicyclette. À partir du bout de l'île, on va longer la piste cyclable jusqu'où tu voudras. J'apporte le pique-nique ! »



Chez la marraine, rue Poliquin, le cumin et les piments chili imprègnent l'atmosphère. La musique mariachi enfievre la maison bondée : Léonie et Marco, Antony et Elza, une nouvelle copine, Denise, l'amie de Solange. L'oncle Peter se sent légèrement envahi, il coiffe sa casquette et sort.

— Reviens vite, dit Solange. On veut regarder les photos sur l'écran de la télévision ; moi, je ne sais pas comment brancher les fils.

— T'inquiète. Je vais juste piquer une jasette avec les Prévost.

Quelqu'un a baissé le volume, Solange étudie les cartes retournées.

— Ici, c'est toi la dame de cœur. À gauche, toutes des cartes noires, trèfle et pique. Il y a du sombre dans ton projet. Regarde à droite, un as de carreau est entouré de petites cartes. L'as est centré : quelqu'un va t'aider.

— Et ma question ?

— C'est plutôt non ; les petites cartes, c'est moins concluant.

— Mais, n'oublie pas l'as de carreau qui va t'aider, soit un associé ou...

— Un gérant de caisse peut-être !

Après, la téquila et la musique exotique chassent les incertitudes de la vie. Elza s'intéresse au projet de soustraction de Léonie et lui offre spontanément l'aide de sa mère, autrefois couturière dans les manufactures. On questionne Elza : que fait-elle dans la vie, à part son possible ?

— Je travaille dans une quincaillerie. Et le week-end, je fais des compétitions de moto-cross. Ça marche pas mal,

j'ai remporté le deuxième prix dernièrement à Saint-Ambroise.

— Et c'est là que j'ai rencontré ma championne ! ajoute Antony qui, jamais avare d'élans spontanés avec les femmes, l'embrasse sur la joue.

Probablement pour amadouer Léonie, sa nouvelle belle-sœur, Elza la prend à part :

— J'ai pensé à ceci : la semaine prochaine, il y aura une autre compétition, à Saint-Thomas cette fois-ci. Il manque une serveuse au kiosque de bières. Si ça t'intéresse, j'en parle à l'organisateur, c'est un ami.

Peter revenu, il offre une tournée de Corona qui augmente d'un cran leur bonne humeur. La séance de photos devient, pour Peter et Solange, l'occasion de démontrer leur complicité à la Ti-Gus et Ti-Mousse. Dix jours d'excursion s'avèrent efficaces pour garnir leur coffre d'anecdotes. La projection commence à Mexico.

— Avec le métro qui va partout, on a marché la ville de long en large.

Plusieurs photos mettent en vedette les attraits de l'agglomération.

— Ici, la grande place centrale surnommée...

— El Zocalo.

— Et son marché public. Une cacophonie indescriptible, mais pleine de joie de vivre. Des étals de bouffe, de sombréros, d'artisanat.

Les photos défilent, les commentateurs poursuivent :

— En pleine ville, on a visité les vestiges d'une cité aztèque.

— Un animateur connu dirait : fas-ci-nant !

— Ici, sur cette photo, avec notre guide...

— Il s'appelait Mauricio !

— Je disais donc, avec notre guide, on a exploré la

cathédrale. On est monté sur le toit où la vue sur *El Zocalo* était...

— Époustouflante.

Maintenant l'expédition à Oaxaca. C'est le coup de cœur de Solange, malgré l'avant-midi passé dans un autobus...

— Cabossé et puant.

— Avec des freins braillards qui surchauffaient.

— Et un conducteur incompétent !

Ils y ont mangé les meilleurs tacos au monde. Les photos d'Oaxaca sont idylliques avec le soleil qui amplifie la beauté des édifices et des femmes !

— Ici, Peter avec Mérina qui vendait des bracelets en cuir martelé.

Peter montre, à son poignet, un spécimen rapporté pour « garder un souvenir de la jolie demoiselle ».

— Mais toi, Solange, montre-leur ton truc très spécial.

Il s'agit d'une soucoupe en verre soufflé pour disposer ses bijoux ; de forme allongée avec une tête de serpent à un bout et sa queue à l'autre permettant d'y enfiler ses bagues. L'œuvre d'art est collée sur une plaque en bois, Léonie est aussitôt intriguée ; sous l'objet, elle découvre « A.L. artisan, Yucatan ».

— Non ! Incroyable !

Que signifient ces croisements du hasard autour de ces objets en verre ? Elle l'ignore et raconte l'histoire de son bibelot de chat, provenant du même artisan sans toutefois mentionner l'histoire de Marijo.

Antony et Elza partent les premiers. La nouvelle copine réitère son offre d'emploi à Léonie : « Je parle à mon ami et je te rappelle cette semaine ! »

Cette fin de soirée, bien arrosée, laisse place aux rêveries et audaces utopiques. Solange et Denise s'emballent

pour une idée surgie de leur imagination exacerbée par la *cerveza* : transformer en *zocalo* le parc municipal en arrière de l'hôtel de ville. Elles bâtissent donc une place publique où convergeraient les Lavaltois, avec une fontaine au centre, plusieurs bancs pour socialiser, et bien sûr, il faudrait planter des arbres, beaucoup d'arbres pour ombrager les allées où circuleraient les mamans et leurs poussettes, les joggeurs ou les marcheurs. Peter joue l'avocat du diable :

— Voyons, le terrain est en pente et vous oubliez le bâtiment de l'hôtel de ville !

Qu'il est prosaïque ! Avec des tonnes de terre, on peut aplanir le terrain et il faudrait – elles improvisent, saisissant la balle au bond – déplacer l'édifice pour le disposer perpendiculairement au fleuve. Solange affirme : « C'est essentiel, il faut dégager la vue ! » Pour prouver leur détermination, les deux visionnaires pompettes prévoient rencontrer le maire en personne pour lui présenter leur emballant concept. *Olé el zocalo* !

Chapitre 14

Max pilote son Ange des Mers, ses fils chahutent derrière lui. En coupant dans les vagues des autres bateaux, ils sont secoués fortement, les garçons rient aux éclats. Devant lui, la nappe bleue du lac, agrémentée des stries blanches des voiliers et des planches à voile ; ce splendide tableau ne l'apaise pas, car il est pensif. Pourquoi Marijo le laisse-t-elle sans nouvelles ? « Parce que j'étais juste une parenthèse pour l'amuser ? La distraire de son mal de vivre ? J'en ai marre d'être celui qui attend. C'est fini, on passe à un autre appel ! »

Entre nous, wow ! Un homme, ça décide vite.

Une vague d'importance les frappe de côté. Max, distrait, n'a pu l'éviter, alors l'Ange est ballotté au gré des crêtes successives, il est subordonné aux éléments et ainsi semblable à son capitaine, secoué, mais debout à voguer droit devant.



Jeannie et Marijo attachent leurs bicyclettes au support de l'auto.

— Alors, quoi de neuf ?

— Tiens-toi bien, c'est assez troublant. J'ai retrouvé la trace de Guillaume au Yucatan. Attends que je te raconte.

Dès l'évocation de la création en verre soufflé acheté au bazar, Jeannie la sent ébranlée.

— Sur le site web, poursuit Marijo, les photos montrent qu'ils sont heureux, ça me rassure.

— Mais ça te chicote aussi !

— Je m'étais habituée à l'idée que Guillaume soit parti sans laisser d'adresse. Il devenait injoignable, je DEVAIS l'oublier. Tandis que maintenant...

Silence. Jeannie sait tout des blessures d'abandon, suivis des longs moments d'errance ; chaque jour, la psychothérapeute tente de soigner les désespérés, happés par le vertige d'une vie qui a perdu ses repères. Elle rame avec eux, les encourage, donne des poussées sur leurs esquifs désorientés.

Dans sa tête, Marijo connaît toutes les phrases raisonnables de la psy. Par contre, dans son cœur... Depuis peu, un grain d'espoir a germé, la possibilité d'atteindre Guillaume, une dernière fois peut-être.

Le casque de sécurité bien attaché, Marijo parcourt la piste cyclable. Le soleil tape fort, son front est trempé sous la visière, une goutte de sueur la chatouille en dégringolant vers sa tempe droite. « Ouais, pas trop en forme ma vieille, il faudra te remettre sérieusement à l'entraînement ! » Devant, Jeannie mouline – facilement, il lui semble – dans une pente, genre faux plat. Marijo s'engage aussi en imprimant une force supplémentaire au pédalier. Des vents rieurs et énergiques agitent les buissons sur les berges de la rivière des Prairies, freinant sa vitesse. Au sommet de la piste redevenue plane, Jeannie a le visage moqueur en lui tendant sa bouteille d'eau. Sabotant un sarcasme, Marijo

lance la première : « Franchement, tu es en compétition ou quoi ? »

Jeannie contrebalance par un ton amical :

— Dans une dizaine de minutes, il y aura un parc, on s'y arrêtera.

Tout comme les dessins animés d'autrefois, les fourmis se baladent sur leur nappe à carreaux à la recherche de miettes de pain. Agaçantes, les guêpes tourbillonnent autour du thermos de jus.

— Enlevez-vous, sales bestioles ! lâche Marijo en gesticulant.

Jeannie, qui a connu pire en Afrique, débarrasse la nappe et largue les déchets aux poubelles.

— On flâne encore, supplie Marijo. Regardons mon cahier des questions.

Soit. Jeannie lit attentivement. Toute une vie à tenter de comprendre la nature humaine, tel était son destin de religieuse aidante. Elle s'étonne :

— La bonne humeur autour de toi. Ça t'aiderait à te sentir légère, moins anxieuse. C'est vraiment ta priorité ?

— Disons-le autrement, la bonne humeur m'aiderait à me sentir bien en dedans. Ne plus être fragile, c'est ça que je veux par-dessus tout.

— Mais à ta deuxième question-réponse, comme tu écris détester la solitude, tu n'envisages donc pas de trouver le bonheur en toi seulement.

— Toute seule, je n'ai pas d'énergie, je déprime.

— ...

— D'ailleurs, je ne suis pas devenue sœur cloîtrée ! lance Marijo.

— Moi non plus ! rétorque Jeannie. Et sais-tu pourquoi ? Parce que moi, ce qui m'allume dans la vie, c'est l'action et comme toi, interagir avec le monde. Par contre, moi, je me construis dans la solitude.

— C'est parce que tu es une passionnée de « réflexion » », dit Marijo en souriant pour marquer l'ironie du mot.

— De réflexion, Marijo, de réflexion.

Les voilà prêtes à rebrousser chemin. Casques et verres fumés sont ajustés. Juste avant le premier coup de pédale, Jeannie dit :

— Sérieusement, c'est par la réflexion que tu vas devenir plus forte et même éviter une deuxième tourmente. Donc, quand tu seras dans ta bulle à pédaler et apprécier le paysage, tu pourrais jongler à la question suivante : en plus d'être forte et d'avoir la bonne humeur autour de toi, qu'est-ce qui pourrait s'ajouter ? Quelque chose qui te donne du pep, un but qui te fait aimer ton existence ?

— O.K., réponse au terminus de nos efforts ! Allez go ! Rendez-vous dans le stationnement du parc-nature !

Elle part « en fou » afin de distancier Jeannie, encore bouche bée.

Sur le chemin du retour, Jeannie conduit, Marijo s'explique :

— Après mûre réflexion et quinze kilomètres dans mes quadriceps, je te dirais ceci : pour avoir du pep, beaucoup de pep, pour apprécier ma vie malgré ses jambettes, ce quelque chose qui s'ajouterait à mon premier choix d'un environnement joyeux, ce serait... un amoureux !

— ...

— D'après ton visage, tu es déçue de ma réponse. Je m'en doutais.

L'auto s'engage sur le pont Le Gardeur qui serpente entre les îlots de verdure. Jeannie interroge :

— Toi toute seule, tu ne peux pas te construire une vie heureuse ?

— Jeannie, tout partager avec un grand amour, c'est imbattable. Ça donne des ailes, on se sent fort, capable d'affronter toutes les difficultés. Vivre à deux, c'est toute une aventure ! Toi, ma sage et réfléchie Jeannie, tu es une personne exceptionnelle.

— Je ne suis pas une exception, la terre est remplie de gens vivant seuls et pourtant, ils sont capables d'apprécier leur vie.

— Ouais, tu marques un point.

Rue Notre-Dame, un restaurant les accueille pour un lunch rapide.

— Au fond, chère psy, comme je n'ai pas appris à vivre en solitaire, c'est probablement mon point faible.

— Ton talon d'Achille, précise Jeannie.

— Comme tu dis.



Agitation folle pour Marijo aujourd'hui. Sa superviseuse lui a offert « une petite diversion » : aller à Beauport, près de Québec, pour négocier un important contrat avec un organisme paragouvernemental. Le Bottin leur proposera, à un coût concurrentiel, une page de pub en couleur. Le client est disponible jeudi et vendredi, et la superviseuse avec une voix chantante jusqu'alors dissimulée lui permet de s'absenter mercredi afin d'être dans une forme maximale.

Annie, l'experte en graphisme, s'est jointe à Marijo pour créer différentes pages-maquettes susceptibles d'intéresser le client. L'expérience aidant, le travail avance rapidement, laissant place au bavardage. Annie s'attarde au carton festonné sur le bureau de Marijo.

— *Chaque jour, apprivoiser l'imperfection*, ça m'étonne. Moi, tu vois, je travaille beaucoup dans les détails, c'est comme rechercher la perfection.

— C'est surtout adressé à notre cher *boss* : rien n'est parfait et j'ai droit à l'erreur, murmure Marijo.

— Alors, moi aussi, j'ai droit à l'erreur !

— Absolument !

— Hé hé ! Je vais même l'utiliser avec mon conjoint souvent fâché pour des peccadilles. Ah les hommes ! conclut-elle en rigolant... toute seule.

Un silence. Malgré les disputes, c'est une chance de vivre à deux, lui dit l'autre. De fil en aiguille, Marijo lui raconte le chat en verre soufflé qui l'a conduit au site web de son ex. La graphiste est piquée d'une folle curiosité, ayant croisé Guillaume autrefois lors des partys de bureau.

— Guillaume au Yucatan ! Allons sur Internet, je veux voir les photos.

Marijo reste debout, légèrement en retrait de sa collègue ; après la visite de l'atelier, Annie visionne les photos de voyage d'Adam et Guillaume que Marijo avait omis de consulter. Le téléphone sonne, c'est Luc, le rocker-boudeur laconique. Après un détour pour les civilités, il dit :

— On avait parlé d'un spa, tu disais que ce serait plaisant de l'installer dans ma cour. Tu te souviens ?

— Euh... oui, dit Marijo inattentive, puisqu'elle surveille l'écran où Guillaume sourit dans toute sa splendeur.

— J'en ai vu quelques modèles. J'ai parlé avec les vendeurs.

Luc poursuit. Marijo, distraite, constate que Vera est rarement présente aux expéditions des deux gars. Une collaboratrice, tout simplement, pense-t-elle.

— Viendrais-tu avec moi ? On pourrait choisir le spa ensemble.

Annie s'excite, pointe du doigt l'onglet « Contactez-nous », clique et voilà qu'apparaît une fenêtre pour envoyer un courriel.

— Qu'est-ce que t'en penses, ma belle ?

La belle mitraille sa réponse :

— Sais-tu, je pars en voyage d'affaires pour les prochains jours. Je suis très serrée dans mon temps. Ton histoire de spa... Mon Dieu, c'est une grosse dépense pour un homme qui vit seul. Tu crois réellement que c'est un bon achat pour toi ? Là, j'ai beaucoup de trucs à régler au bureau. Je te laisse, j'ai une autre ligne !

Petit mensonge vengeur...

Ouf ! Elle s'assoit pour reprendre ses esprits, mais pas longtemps !

Annie veut essayer le courriel. Marijo, elle, ne souhaite pas se manifester ainsi à Guillaume ; il faudrait également éviter d'être reconnue.

— J'ai une idée. As-tu une adresse de courriel secondaire ?

Affirmatif, c'est zézette444. Annie invente un message : un ami a acheté une de vos créations ici, j'aimerais savoir si, il paraît que, et enfin quels sont vos coordonnés. Elle clique sur « Envoyer ».

— Annie, Annie, tu me donnes des sueurs froides.

— Ne dramatiser pas. C'est toi qui as le contrôle, parce que si la réponse te déplaît, tu pourras l'ignorer. C'est tout !

Elles sortent manger au resto du quartier.

Vie moderne et cellulaires, les deux femmes reçoivent plusieurs appels durant le lunch. C'est un client, une sœur, le conjoint ou Jocelyne. Qui souhaite organiser un souper de famille en invitant grand-maman visitée hier. « Je l'ai trouvé maussade. D'après moi, notre Dodo a besoin de sortir. »

Marijo lui annonce sa « mission » à Beauport et, de but en blanc, elle lance : « Et j’emmène grand-maman. Tu organiseras ton souper une autre fois. Moi, j’aurai de la compagnie le soir à l’hôtel. Durant la journée, je gage qu’elle va courir les musées ! Le samedi, on visite l’île d’Orléans, son coin d’enfance. »

L’impulsivité liée à la détermination font quelquefois bon ménage, car Marijo a tout réglé en dix minutes, grand-maman Dodo se montre enchantée de quitter son « placard doré », comme elle définit son exigu logement aux *Résidences*.

Annie, témoin étonnée, l’interroge sur sa grand-mère. Dodo, apprend-elle, n’a ni la langue dans sa poche, ni perdu sa vivacité légendaire. Marijo avance que la septuagénaire portera ses célèbres souliers de marche afin d’arpenter diligemment les rues du Vieux-Québec où elle a été pensionnaire durant son adolescence.

Juste avant de sortir, qui croisent-elles ? Renaud l’optométriste. C’est une joyeuse rencontre dans le vestibule où transite la clientèle pressée.

— Justement, je devais vous téléphoner pour ma publicité.

Il offre un sourire à tout casser. Ils sont bousculés de nouveau.

— Écoutez Renaud, rappelez-moi après votre lunch, je serai à mon bureau. Ce sera plus tranquille pour discuter.

Marijo doit maintenant réserver son hôtel. Sa patience s’épuise depuis un moment au téléphone, la réceptionniste cherchant... de la mousse dans son nombril peut-être ! « Je me sens tellement flagada tout d’un coup. Il me faudra beaucoup d’énergie pour boucler cette vente dans la Capitale. Heureusement, Dodo sera là pour m’encourager. Et puis, on va se coucher de bonne heure ! »

Soudain, Geneviève entre, lui remet une note : « Ta carte de crédit. »

— Pardon.

— Tu l'as oublié au resto. Ils ont téléphoné, tu dois la récupérer.

Au bout du fil, la préposée aux réservations est de retour ; pour retenir la chambre, elle doit noter son numéro de carte de crédit.

— ...

Après, Miss Calamité a perdu trente minutes à réparer sa distraction, la centième du mois probablement.

Avant de quitter le bureau, Geneviève et Marijo vérifient le niveau d'encre dans l'antique photocopieuse.

— Comme ça, tu connais notre gentil docteur Renaud ? Mais ce n'est pas ton optométriste habituel. D'après Annie, il semblait vraiment intéressé à toi.

— Bon-on, ne partez pas de cancans là-dessus ! Pour le moment, c'est un client, uniquement un client.

En soirée, Marijo tourne en rond. Mélancolique, elle relit la lettre de rupture et accroche sur les derniers mots : « *Tu m'oublieras et je deviendrai un point minuscule, une poussière insignifiante.* »

Son cœur s'accélère d'une anxiété arrivée soudainement. Ses lentilles irritent ses yeux, elle les retire. Tout devient estompé, mais on dirait que ça la repose. Et si elle allait marcher ? Avec son lecteur de musique, c'est une bonne idée !

L'air est tiède, la musique accompagne ses pas. Le flou du paysage l'amuse ; toutes les bâtisses sont semblables, les lumières des maisons scintillent comme des guirlandes de Noël. Des lumières comme des *points minuscules*, dixit

Guillaume. Au loin, le noir de la nuit est comme un voile sombre. Elle marche vers l'infini obscur. Pour allonger son parcours, elle descend la côte vers le quai municipal. Pas un chat, elle est seule. Puis, sa musique s'arrête net. « Ah non ! J'ai encore oublié de recharger mes piles ! » Déçue, elle retire ses écouteurs et perçoit le clapotis des vagues ; devant elle, la nappe noire du fleuve indistinct sans ses lentilles.

« *Un point minuscule, une poussière insignifiante.* » Elle approche lentement du bout du quai. Ferme les yeux, avance encore ; ouvre les yeux, que du noir où scintillent quelques points lumineux minuscules. Elle ouvre les bras, avance, regarde loin loin loin devant. Que du noir, elle avance encore vers le vide. « Si je le fais, je deviendrai une poussière insignifiante. »

Chapitre 15

Léonie entre dans le deux et demi d'Antony où la télé occupe une place de choix. Son frère déjeune en compagnie du cuisinier le plus familial. « Ce matin, je prépare une recette traditionnelle, j'ai nommé le pain de viande. »

— Salut, ça va ?

— Salut. Le pain de viande, il me semble que Solange en préparait un... Il me semble, le soir... marmonne-t-il.

Le sympathique chef (qui vénère le mot formidable) émince les oignons. « La cuisine maison, c'est une formidable source de bonheur. Prenez le temps de cuisiner. Évitez si possible les plats à réchauffer aux micro-ondes. »

Léonie réchauffe un reste de café aux micro-ondes.

— Je l'aime ce gars-là, dit Antony, il n'est pas snob, ses recettes sont faciles et ça marche toujours.

— Ça marche pour lui peut-être, mais moi, y a rien qui marche dans ma *business*, réplique Léonie qui vide sa tasse, debout dans la pièce.

« Il faut faire simple et bon, avec des ingrédients frais », poursuit le cuisinier au formidable sourire.

— À matin, j'ai voulu louer les machines à coudre, il m'en faut deux différentes : c'est trop gros, j'ai pas de place dans mon appart. Louer un local, c'est des frais supplémentaires. Finalement, c'est toute une organisation.

— Ça te prendrait un associé, dit son frère en flattant sa barbichette.

— C'est facile à trouver, d'abord ! dit-elle en se plaçant directement dans son champ visuel.

Enfin, il s'intéresse à ses propos : ces machines, leur fonction propre, leur prix de vente ; puis, il essaie de la rassurer.

— D'après Christeen, Psenak serait digne de confiance. Parle-lui, peut-être a-t-il un local ?

« Pour moi, conclut l'animateur, se réunir autour de la table et manger ensemble le soir, ça garde l'esprit de famille. »

L'esprit de famille n'a pas réconforté Léonie qui empoigne son sac et part. La vieille valise des désillusions s'alourdit, elle soupire.

Les Prévost la saluent. Ils lavent leurs fenêtres avec du papier journal et du vinaigre, indifférents à l'odeur poignante dégagée. Madame murmure à son vieux complice : « Ça ne va pas trop fort, depuis que son petit ami a sacré le camp. »

— Ah de nos jours, les amours sont brinquebalants.

— Brin-que-ba-lants ! D'où sors-tu ce mot ?

— Les mots croisés, ma chère, les mots croisés.

Ils se taisent, car un vélo approche. C'est Julien qu'ils n'osent saluer. « En parlant du loup... »

Julien, nerveux, passe la main dans ses cheveux, il vient récupérer son lecteur de musique, annonce-t-il. Léonie sait que Marco l'a utilisé abondamment, mais n'en souffle mot pour l'instant. Une bise très chaleureuse est échangée. En mettant le pied dans le salon, il remarque :

— Oh ! Tu as acheté un nouveau portable !



Julien avale tout rond sa première bouchée. Répandant sa « formidable » odeur de piments verts et d'origan, la pizza est pour lui imbattable de réconfort. Marco partage ce bonheur. À son retour de l'école, il a dû restituer le lecteur mp3 ; inutile de s'attrister, car Dave va lui en acheter un (après une campagne de harcèlement en règle). Pour l'heure, les éternelles discussions reprennent entre sa mère et Julien-le-blondinet, dixit son père.

— C'est juste en attendant, je te dis.

— Franchement, un vieux garage sans chauffage ! Dès la mi-octobre, on va se geler les pieds ! Et le reste, misère à poil !

— C'est tem-po-rai-re. Ma sœur nous le prête gratuitement. Pendant ce temps, je vais chercher. Dans quelques semaines, avec nos premiers profits, on pourra se payer un grand local, CQFD !

— Ça veut dire quoi, CQFD ? demande Marco, la bouche pleine.

— Ce qu'il fallait démontrer !

Léonie, contrariée, commence à débarrasser la table. « NOS premiers profits », a-t-elle entendu. Julien ne peut évidemment pas lire dans ses pensées. Pour une fois, elle disposait d'une jolie somme d'argent. Or, bien qu'il soit cassé comme un clou, son ex agit en petit boss. Il parle de commander des cartes professionnelles. « Aïe ! C'est moi qui décide, c'est mon argent ! » songe-t-elle.

Les assiettes sont empilées sur le comptoir, car la vaisselle peut toujours attendre. Marco passe derrière elle. « As-tu terminé tes devoirs ? »

— Presque.

Il étale ses livres et cahiers et lui montre l'impressionnant arbre généalogique de la famille Hétu tracé à l'école. Léonie le parcourt, curieuse des dates de naissance. Ainsi, son père serait né en hiver, le 11 janvier 1950 ? Pour sa mère, Solange les a informés : la même année, le 3 juillet. Léonie rêve, revisite ses étés d'enfant. La chaleur est installée, les bateaux ont envahi le fleuve. « Le 3 juillet, c'est la naissance d'une petite Marguerite. » Marco la ramène sur terre :

— Je vais utiliser ton ordi pour continuer ma recherche.

— Euh non ! Je vais plutôt t'aider.

La recherche pour « Lanoix », le nom de famille de Marguerite, n'aboutit pas. Le nom de ses parents manque toujours. Ils laissent tomber.

Elle feuillette le journal local. Une photo de publicité pour le garage de Luc Caron attire son attention. Ses deux pompistes sont présentés : Lisanne Langlois et Charles Fortune. « Mon Dieu, Charles Fortune... on a fréquenté la même école primaire. Hélas, c'est pas ma place favorite pour mes pleins d'essence. J'aime mieux les libres-services. »

— C'est à quelle heure les quilles ? demande Julien.

— Elza a dit vers sept heures.



L'ambiance est bon enfant à la salle de quilles. Elza a payé le *pop-corn* à Marco, tout fier ; elle rit encore de son quatrième dalot. Antony dit :

— Concentre-toi, ma chérie ! Sinon, je vais perdre ma gageure avec Julien.

— Calmez-vous, je suis pire qu'elle, intervient Léonie. L'important, c'est de s'amuser. Tiens, Marco va jouer à ma place. J'aimerais parler à Elza.

La salle est bondée, toutes les allées sont prises. Plus loin, deux autres joueurs sont là : Charles et cette Lisanne, la nouvelle pompiste, aussi aspirante championne de motocross. Qui va affronter une redoutable adversaire, Elza Defoy, le week-end prochain.

Retour à Léonie et la nouvelle chérie qui est catégorique : le cuir, c'est difficile à coudre. « Ne t'embarque pas là-dedans. Commence par des vêtements pour enfants ou des pyjamas. »

— Hé Elza, c'est à toi !

— Je passe mon tour. Marco, joue pour moi ! Comme je te disais, ma mère a été couturière.

Elle lui téléphone aussitôt et obtient les coordonnées d'une entreprise qui donne des travaux de couture à domicile.

— Tu auras besoin d'une seule machine à coudre. Ce sera plus facile. Et pas nécessaire de t'associer avec Julien, le boss des bécosses !

Un quatrième joueur s'est joint à Antony, Julien et Marco, la compétition a monté d'un cran. Les filles peuvent papoter en paix.

— J'ai le goût d'en griller une, tu viens avec moi ? dit Léonie.

Dehors, une surprise les attend. À la vue des deux pompistes, Léonie, vite d'esprit, dit : « Hé ! Je vous ai vus dans le journal ! »

Charles confirme et fait les présentations. Les deux coureuses se dévisagent sans rien dire.

— J' imagine que tu es prête pour la compétition de samedi ? demande Elza, tentant ainsi de briser le silence.

Vers neuf heures, les parties des groupes réguliers sont terminées. C'est là qu'arrive Luc, venu rejoindre ses deux employés.

— Heureusement qu'on ne t'a pas attendu ! dit Lisanne, vite sur la gâchette pour le fustiger. Veux-tu jouer la dernière avec nous ?

Non, Luc commande une bière et s'assoit devant leur allée, il veut relaxer. On lui met la main sur l'épaule :

— C'est ton garage qui est annoncé dans le journal ? demande Antony.

— Euh, oui !

— La fille qui joue au *bowling*, elle participe à des courses de motocross. On la remarque facilement, avec sa voix forte.

— Surtout rigole Luc, quand elle pogne les nerfs !

— C'est toi qui entretiens sa moto ; l'autre fin de semaine, j'ai vu que t'avais pas mal d'outils. J'ai entendu parler...

Veut-il voir son *stock* ? demande Luc. Récemment, il est allé en chercher d'autres. C'est donc dans son garage qu'une partie du groupe terminera la soirée. Luc, Charles, Antony et Lisanne partageront une dernière bière.

Léonie a raccompagné Elza et Julien, surpris (il pensait bénéficier de brûlantes retrouvailles). Elza a été déposée la première. En quittant le camion, Julien a précisé qu'il donnerait des nouvelles pour le garage et ses autres recherches.

— Ne fais donc rien. J'ai parlé avec Elza, je change mes plans. Je veux brasser mes affaires toute seule.

— Toi, t'es vraiment dure à suivre.

Revenue chez elle avec Marco, Léonie s'empresse d'accéder à son réseau de rencontres, car un certain Ti-Loup²⁶ l'intéresse...

Quatre silhouettes discutent dans le garage faiblement éclairé. Après l'inspection des boîtes, Antony prétend connaître quelques acheteurs d'un marché aux puces. Charles ne saisit pas le fond de l'histoire, mais Luc le prévient : « T'as rien entendu, tu ne sais rien. Occupe-toi des pompes à gaz. *Right ?* » Ce ton acerbe étant suivi d'un malaise, Lisanne tente de calmer l'atmosphère. « C'est à mon tour de parler. » Elle remercie son grand ami pour le travail de pompiste, car elle adore rencontrer plein de monde. Son ton hausse avec l'émotion :

— Pouvez-vous imaginer ma vie avec une maladie chronique ? Des visites à l'hôpital, des rendez-vous avec des médecins. Aucun espoir de retrouver ma santé. Mais le pire, vous vous en doutez... Pas un mâle qui s'intéresse à moi.

Les trois gars, piteux, regardent le bout de leur chaussure et leur montre-bracelet. Il est presque minuit.

— Toi Antony, connais-tu Elza depuis longtemps ? demande Lisanne.

— Je l'ai rencontré à la dernière compétition. Je trouvais qu'elle avait du chien. Quand elle a dépassé l'autre, dans le dernier détour.

— On voit qu'elle a beaucoup d'énergie. Mais, je m'en promets, ce week-end, ma moto est en ordre et je connais bien le circuit de Saint-Thomas.

Lisanne ayant levé le voile sur l'état lamentable de son moral et ses tristes perspectives d'avenir, chacun ici présent a un petit peu le motton.

Charles Fortune ira la reconduire. Elle lui offrira de monter prendre un café... Ce soir, la fortune va-t-elle lui sourire ?

Chapitre 16

Marijo flâne dans la pharmacie. Elle repère les articles de maquillage, car pour les filles, quelquefois, ce genre d'achat aide à redonner le moral. Depuis l'autre soir au quai municipal, elle veut fuir les pensées qui l'habitent.

Jocelyne lui téléphone, déçue, car elle sort de la Fleuristerie.

— Tu n'aimerais pas être fleuriste ? C'est moins stressant que la vente de pub. C'est calme, ça sent bon. Vraiment, je ne comprends pas. Au moins, tu aurais pu essayer une journée.

Du simple fait qu'elle soit sa mère, est-il nécessaire de lui justifier ses choix de vie ? Non. Évitant le ping-pong des arguments, Marijo dit :

— Maman, s'il te plait, j'ai l'âge d'assumer mes décisions. Je suis capable de peser le pour et le contre.

— Tu aurais pu devenir associé d'Hélène avec ton cinq milles !

Marijo se tait une longue minute, ça l'énerve lorsque sa mère veut gérer « son cinq milles », cet argent gagné à la loterie.

— C'est bon Marijo, j'ai lu dans tes pensées. Je te laisse, va en paix, tout cela n'est pas de mes affaires.

Fermant le rabat du cellulaire, Marijo songe : « Merci

maman de respecter mes choix. Même si parfois, je me casse la gueule ! »

À la radio, on annonce la mort d'un chef de la mafia : « Cet assassinat porterait le coup de grâce à ce légendaire clan montréalais qui, depuis un an, est ébranlé par les meurtres de plusieurs de ses membres. »

Passant devant la résidence de Jeannie, elle la salue en mélangeant *parlures* et moqueries : « Journée *capotante*, ma semaine au bureau est finie. Et le diable est aux vaches dans ma tête ! »

Rue principale, le resto-minute des sous-marins dépannera la célibataire au frigo dégarni où réverbère l'écho de sa voix.

Sur le palier, d'étranges nouveautés : un récipient décoratif contenant deux parapluies (deux ?), un guéridon garni de dentelle et un cadre avec l'inscription Bienvenue. L'autre porte est ouverte. Soudain, « Miaow ».

— Ah non, pas ça !, c'est un cri à la hauteur de sa frayeur et sa répugnance.

Léonie est déjà là.

— Tigrou ! chicane-t-elle. C'est la quatrième fois qu'il me fait le coup.

Au pied du chat, une souris morte. Noire et recroquevillée.

— Il paraît que c'est normal ; pour les chats, c'est un cadeau. Je ferme ma porte, parce que des fois, il leur croque la tête !

— Ah, s'il te plaît ! supplie Marijo, les jambes molles.

Marco intervient, il va s'en occuper, dit-il, en ramassant Tigrou ainsi que la souris. Il emprunte l'escalier et sort.

— Excuse-moi. Ça va toi ? Je vois que tu as acheté ton souper en chemin, comme on dit. Viens manger avec moi,

j'ai plein d'affaires à te raconter. Et ça commence par Ti-Loup²⁶. Il s'appelle Louis et on va sortir ensemble demain soir. J'ai tellement hâte !

— C'est pour ça que tu as décoré notre palier ?

— Ben oui, c'est important la première impression !

Dans la cuisine, le ventilateur soulève le papier qui entoure lâchement le sandwich végétarien. Léonie équeute ses fraises.

— Ti-Loup²⁶, penses-tu qu'il a vingt-six ans ? demande Marijo.

— Il doit être assez jeune, il vient me chercher à onze heures ; il paraît que la musique, dans les bars, n'est jamais bonne avant minuit !

— My God ! Moi, j'ai perdu l'habitude de sortir si tard. Léonie, sommes-nous devenues des matantes ?

— Après trente ans, oui, un peu... dit-elle en ouvrant son portable pour chercher son site de rencontres. Ce Ti-Loup²⁶ est tellement drôle, ça me ferait du bien de m'amuser. Parce que mon projet d'affaires, ça ne marche pas. J'ai abandonné l'idée du cuir.

Voilà qu'apparaît son profil :

— Regarde ses photos. Celle-ci, il lave son auto en pyjama. Ici, il dort dans son canot avec une casquette des Canadiens. J'adore son sourire !

Marijo, indifférente, ne commente pas.

— Toi, quoi de neuf ? As-tu appelé la mère de l'artisan du Yucatan ?

— Non. Ça me gêne, dit Marijo, invitée à partager quelques fraises.

Soudain, les yeux de Léonie s'animent.

— Tiens-toi bien, je t'en raconte une bonne. Imagine-toi que Solange est revenue du Mexique récemment, et quel souvenir a-t-elle ramené dans ses valises ?

— Pas un chat en verre soufflé ?

— Non, c'est un porte-bijou. L'étiquette en dessous, c'est les mêmes initiales. On dirait que tu reçois des signes du destin.

— Mon destin avec Guillaume est terminé, oublie ça.

Marijo lui cache le courriel envoyé par Annie. Comme si elle n'avait pas d'attente. Léonie avance qu'elle a probablement peur de revenir en arrière.

— En fait, j'aimerais bien tout oublier, conclut Marijo.

À l'unisson, les voisines de cœur s'apitoient sur leurs amours chaotiques, se demandant où sont cachés les hommes vraiment fiables ? Marijo parle de Renaud, l'optométriste : l'empressement des débuts, l'insistance pour la revoir. Ce week-end, il l'invitait à découvrir la piste cyclable proche de son chalet.

— Mais pour les quatre prochains jours, c'est impossible. Je pars demain pour Québec en voyage d'affaires. J'emmène ma grand-mère pour avoir de la compagnie. Le jour, elle va se promener dans le Vieux. Le soir, on va manger au resto : tellement énergique, elle va me raconter ses mille péripéties. Tu devrais la voir avec ses souliers de marche. Et toi, que vas-tu faire ?

Ce sera la compétition et la vente de bières. Elle espère inviter Ti-Loup²⁶ : « Tous les gars raffolent des courses de moto ! »

À la vue des cahiers d'école de Marco, la recherche sur les ancêtres lui revient. Les Hétu sont une source de fierté. Les Lanoix restent un mystère ; depuis peu, elle houspille sa mémoire, car cet exact 3 juillet 1950 rend sa chère Marguerite plus tangible.

— On est bloqué pour la branche de ma mère, on n'a jamais connu ses parents, des Européens. Elle s'appelle Marguerite Lanoix.

— Aimerais-tu la retrouver ?

— D'après Solange, il faut attendre. *L'omerta*, ça te dit quelque chose ?

Marijo retraverse le palier ; l'idée de croiser Tigrou et ses captures de chasse la rend craintive.

Devant son portable, elle pense au courriel de zézette444. Elle ne brûle pas d'impatience de connaître la réponse. « On évite toutes ruminations pour les prochains jours. On se concentre sur la tâche. » Sa valise bouclée, elle révisé le dossier du client, griffonne quelques notes.

Jocelyne téléphone pour lui rappeler de recharger la pile de son cellulaire. Entre nous, cet appel est un bonheur, celui d'avoir une maman pour nous houspiller ; un bonheur inexploré par Léonie... « Tu auras ta grand-mère avec toi ; elle ne rajeunit pas. Je veux que vous soyez joignables en tout temps. » Oui moman. Elle veut aussi les coordonnées de leur hôtel. « Et téléphone-moi au moins une fois pour me rassurer. » Oui moman !

Chapitre 17

Grand-maman Dodo patiente dans la balançoire devant les *Résidences Soleil et Jouvence*. À ses côtés, ses valises. Marijo ouvre le coffre de sa voiture.

— Ma belle enfant, dit Dodo en tendant les bras pour l’embrasser.

Dodo la déroute, ce matin, avec son costume en lainage rose. Ses souliers à talons hauts semblent trop petits, car de petits bourrelets gonflent le dessus de ses pieds. Qu’importe, Dodo a toujours été une originale.

L’autoroute déploie une mosaïque de paysages que grand-mère affectionnait autrefois. À Yamachiche, le fleuve s’élargit à leur droite. « Regarde, le lac Saint-Pierre. On y avait pêché la barbotte, une fois, avec grand-papa. »

— Ben oui, ben oui, répond-elle en regardant sa montre-bracelet pour la troisième fois.

— Es-tu inquiète pour l’heure ? On approche Trois-Rivières, la ville des papetières. Après, c’est le bout ennuyant jusqu’à Neuville.

Plus loin, Dodo avoue penser à Toutoune, le chien de sa voisine : « Je me demande s’il va manger sa collation ; c’est moi qui lui donne et même, il danse en rond pour la mériter », dit-elle en ravalant un sanglot.

— Dodo, ne pleure pas pour ça ! Un petit chien, franchement !

Le temps file. Un panneau vert indique cent huit kilomètres pour Québec.

— Rendues ici, on réclamait notre collation, tu te rappelles ?

Pas de réponse. Dodo s'est endormie, sa tête dodeline.

Ce fut une déconcertante journée. Pour luncher, sa grand-mère a commandé des *onions rings*. Rendue à Québec, Marijo a rencontré ses clients une première fois. Première contrariété : les souliers de marche sont restés à sa résidence. Selon la réceptionniste, elle a passé l'après-midi dans le hall à regarder la télévision. Le soir, au restaurant, Dodo a commandé une pointe de gâteau, avec un épais glaçage. « À mon âge, j'écoute tous mes caprices ! » Rendue à la chambre d'hôtel, branle-bas de combat, Dodo a oublié TOUTES ses pilules. Marijo a dû téléphoner à sa pharmacie repentinoise, organisant avec une succursale d'ici une livraison, sur l'heure, des médicaments des trois jours prochains. Ouf !

À huit heures, Dodo réprime un bâillement. « J'ai ma journée dans le corps, Dodo au dodo ! » Une demi-heure après, Marijo *poireaute* dans la chambre, sous des ronflements rythmés. « Allo la compagne, je m'ennuie au maximum ! »

Aux premiers rayons du soleil, Dodo est d'attaque et réveille sa petite fille. Cette fois, Marijo ira au siège social à Beauport. Elle ignore quand la réunion se terminera et laisse son cellulaire à Dodo pour la rejoindre.

Deuxième jour où les astres désorganisent tout. À la réception de l'hôtel, Marijo repère avec Dodo des dépliants sur les attractions et musées. Elles partent ensemble, Marijo lui achète au dépanneur du quartier, une bouteille d'eau et des galettes, s'assurant ainsi que Dodo mangerait.

— N'oublie pas, deux coins de rue et c'est la cathédrale ! lui a-t-elle crié avant de retrouver son auto au stationnement souterrain.

À Beauport, les fonctionnaires sont mitigés. Ils veulent en discuter avant toute décision : « Si nous acceptons, nous vous contacterons. Sinon... » Cruelle déception, Marijo avise sa superviseure restée stoïque.

Au téléphone, Dodo est aussi volubile qu'enchantée : « En visitant la cathédrale, je me suis fait une amie, Mère Chi Tu. On a passé la journée ensemble, on a bu du thé vert et mangé des biscuits chinois. Ils sont très gentils avec moi. » Qui donc ? Ses enfants, propriétaire du dépanneur, celui de ce matin ! Restons zen, tout va bien, se dit Marijo : Dodo est satisfaite de son après-midi, assise sur un tabouret, derrière le comptoir d'un dépanneur à bavarder avec une autre grand-mère. À son âge, le tourisme consiste-t-il à sympathiser avec l'humanité d'un lieu ?

Au souper, Dodo est particulièrement énergique (le thé vert est puissamment excitant), mais chipote dans son assiette. Elle regarde les dernières photos d'Émilio, le déclarant « mignon comme tout ». Les lentilles de Marijo l'intéressent. Marijo mentionne la gentillesse de Renaud l'optométriste. Et Max rencontré au baptême ? Un ami tout simplement.

Le serveur retire les assiettes, laisse la carte des desserts.

— Ton mari n'a toujours pas donné de nouvelles ? ose Dodo.

— ...

— Dommage. Je sais pour ta grosse peine d'amour, ma belle enfant. Je te fais une confidence. J'ai déjà connu la dépression, ça m'est revenu récemment en entendant ce nom de famille, Weyland. C'était mon premier *cavalier*. En trois jours, la méningite l'a emporté. Mais, passons les détails. Je me souviens d'un long automne de pluie, je restais couchée. Mon frère aîné discutait avec moi, ça m'a aidée. J'ai commencé à chanter dans la chorale, la joie de vivre est revenue, conclut-elle en dévorant sa tarte au sucre.

Pourtant, un profond mal de vivre ne disparaît pas en claquant des doigts ou en chantant, songe Marijo qui confie :

— Moi, je crains toujours de retomber. Il me reste un fond de tristesse. Souvent, je me sens fragile.

Dodo secoue sa fourchette et explique sa dernière grande peine : il y a un an, on lui a annoncé de sévères cataractes, inopérables. Désormais, oublions les excursions à pied, tout est flou même avec ses lunettes ! Quand vient le soir, tout, TOUT, semble obscurci, elle voudrait vivre sous de puissantes lumières fluorescentes pour y voir clair. Un jour cependant, les cours de danse ont repris dans leur salle communautaire, elle y est allée. Grosse surprise, bien qu'elle soit incapable de suivre visuellement les explications du professeur, ses pieds se rappellent TOUS les pas de danse appris autrefois. Le rythme ? Elle l'entend et le suit avec facilité. Depuis, elle danse deux fois par semaine. Pour défier le mauvais sort et se sentir vivante. D'ailleurs, son partenaire de danse lui a fabriqué une jolie carte. Elle fouille dans son sac à main et lui tend :

Rire et Danser. N'oubliez pas.

Voici deux verbes pour vous.

J'admire votre courage.

Votre danseur attiré, Fernand.

Après, sous sa douche, Marijo admet que ces leçons de vie l'ébahissent. Ce week-end est un privilège inoubliable. « Mais j'ignorais que sa vision s'était autant détériorée. » Lorsque Marijo ferme toutes les lumières, Dodo déjà couchée ajoute :

— Marijo, te souviens-tu de mon vrai prénom ? C'est Dolorès. En espagnol, ça veut dire douleur. Alors, avec ton grand-père, on l'a changé pour Dodo, c'est plus joyeux. Parce que Dolorès comme douleur, je détestais.

Marijo pose sa tête sur l'oreiller.

— Quand quelque chose cloche, je m'en occupe ! lance Dodo, comme une sentence dite avec détermination.

Peu de temps après, le souffle régulier de Dodo scelle cette journée hautement imprévisible.



Imprévisibles aussi sont les nouvelles qui parviennent à l'impasse. Un appel de Solange a bouleversé Léonie : « l'homme en noir » (pour qui son père a longtemps travaillé) a été tué ! La mort du mafioso, surnommé le Vieux Boss, change tout. Son clan s'affaiblit, car plusieurs associés ont été abattus par un gang ennemi. Désormais, de nouvelles figures domineront la mafia montréalaise.

— Tu es là pour toute la soirée ? Avec Peter, je vais sortir pour marcher. On va se rendre à ton appart. J'ai à te parler.

Dix minutes après, Léonie est bouleversée. Solange a étalé les quelques cartes de souhaits envoyées par Marguerite, pour l'anniversaire de Solange, au cours des vingt-cinq dernières années. Ce sont de petits actes de présence. Avec

une fine écriture qui dit : « Tout va. Je pense à vous. Embrasse mes enfants. » Léonie soupèse ces minces preuves de l'existence de sa mère.

— Je la croyais à des milliers de kilomètres de nous ! Et tu dis qu'elle téléphonait quelquefois ? Que disait-elle ?

Chaque fois, Marguerite lui interdisait d'abord de dévoiler leurs communications et prenait des nouvelles d'eux. Solange lui a déjà envoyé des photos via une boîte postale. Son adresse reste inconnue, à ce jour.

— Je ne comprends vraiment pas. C'était si dangereux ?

— D'après elle, la mafia espionnait partout et le Vieux Boss avait été très clair : on ferait comme si elle était disparue. Sinon, gare à ses enfants. Forcément, ces menaces répétées l'ont rendue très craintive.

— Maintenant qu'il est mort, on pourrait entreprendre des recherches.

Léonie va trop vite, répond sa marraine. Le mieux est d'attendre. Marguerite va probablement téléphoner d'elle-même.

— Avez-vous prévenu Antony ?

— Oui, il avait entendu la nouvelle à la radio. En fait, Christeen lui a expliqué la portée de cet événement sur son père... et sa mère indirectement.

Une fois seule, Léonie attrape Tigrou pour une séance de caresses à laquelle le chat consent. Cette révélation majeure la précipite en avant. La faim de la petite fille qui questionne devient dévorante. Dans sa chambre, elle cherche le précieux souvenir de sa mère. C'est encore une carte délavée par le temps, pliée en deux, entièrement bricolée à la main. À l'intérieur, sur la page de gauche, est collée une image pieuse d'autrefois : un ange gardien marche derrière deux jeunes enfants circulant sur un sentier escarpé. De chaque côté du chemin, des marguerites. À droite, un message :

À Antony et Léonie,

Je penserai toujours à vous, mes chers enfants, quand je verrai de jolis anges. De votre côté, pensez à moi quand fleuriront, chaque été, les mignonnes marguerites. Maman qui vous aime x x x

Elle place la carte sur sa table de chevet.

Dans son miroir, son reflet préoccupé creuse une ride entre ses yeux, c'est une trentenaire, pas de doute. Depuis quelque temps, elle délaisse l'insouciance de ses jeunes années. « Le jour précis où je reverrai ma mère Marguerite, je le marque d'une pierre » dit-elle à son image qui esquisse un sourire forcé.

Elle consulte sa montre : l'aiguille des minutes doit effectuer un tour complet avant que Ti-Loup²⁶ ne sonne à sa porte. Sentant une baisse de vitalité, elle ouvre une cannette de boisson énergisante afin de tenir le coup.



Le lendemain, l'auto traverse le pont de l'Île d'Orléans, vire à gauche vers le coin d'enfance de Dodo. En ce matin automnal, une brise parfaite accompagne un soleil constant. Marijo évite de pointer les détails du paysage, connaissant maintenant la faible vision de Dodo. La boutique d'un producteur de cassis est leur première halte. Dodo se souvient qu'on appelait ce petit fruit, la gadelle noire. Charmé par cette fille du pays, le producteur lui offre un verre de crème de cassis. En sortant, Dodo flatte une chèvre rousse, c'est un élan d'attendrissement : « Pareille à la Biquette de mes dix ans ! Prends-moi en photo avec elle. »

Les touristes d'un jour arrivent à la Fromagerie de l'île. « Le Paillasson » lui est familier, car sa mère en fabriquait, comme plusieurs familles du secteur. « Monsieur Aubin ? C'était le cousin de ma mère ! » Cette précision devient le prélude à un échange animé avec les autres visiteurs. Avec Dodo, le tour de l'île deviendra l'occasion de prendre le pouls des gens qui marquent les lieux. Au fond, pourquoi Dodo accompagne-t-elle Marijo durant ces trois jours ? Pour éloigner le spectre de la solitude, oui. Peut-être aussi qu'une grande main invisible a voulu saupoudrer quelques grains de sagesse ? Par exemple, la sagesse « d'aller vers les autres ». Dodo lui a révélé sa profonde humanité.



L'humanité présente ici son côté batailleur, à la compétition de motocross. Dans Lanaudière, la météo se résume à une pluie tenace qui détrempe les pistes et fait gicler la vase sous les roues. Dans son stand, Léonie peste, car les habits boueux des participants dégoulinent sur son comptoir.

Ti-Loup26 est excité comme une puce, il s'est inscrit à la compétition des débutants. Entre les clients, Léonie l'observe, il est maigre comme un pou, mais sa bonne humeur est contagieuse. Plus loin, Luc effectue une vérification bidon sur la moto de Lisanne ; celle-ci le préoccupe, car elle a vomi deux fois ce matin.

Dans son auto, Elza discute avec Antony, son sandwich à la main. Il lui a parlé du retour possible de sa mère. Son histoire familiale l'intéresse. Alors, qui est son père ? Christeen ? Solange ? Il promet de lui montrer le montage

préparé par sa tante. Elza reste calme ; pour elle, le motocross n'est qu'un loisir et un moyen de sentir monter l'adrénaline en roulant à des vitesses folles.

Antony jette les rebuts aux poubelles, revient. Il lui sourit :

— Veux-tu que je te caresse ?

— Pardon ?

— C'est reconnu, la jouissance sexuelle donnerait un regain d'énergie avant les compétitions. Juste avec mes mains, bien entendu.

— T'es sûr ?

Entre nous, ils sont jeunes, c'est gratuit, pourquoi tergiverser ? Il défait les boutons de sa blouse, l'embrasse, descend la fermeture éclair de ses jeans. Ses longs doigts s'aventurent...



Dimanche matin. L'aventure à Québec est terminée. À la réception, Marijo acquitte les frais du séjour. Puis, des exclamations retentissent :

« Madame Dodo, quel plaisir de vous revoir ! » C'est un couple de visiteurs manitobains accompagnés de leur bichon maltais qui a évidemment attendri grand-maman lors du premier après-midi passé dans le hall.

— Vous avez la plus charmante mamie !

Entre nous, Dodo n'avait pas réellement perdu son temps. Après, il a fallu revoir Mère Chi Tu et immortaliser leur rencontre en les photographiant. Elles promettent de s'écrire, mais oublient de noter leur adresse...

Un crachin froid transforme la route en panorama monotone et Dodo cogne des clous. Son cellulaire caril-

lonne, c'est Renaud. Enthousiaste, il s'informe du séjour et demande enfin :

— Que faites-vous du reste de votre journée ? Avec ce temps moche, vous pourriez arrêter à mon chalet. L'Épiphanie, c'est sur votre chemin.

— Tu es sérieux ? Tu voudrais qu'on y aille aujourd'hui ?

— Pourquoi pas ? Quand il pleut, j'adore avoir de la visite.

Réveillée, Dodo est curieuse de ce « gentil garçon ».

— Dis à ta mamie que j'ai un joli poney avec une frange blonde qui cache ses yeux. Il adore manger des carottes !

— Passe-le-moi, j'ai le goût de lui parler ! exige Dodo.

Dodo harponnée, l'affaire est dans le sac. Elles sont attendues au Domaine-des-Deux-Lacs.



Deuxième jour de compétition sous la flotte. Les organisateurs dépriment. Manque d'affluence, les profits sont à l'eau ! Léonie s'inquiète aussi : quels seront ses pourboires ? Hier, un maigre treize dollars l'a déçue. Même Louis est absent. Le site étant boueux à l'extrême, le championnat est finalement changé en une seule épreuve par catégorie. Les gagnants rapportent un trophée, mais pas de bourses en argent. Les organisateurs expliquent : « Disons que c'était une compétition amicale. Il est bientôt quinze heures, rentrez souper chez vous, allez vous reposer. »

Aucun trophée pour Lisanne et Elza qui se sont serré la main. Ils sont tous réunis au stand de Léonie pour en « descendre » une dernière. Lisanne dit :

— Non, mais, tu parles d'un organisateur plate. Gna-gna-gna, allez souper chez vous. Moi, mon stress est tombé

et j'ai une faim de loup. Allons chez Marino à Saint-Paul. Qu'en pensez-vous ?

Dans le bistro du village, Léonie est assise entre Luc et Antony qui lève son verre : « Buvons à la plus nulle compétition de motocross ! »

— Mais non, dit Elza, saluons plutôt notre loisir préféré, celui qui nous rassemble parce qu'il est tellement tripant. Vive le motocross !

— Vive le motocross, répètent-ils à l'unisson.

L'unisson sera de courte durée. Quand sonne l'heure de rentrer chez soi, Luc et Antony ouvrent leurs valises arrière. Luc transfère quelques boîtes anonymes, les deux complices se serrent la main : « Tu m'en donneras des nouvelles. »

Une fois seule avec lui, Elza avertit Antony qu'elle condamne ce genre de commerce *irrégulier* ; une discussion s'ensuit. « *Come on*, Elza, tous ces articles seront à prix abordables, pour des gens qui tirent le diable par la queue. Il faut déjouer le système quelquefois. » S'introduire, même indirectement, dans le monde interlope, Elza le refuse et lui explique le sens de l'expression « avoir une morale élastique ». Elle vérifie bien les courroies qui attachent sa motocyclette à sa remorque, embarque dans son véhicule. En le saluant, Elza est très claire : elle veut un compagnon qui gagne sa vie honnêtement. Antony tombe des nues.

Dans le rétroviseur d'Elza, Antony rapetisse peu à peu. Insouciant et sûre d'elle, la digne représentante de sa génération aura cette réflexion : « Dommage, il avait de la gueule avec sa barbichette ; en plus, j'aurais aimé l'essayer plus que deux fois au lit. Il était assez doué... »

Chapitre 18

En route vers la Joujouthèque de Joliette, Léonie bavarde avec Amanda, une nouvelle bénévole à la Maison de la Famille, arrivée du Mexique l'été dernier avec ses deux enfants. Ce bénévolat l'intègre à sa nouvelle vie pendant que ses fils socialisent à la halte-garderie.

— Combien d'albums as-tu comptés dans la caisse ? s'informe Léonie.

— Vingt. Et j'ai fait la liste pour leur inventaire.

— Bien. On les ôtera aussi de notre catalogue à nous.

Amanda s'étonne : cette joujouthèque posséderait son propre édifice, très vaste, avec beaucoup de jeux éducatifs, de livres et casse-têtes. Comme une bibliothèque avec une carte de membre pour emprunter ?

— Oui. Nous, c'est juste un service de plus dans notre centre.

Vickie, la directrice, leur remet deux caisses de casse-têtes pour tout-petits en échange des albums. Elle s'intéresse à Amanda, lui souhaite la bienvenue dans Lanaudière. Fidèle à ses habitudes, Vickie a installé un babillard à l'entrée. Léonie y punaise le dépliant des activités de la Maison. Une coupure de journal l'attire : trois pompiers souriants remettent un chèque à Vickie.

— Wow ! À ta connaissance, est-ce qu'il reste quelques célibataires à capturer au poste de pompiers ?

— Hum... Il faudrait enquêter, rit la directrice en s'approchant pour lire le nouveau dépliant. Je vois des cours de danse Latino. Mon copain adore danser. Je me demande s'il reste de la place ?

— Oui, annonce fièrement Amanda, je m'y suis inscrite ce matin même !

Léonie l'encourage à se joindre au groupe, elle-même va y participer. « On va s'amuser, c'est garanti », assure-t-elle.

Au retour, ayant déposé Amanda, elle va manger au Bistro. Les miroirs autour de la salle lui renvoient sa tête de femme désenchantée. Où s'en va sa vie ? Ses démarches d'affaires sont infructueuses. Ses chances avec Ti-Loup²⁶ sont anéanties. Elle mord rageusement dans son sandwich *fajita*. Lors de leur sortie, le jeune homme s'est avéré fort populaire, son cellulaire les interrompait constamment. Sortir avec un courant d'air ? Pas trop intéressant. Ses frites sont molles et froides comme son cœur, elle les jette et part.

En démarrant sa camionnette, une idée surgit... Elle roule sur Notre-Dame et tourne à droite vers Terrasse Gravel. Voilà, c'est ici : la maison des jours opulents avec une longue façade et les deux larges fenêtres du salon où Léonie écoutait sa musique. Antony et Thierry branchaient leurs guitares électriques et jouaient une partie de la soirée. La même vieille brique rouge l'attendrit. À côté de la porte d'entrée, une plaque pour annoncer un comptable agréé, un nom qui ne lui dit rien. La piscine est toujours là, en retrait.

Elle sort du camion pour mieux goûter ses souvenirs. La cour gazonnée est là, celle de la dernière photo où apparaît sa mère. Le visage de Marguerite avec les lilas (maintenant immenses), en arrière-plan. Où sont envolés ses autres souvenirs ? Ils sont imprécis : le petit chien,

Léonie sur un tabouret et Marguerite qui lui tresse deux nattes ou coupe sa frange. Une autre image : un soir d'orage violent, un gros arbre s'est abattu sur la maison. Léonie pleure, réfugiée dans les bras de Marguerite. Être simplement la petite fille à sa maman, ça lui a tellement manqué.

Marchant vers la gauche, c'est l'ancienne maison de Solange. De l'autre côté de la rue, la même maison blanche qui a une pancarte « À vendre » plantée dans le parterre.

Un vent frais ébouriffe ses cheveux, elle frissonne d'un cafard déplaisant et déguerpit. Arrivée dans l'impasse de l'Espérance, Tigrou se jette dans ses bras ; elle le serre sur son cœur en montant au 102. Cet échange d'affection chassera-t-il les tristes réminiscences de la Terrasse Gravel ?



Ce soir-là, chez Maridouce et Alex, le niveau d'excitation est maximal. Le souper avec Marijo est un fiasco : les croquettes sont surcuites, il manque du ketchup (ce qui a suscité une dispute) et le couscous a un goût rance. La marraine berce Émilio qui pleurniche, sensible à cette nervosité, mais d'où vient-elle ? Dans une heure, le jeune couple ira visiter, pour une deuxième fois, une maison dans un secteur tranquille, une rue qui conduit au fleuve comme il en existe des dizaines ici. Maridouce jubile malgré tout :

— Une maison avec trois chambres, un sous-sol qui deviendra une salle de jeux et une cour arrière.

Marijo jouera la gardienne. Ouvrant une boîte de poires en conserve, Maridouce s'informe du voyage avec grand-maman. Fidèle à ses habitudes, a-t-elle visité trois

musées par jour ? Marijo réussira à les divertir de leur impatience du moment en racontant leur aventure humanitaire : on s'intéresse davantage au cœur qui bat dans les gens qu'aux expositions conçues pour les touristes. Ils rient à l'évocation des rondelles d'oignon pour dîner ainsi que de cette nouvelle affection pour l'espèce animale. En revanche, son tour de l'île devient révélateur pour Alex.

— Dodo a raison, ce sont les gens qui rendent un village intéressant, affirme celui qui prône le retour à des collectivités à dimension humaine.

Le compte-rendu humoristique se termine par le passage où Dodo parle avec le poney de Renaud. Soudain, Maridouce est davantage intéressée au spécimen Renaud qu'aux anecdotes sur Dodo. Marijo restera évasive.

— Et ton gros client de Beauport, il a signé, j'espère ?

Non. Comme ils sont sur le point de partir, elle n'épiloguera pas.

Son filleul se couche vers huit heures, précise Maridouce. « Après, fais comme chez toi ! »

La porte de la chambre d'Émilio est entrouverte. Se contraignant aux activités silencieuses, elle évite la télé ; la navigation sur la toile devient l'option idéale. Habitude répandue, sa sœur a punaisé au mur une multitude de mémos, cartes d'anniversaire, photos familiales. Maridouce semble posséder toutes les clés pour réussir. « Tout marche parfaitement pour ma Douce. Tandis que moi... »

Sur une photographie, croquée au baptême, Alex porte Émilio dans ses bras et projette un sourire large comme l'océan de son bonheur. Dans son visage de lune, un sourire sans retenue ni arrière-pensée d'un homme équipé pour foncer, défricher, bâtir une vie familiale, se tromper même et recommencer. Un homme capable d'aimer inconditionnellement : aimer l'autre avec un cœur indulgent.

Comment était Guillaume-le-fugitif dont elle n'est pas encore divorcée ? Fougueux, mais d'humeur inégale, insatisfait, toujours à chercher autre chose. Surtout sa chère liberté. En fait, il était équipé pour l'aventure, mais pas pour la stabilité familiale. Et si elle allait voir zézette444 ?

Voilà ! Il y a une réponse.

Bonjour à toi qui habites au Québec,

Effectivement, nos sculptures en verre soufflé sont uniquement offertes au Québec par l'intermédiaire de ma mère, Betty Lefebvre. Comme tu as visité notre site, tu sais que nous sommes quelques artisans regroupés dans cet atelier de création. Vivre de son art est pour nous le plus grand high qui soit. Comme nous sommes un peu clandestins dans le pays, je ne vais pas te donner mes coordonnées. Merci pour tes commentaires positifs, c'est vraiment apprécié.

Adam Lefebvre, souffleur de verre

P.-S. Si c'est toi Marijo qui se cache derrière cette zézette, réponds-moi encore sur ce courriel. On pourrait se téléphoner. Ton courriel, c'est une chance inouïe de s'expliquer. J'essaierai de convaincre Guillaume de briser son mur du silence, parce qu'il y aura bientôt cinq ans que nous sommes partis et moi, j'aimerais vraiment régler des choses et te parler.

Abasourdie, elle ne répondra pas ce soir. Vieux réflexe de croire qu'en ignorant un fait ou un événement, il se pulvérisera dans les ténèbres d'une mémoire intersidérale. Vieux réflexe malsain, puéril, inapproprié.

Finalement, Alex et Maridouce ont présenté une offre d'achat ; ils sont survoltés, car ils vont concrétiser leur rêve d'habiter au cœur de la municipalité en se rapprochant de l'école primaire et de la Maison de la Famille.

Marijo revient à pied ; comme elle arrive dans l'impasse, les Prévost s'apprêtaient à entrer. Ils la saluent puis lui montrent la cordée de linge de Léonie, qui ploie dangereusement. « C'était un soir de grand ménage, vous avez manqué le concert *Beau Dommage* ». Marijo dit en souriant que la musique donne à sa voisine du pep dans le soulier !

— Et de la broue dans le toupet.

— Mais sans péter de la broue inutilement.

Ce sera leur façon de se dire bonsoir.

Chapitre 19

La salle des employés bourdonne d'animation autour d'une nouvelle employée, Clémentine. C'est une géante aux yeux pétillants et son visage rappelle Julia Roberts. Geneviève poursuit une « conversation de cafétéria » sur un spa urbain. Le dépliant publicitaire bien en vue, elle vante la salle 4, avec un large bain à remous. « Pour mettre du piquant dans ton couple, c'est super. Parce que nous... avec toutes ces chandelles, la musique douce et l'eau vraiment chaude. Ça s'est terminé dans la joie et l'amour ! »

Marijo feuillette un magazine et n'écoute pas. Sa superviseure a été intraitable, démontrant l'énormité des coûts du séjour à Québec versus zéro contrat. Michel-Yvan s'asseyait à ses côtés et attaque son lunch. Dans le magazine, un article fait sourciller les deux infortunés du cœur : « Dix idées folles pour enflammer votre homme ». Il murmure :

— Gaspillage de papiers et... de salive.

Quand les autres partent, léger soupir de soulagement. Michel-Yvan, au courant de son récent insuccès, veut l'encourager :

— Pousser les ventes, ça demande des nerfs d'acier. Tu sais, t'es pas obligée de te morfondre ici. C'est une suggestion : tu pourrais voir un conseiller en orientation. Changer de domaine d'emploi, c'est assez répandu maintenant.

Elle l'observe, c'est un gars charmant, au verbe facile (l'habitude de la vente) qui paraît bien. « Marijo, tu ne dis rien ? »

— J'ai compris, un orienteur. Pour le moment, je veux juste retrouver la motivation pour terminer l'après-midi.

— Je vois bien ton exaspération. Viens souper chez moi, on va jaser. À matin, j'ai assaisonné de l'agneau haché pour des *kiftas* turques, on les accompagnera d'un couscous ou de pains pitas, à ton choix.

Ils se lèvent ensemble.

— Juste manger ensemble, dit-il d'une voix veloutée.



Manger ensemble, c'est la proposition de Léonie à son frère, anéanti et figé devant sa télé. Le sac de provisions apporté est vidé : un pain tranché, une grosse tomate, la mayonnaise.

— Antony, peut-être qu'Elza n'était pas ton genre, finalement.

— Au contraire, c'est exactement mon genre : belle, de bonne humeur, sexy avec ses bottes de cow-boy. Au motocross, c'était la plus fonceuse.

— Lui as-tu reparlé, as-tu essayé de t'expliquer ?

— Elle ne veut rien savoir et me chante toujours la même chanson.

Les naufragés du couple mangent les supposés réconfortants sandwiches ; Antony confie qu'il en a marre de vivre seul. Cette fille-là était parfaite pour lui. Oui, il a le droit d'avoir de la peine, explique sa sœur, mais il faut s'occuper, sortir voir du monde.

— Tiens, on s'en va jouer au billard. Habille-toi, rase-toi, t'as dix minutes. J'appelle mon oncle Peter qui va nous rejoigne là-bas.



Sur le tapis vert, Léonie place le triangle et y dépose les quinze boules de billard en plaçant la numéro huit noire, au sommet du triangle. La forme en bois est retirée, la boule blanche placée de l'autre côté de la table.

— Je te laisse casser, dit Peter en frottant l'extrémité de sa queue de billard avec le carré de craie bleue.

Antony disperse le jeu et empoche la numéro 3.

— Donc, Antony prendra les boules un à sept, dit Léonie. Et Peter, les autres jusqu'à quinze.

En scrutant la disposition des boules, Peter demande :

— Votre motocross n'a pas été un gros succès, il paraît ?

— Deux jours de pluie à patauger dans la vase. Un fiasco total !

— La treize, dans le coin droit, annonce Peter qui réussit son coup et s'informe si Elza a fait une bonne course malgré tout.

Frère et sœur se regardent, embarrassés.

— Elza ne fait plus partie du décor, ose Léonie.

— Elle n'est plus ta blonde ?

La question tourbillonne, valse et reste sans réponse. Pour faire diversion, Léonie croise ses bras et enchaîne trois questions :

— As-tu reparlé de ma mère avec Solange ? Tu savais tout, toi ? Je me demande pourquoi vous nous avez laissés dans l'ignorance ?

— Léonie a raison, reprend Antony, ce n'était pas correct.

Peter replace sa casquette et parle plus bas.

— On a suivi les ordres. N'oubliez pas ceci : vous étiez très jeunes à son départ. On voulait vous éviter d'avoir trop de peine.

— Mais après, quand on a été plus vieux ?

Marguerite a reçu d'autres menaces, on n'a jamais su quoi, confie Peter. Sans oublier leur père qui en menait large avec le Vieux Boss. Pour vrai, Marguerite avait très peur. Le jour où elle va se manifester, il faudrait enterrer vos questions une fois pour toutes. Le cellulaire d'Antony l'interrompt, c'est Luc qui arrive sous peu.

Avant qu'Antony ne joue sa boule, sa sœur lui conseille de frotter du bleu sur sa queue en chêne. Il s'installe. Léonie lui dit d'annoncer son coup.

— Arrête tes recommandations ! Bon, la sept dans le coin droit.

Il empoche trois boules et sourit, heureux. Derrière lui, Léonie lève les deux pouces vers Peter, d'un air victorieux.

Quand Luc arrive, il ne reste que la huit. Peter va gagner en l'empochant dans le coin gauche. Les deux complices discutent à l'écart pendant que Peter offre une bière à Léonie. Sa récente visite sur Terrasse Gravel est évoquée ; ses souvenirs de fillette sont vagues, avoue-t-elle, mais ses années d'adolescence restent inoubliables. « Dom-mage qu'il ait fallu vendre la maison. »

— Ton père avait toute une dette, ce coup-là.

— Toutes ces vies gâchées ! conclut-elle, d'une voix triste.

Peter vide son verre et frotte la tête de Léonie en signe d'affection. Voyant approcher Luc et Antony, il hausse le ton :

— Léonie, dit-il solennel, tu es en excellente santé, tu as une bonne tête. Tu peux faire tout ce que tu veux de ta vie.

— Il a raison ! dit Antony qui présente Luc à Peter qui doit partir.

Il est aussitôt question des problèmes au garage. Le mécanicien est en vacances, Luc ne trouve pas de remplaçant. Charles n'y connaît rien ; de toute façon, il n'arrête pas comme pompiste. Lisanne est encore hospitalisée.

— Tu vois, Léonie, commence Luc, toi tu as la santé, comme disait ton oncle. C'est une grande chance. Moi, à cause de Lisanne, j'y pense souvent ces temps-ci.

Un silence entre eux. Quelques personnes jouent au karaoké dans la pièce du fond. Léonie pose sa main sur le bras de Luc : « As-tu besoin d'une pompiste ? »

— Tu veux dire, toi ?

— Prends-moi à l'essai. Je pourrais te dépanner pour quelque temps.

Marché conclu. Elle commencera dès demain matin, six heures trente !

Deuxième partie

DES ROUTES DROITES
OU SINUEUSES, AVEC DES VALLONS
ET DES CÔTES À PIC

*Il faudra que le temps me pardonne
Qu'il éteigne l'ombre et le froid
Le silence et surtout qu'il me donne
L'envie de poursuivre sans toi*

Sans toi, Isabelle Boulay

Chapitre 20

Au garage, tout va rondement depuis le retour du mécanicien. Léonie et Charles forment une solide équipe de pompistes. Il est dix-sept heures à la vieille horloge Pepsi-Cola. Luc et Léonie partent ensemble pour Repentigny. Elle appelle Solange et lui demande d'accueillir Marco pour le souper, prétextant un imprévu. La jeep s'engage sur la route, Luc explique :

— J'ai visité plusieurs détaillants. J'hésite entre deux spas, je te remercie de m'accompagner.

Entre Léonie et son nouveau patron, ça clique. Être pompiste, elle adore : les journées passent vite et les clients sont de bonne humeur, même s'ils ronchonnet sur le prix de l'essence.

— Après, si t'as le goût, on casse la croute ensemble, risque Luc.

— C'est tiguïdou pour moi !



Rue Poliquin, Solange et Peter cuisinent ensemble.

— J'ai encore hésité aujourd'hui ; tu comprends,

j'aurais préféré que Marguerite me contacte la première, dit Solange.

— Elle ne téléphonera jamais la première.

Peter râpe la mozzarella, soupire, il déteste les cachotteries. Léonie ignore que Solange possède le numéro de téléphone de Marguerite.

— Pense à Léonie qui a tellement hâte, dit-il en essorant les rotinis.

— Justement, ça pourrait la bouleverser, ça me fait hésiter.

— Mais non, elle a le vent dans les voiles ; son nouvel emploi lui plait. Le retour de sa maman serait une grande joie. Sans aucun doute, je te dis !

On cogne à la porte qui s'ouvre aussitôt. C'est Marco, la casquette en arrière, qui s'avance vers eux. Sans surprise, il demande : « Salut, qu'est-ce qu'on mange ? »



Jeannie s'apprête à quitter le CLSC, mais prend un dernier appel : c'est Marijo qui aimerait passer chez elle, ce soir. « J'ai besoin de ton jugement. »

— Justement, j'avais quelque chose à te remettre...

Jeannie-la-sage écoute ; elle seule connaît les détails du phénomène « Guillaume retrouvé au Yucatan ». Là, c'est le récent courriel d'Adam qui déconcerte Marijo.

— Tu as toujours la carte d'affaires avec le numéro de sa mère ? Elle te donnerait l'heure juste.

— Tu as bien raison, admet l'autre qui compose aussitôt son numéro.

Betty Lefebvre décroche à la première sonnerie.

— Marijo ? La femme de...

— De Guillaume, oui.

Marijo lui raconte le chat en verre, le site web au Yucatan, son courriel, la réponse d'Adam qui « veut régler des choses ».

— Vous savez, j'ai été presque cinq ans sans nouvelles.

— Mais Marijo, tu as refait ta vie, il me semble ?

— Pas vraiment. Guillaume et moi n'avons pas encore divorcé.

— Oh, vous n'avez pas encore divorcé...

Betty devine ce que son fils veut régler, s'étant récemment entretenu avec lui :

— Je crois qu'il veut régulariser leur situation et demander leur citoyenneté. Il a été catégorique, ils ne reviendront plus ici. Tu sais, une maman ça devine tout, je te fais une confidence : pour le reste de leur existence, les gars veulent vivre ensemble. Comme un couple !

Voici une vérité difficile à digérer, mais sans équivoque. Marijo raccroche, ôte ses lunettes, ses yeux s'embuent. Cette révélation sera cachée à Jeannie. Elle prétexte n'importe quoi, puis prend un visage décidé : « Et je lui écris tout de suite ! Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! »

Le courriel de zézette444 est bref, voici mon numéro de téléphone pour résoudre cet imbroglio qui a assez duré. Sa dernière phrase sera : « J'attends ton appel. » Rouge d'émotion, elle retient ses larmes.

La psychologue connaît bien Marijo et souhaite la voir optimiste envers son divorce qui, hélas, reste une sorte de deuil à traverser. Elle lui suggère une visualisation. À chaque étape réussie vers son divorce, Marijo doit se voir tourner une page de son propre livre. Le fera-t-elle ?

— Oui, Jeannie, répond l'autre en allongeant les syllabes.

— Et c'est pas tout, dit-elle en sortant, de la poche de sa jupe, un bout de papier où l'on devine sa fine écriture.

— Après notre sortie à vélo, j'ai réfléchi à notre discussion sur tes priorités et je t'ai écrit une autre question, colle-la dans ton cahier. Tu y répondras quand le cœur t'en dira. Essaie d'y répondre en long et en large, comme on dit. Pas juste trois lignes. D'accord ?

Pour dissiper sa tristesse, Marijo propose une activité-récompense comme à l'école primaire : aller à la crèmerie pour déguster la dernière crème glacée molle de la saison. Pourquoi boudier son plaisir ? Jeannie est d'accord. Mais avant, elle lui demande de fermer les yeux, ouvrir les mains, les placer ensemble. Elle y dépose deux petits objets : « Tadam ! »



Au retour de Léonie dans l'impasse, un vent puissant brasse les poubelles et les cartes à jouer usées qui subsistent dans l'impasse. Les Prévost ont déserté leur balançoire. D'ailleurs, leur télé est allumée, car l'automne est propice à s'amouracher d'un nouveau quiz. Dans sa boîte aux lettres, une enveloppe bleue en provenance de Toronto. « Voyons, Thierry n'a pas l'habitude de m'écrire... » Sur le palier, la présence de Marijo est notée par les applaudissements au quiz de l'heure.

Avant tout, elle nourrit Tigrou qui se jette sur son bol. « Wô les moteurs, on se calme ! » Aussi fébrile que son chat, elle ouvre l'intrigante lettre :

Hello Léonie,

Je suis Juliana la girl friend de Thierry. Il m'a beaucoup parlé de son enfance et adolescence. Prochainement, ce sera votre anniversaire à tous les deux. J'organise un party. Je t'invite, ce serait le fun si tu pouvais venir. On va te garder à coucher, no problems. Ne téléphone pas, Thierry ne sait rien, ce sera une surprise. Je te laisse mon email pour me répondre.

« C'est sûr que j'y vais ! », pense-t-elle en ramassant la vaisselle accumulée. Elle emplit l'évier d'eau chaude, ajoute trop de savon, une mousse abondante flottera pendant le temps de trempage obligatoire. Au téléphone, Marco est rejoint chez Solange qui apprendra la nouvelle de son escapade torontoise.

— Mon petit homme qui aura trente-cinq ans... comme le temps passe vite.

— Toi, savais-tu pour cette Juliana ?

— Non, mais d'après moi, c'est assez récent.

L'eau est tiède, parfaite. Son lecteur de cédérom est proche. Elle choisit Neil Young pour un retour au temps béni de l'insouciance. La musique démarre. Ses mains dans l'eau savonneuse, les yeux fermés, elle rêve à Luc et son sourire, quand osera-t-il l'embrasser ?



Marijo éteint le téléviseur après avoir collé le papier-question dans son cahier ; la question est intéressante... Elle referme un peu la porte-fenêtre, car le vent persiste, mais celle au-dessus de l'évier est laissée grande ouverte.

La vaisselle sale l'attend. Elle emplit l'évier d'eau chaude, ajoute trop de savon, une mousse abondante flottera pendant le trempage. Pour se donner du pep, la radio. Avant d'allumer, elle perçoit chez Léonie la musique du célèbre chanteur. Sa radio diffuse une balade susceptible d'éveiller son âme en peine. Ses mains dans l'eau savonneuse, les yeux fermés, le vent qui ébouriffe ses cheveux. « Dire qu'on a été marié cinq ans... »

Voisins de coeur comme frères de sang, leurs histoires de coeur ne sont guère faciles.

Léonie rêve encore. Sa lavette fait tournoyer la mousse sur le plat. Luc est touchant avec sa voix adoucie lorsqu'il parle à une femme. Elle adore sa carrure d'épaule et sa démarche chaloupée, un peu cow-boy. Cette attirance envers cet homme qui la devance d'une décennie l'étonne. « J'espère qu'il va m'inviter pour essayer son spa avec un chauffe-eau. Juste lui et moi... Yahoo ! J'en perdrais tous mes moyens ! »

La lavette de Marijo glisse sur l'assiette. À travers toute l'humanité entière, combien de mains trempent dans l'eau de vaisselle tout en laissant place à la réflexion ? Une multitude de bacs savonneux unissent simultanément des milliers de gens qui méditent, planifient et s'interrogent sur leur existence.

La révélation de madame Lefebvre la chavire encore. « Et moi, pauvre inconsciente, je n'ai rien soupçonné ! » De l'autre côté du mur, nouvelle discographie, la diva chante le pouvoir de l'amour. Léonie bardasse ses casseroles. Les cadeaux de Jeannie, sur le rebord de sa fenêtre, l'interpellent : deux pierres grises. L'une est lisse et douce, l'autre est rugueuse et bosselée ; pour se rappeler que la vie est parfois aisée, parfois difficile. Il faut soupeser les cailloux, dans chacune des mains, pour toucher cette vérité.

Le vent tenace déplace la chaise sur le balcon, Marijo sort avec les deux pierres à la main. Sur le balcon de Léonie, contigu, les caisses de bières sont ballottées. Sa porte-fenêtre est entrouverte, Marijo fait « Hou-Hou ! »

— Salut ça va ? Quelle tempête de vent ! dit l'experte en intro directe.

— Qu'est-ce que tu fais de bon ? As-tu trouvé un local pour coudre ?

— Non ma chère, revirement total, je suis pompiste au garage de Luc Caron, tu le connais ?

— Euh... Oui, je connais le garage. Tu es vraiment pompiste ?

— Ça me plaît tellement comme travail ! Toujours dehors, on jase avec les clients et la paye est bonne ! Mais, c'est quarante heures sans être à la maison. Il y a Marco : jusqu'à maintenant, on s'est arrangé. Sais-tu quoi ? Je vais te laisser mon nouveau numéro de cellulaire au cas où... Juste me téléphoner si, à un moment donné, il se passe quelque chose d'anormal.

Marijo va coller le bout de papier sur son frigo et revient.

— À part ça, j'ai un petit voyage à Toronto qui est prévu chez Thierry. Lui et moi, on a souvent fêté nos anniversaires de naissance ensemble. Sa copine organise un party. On a deux jours de différence pour les dates et un an dans les années. Jusqu'à l'âge de seize ans, on a été voisin avec ma tante Solange, sur Terrasse Gravel.

— Terrasse Gravel ? Ma sœur Maridouce a justement fait une offre d'achat pour une maison dans cette rue !

Autre curieux hasard, Léonie explique avoir voulu revoir la maison chérie de sa jeunesse et avoir remarqué, juste en face, celle qui était à vendre.

— Avoue que c'est spécial, conclut Léonie qui pointe

les deux cailloux de Marijo tout en lui démontrant un visage interrogateur.

— On va s’amuser, commence Marijo. Je place celui-ci dans ta main droite, l’autre à gauche. Que remarques-tu ?

— Celui de droite est lisse. L’autre est raboteux.

— Comme nos vies, Léonie ! Certains jours sont lisses et parfaits ; d’autres sont raboteux. C’est mon amie religieuse qui m’a donné ce cadeau à toucher.

— Assez astucieuse, je trouve. Il suffisait d’y penser. Il est vingt-deux heures à la montre de Léonie.

— Hé, j’y pense ! Ti-Loup²⁶, l’as-tu rencontré ?

— Oui, mais ça ne pouvait pas marcher, il était beaucoup trop jeune pour moi, comme on s’en doutait. Mais...

— Mais ?

— J’ai peut-être un nouvel espoir en vue. Je ne dis rien pour l’instant ! Et toi, ton optométriste ?

Elle avoue le trouver vraiment gentil et raconte l’histoire du poney qui a enchanté sa grand-mère. Depuis, Renaud lui a laissé un message au bureau, mais elle n’ose pas le rappeler. Elle en a marre relations qui débutent en lion et se terminent en queue de poisson.

Léonie bâille, il faut rentrer, le garage ouvre très tôt.

Chapitre 21

Parfois, les astres qui gouvernent notre destinée forment un magma serré prédestinant une journée où tout va s'enchevêtrer. Une journée de pierre raboteuse.

Au matin, un rêve fou. Marijo dérive dans une rivière turquoise. C'est exquis et apaisant jusqu'au moment où un creux noir l'aspire, tourbillonnant jusqu'aux vases du fond. Échouée à plat ventre, ses ongles creusent le sable gluant. Elle panique : « À l'aide ! » Réveillée en sursaut, il est 5 h 18 au cadran. Puis 5 h 38, 5 h 58. Elle se lève. Son nez congestionné et sa gorge douloureuse l'inquiètent. C'est le rhume, deux analgésiques devraient la soulager.

Au bureau, le dossier de Beauport est confié à Michel-Yvan, lui apprend-on. Pincement au cœur. Pour se consoler d'être nulle, elle réécoute le gentil message téléphonique de Renaud. Avant de l'effacer, son numéro de cellulaire est noté. Le relancera-t-elle ? Pas maintenant. Pour le lunch, son appétit n'est pas au rendez-vous tandis qu'un mal de tête l'épuise. Et si elle appelait sa mère, la championne pour remonter le moral ?

Occupée par une contre-offre et détestant les geignards, Jocelyne lui conseille un casse-grippe et de se coucher tôt ce soir. « Excuse, j'ai une autre ligne ! » Déception d'être incomprise...

À quinze heures, c'est LA réunion mensuelle. De nouvelles directives sont communiquées : pour faciliter l'apprentissage des nouveaux, comme Clémentine, les recrues suivront chaque employé durant quelques jours.

— D'autre part, nous allons développer un créneau prometteur : offrir à nos clients de leur créer un site web qu'ils publiciseront dans leur espace au Bottin. Pour vous, les représentants, c'est une option supplémentaire à proposer.

— Et une commission supplémentaire ?

— Tu as tout compris !

Tout ce bouillonnement d'énergie n'atteint pas Marijo.

Retour vers l'appart. Au passage, Jeannie est interpellée, folle habitude et défi constant : « Allo ! Je me sens full patate et j'ai le coco en bouillie ! » À la maison, elle se donne bonne conscience avant de siester, en démarrant une brassée de lavage. Quand le téléphone l'éveille, Marijo devine qui appelle. Elle reste debout, afin de dégager la confiance. Après les questions-réponses prévisibles, Adam devient mielleux :

— Je suis content de te parler et d'avoir de tes nouvelles.

— Après cinq ans à m'ignorer, va donc au vif du sujet, comme on dit.

Il inspire longuement.

— On veut acheter l'emplacement qu'on loue actuellement, mais pour devenir propriétaire, la banque exige la double nationalité. Le statut matrimonial de Guillaume, c'est ça le problème.

Long silence. Elle boit un peu d'eau pour apaiser sa gorge sèche.

— Passe-moi Guillaume, c'est avec lui que je vais régler LE problème.

Guillaume a sa voix hésitante, celle des jours paumés. Il répète le même laïus qu'Adam, puis change de ton :

— Toi Marijo, ton statut...

— Mon statut ? Dans mes papiers officiels, je suis mariée avec toi, mais en fait je suis TRÈS célibataire. Je vis seule, ça fait ton affaire ?

— Non, non. On m'avait dit que tu avais quelqu'un dans ta vie.

— Tu te sentais moins coupable, hein ? demande Marijo.

Rien à répondre ici. Il lui propose de divorcer, simplement pour régulariser leur situation et réussir son propre projet. Il veut s'expliquer :

— Comme je t'avais dit de m'oublier, j'étais sûr que tu avais refait ta vie.

Elle pense : « Ben oui, je reste mariée cinq ans avec toi, puis après, je te *botte* de mon esprit comme un ballon. » Connaissant toutes ses failles, l'idée lui prend de l'ébranler :

— Et toi, ton statut matrimonial, à l'avenir, ce sera avec Adam ?

— Euh... Je ne veux pas parler de ça, dit-il sans entrain.

Il n'avoue rien, il ne dément rien. « Pour l'avenir, chose certaine, je reste ici et j'achète notre atelier. On n'a qu'une vie à vivre et j'aime souffler le verre. Toi, es-tu encore au Bottin avec la chipie ? »

Elle esquivait cette question, car il est temps de conclure. Alors, comme ils ont ses coordonnées, qu'ils lui téléphonent pour amorcer les procédures du divorce. On avancera étape par étape.

Après l'appel, sa céphalée cogne à ses tempes. « Quelle journée désastreuse ! Je suis malade, seule, peinée en remuant mon passé et mes échecs, mon présent et mes regrets. Ma personnalité imparfaite qui me garde célibataire. Mon manque de force morale. » Comme toujours, elle empile

ses problèmes pour en faire une montagne, un vieux réflexe qui réapparaît lorsqu'elle déprime. Finalement, Jocelyne avait raison, allons dormir. Elle avale un somnifère, laisse un message au bureau, avisant de son absence demain.



Le lendemain matin, Léonie écoute distraitement la radio en préparant les lunches. « Six heures, c'est tellement de bonne heure, » pense-t-elle en bâillant.

Son café à la main, elle consulte ses courriels. Juliana la salue. Un site de généalogie veut la renseigner sur la famille Lanoix. Sa mère... Le même souvenir revient : ses mains patientes brossent dou-ce-ment ses cheveux. Dou-ce-ment, les mains de sa mère caressent sa tête lorsqu'elle pleure le soir de l'orage. Personne d'autre ne lui a prodigué ces gestes si tendres.

Elle vide sa tasse. « Arrêtons de fabuler ! Peut-être qu'elle n'habite même plus au Québec. » Impulsivement, elle appelle Solange :

— Salut, ça va ? Je voulais te dire, si tu reçois un appel de ma mère, tu me rejoins immédiatement. Dis-lui que je suis prête à la rencontrer. Que je ne la juge pas, j'ai enterré toutes mes questions comme Peter me l'a recommandé. Si elle préfère, elle peut juste me téléphoner avant. Tu lui donneras mon numéro, c'est promis, hein ?

C'est promis, la rassure sa marraine qui se promet à elle-même d'effectuer cet important appel d'ici la fin de semaine.



Chez la voisine enrhumée, les corbeilles recueillent ses papiers mouchoirs. Son nez est rougi, elle est flagada. Sa boîte de *Kleenex* sera bientôt vide, elle n'a plus d'analgésiques. Maridouce, appelée, s'en occupe. Elle traîne la savate vers sa machine à laver se rappelant que... hier soir... Ah non ! Elle retire un papier jaune, devenu fripé au lavage. C'était le *Post-it* du numéro de Renaud noté hier. Tout est effacé, et lui qui attendait qu'elle lui fasse signe. « Il va penser que je me fiche complètement de lui. » Un dialogue imaginaire s'ensuit :

— De toute façon, tu ne semblais pas trop intéressée à lui.

— C'est juste que... je prenais mon temps.

— Tu en avais marre de l'effervescence des premières rencontres.

— J'ai le droit d'hésiter !

— Tu peux retrouver ce numéro. Contacte sa secrétaire. Ou va à son bureau, laisse-lui un message écrit qui lui redemande son numéro.

— J'aurais l'air de la fille qui court après lui.

— Ben alors, reste toute seule à te morfondre !

Elle s'allonge sur le canapé, s'enroule dans une vieille jetée, embrassant la nonchalance condamnée en d'autres temps.

Maridouce (avec Émilio dans un porte-bébé) grimpe vers le palier. C'est une Marijo blême qui lui ouvre la porte. Maridouce étreint sa Jojo qui la salue d'un filet de voix.

— Pauvre pitchounette. T'as l'air vraiment mal en point, dit-elle en agitant le sac de la pharmacie.

En maman habituée à régenter son monde, Maridouce va à la cuisine, place une boîte de papiers-mouchoirs là,

dans les toilettes, puis le salon. Sors les analgésiques, les pastilles médicamenteuses et... les suppositoires pour l'extinction de voix.

— Ah non !

— Ah oui, dit l'infirmière improvisée. C'est le meilleur remède pour la gorge.

Résignée, Marijo s'approche, parle tout bas :

— Merci ma Douce, tu gères efficacement mon rhume, mais t'as oublié de sortir Émilio du porte-bébé.

Sur le sofa, le petit est installé entre elles. Marijo s'informe de l'achat de la maison et apprend qu'après une série de négociations, l'entente est signée.

— Toute une nouvelle, félicitations !

Maridouce, emballée, explique les détails de la transaction.

Après, Marijo va chercher son portable : « Moi aussi j'ai... » Elle accède au site des souffleurs de verre et clique sur une photo.

— Guillaume ! Comment l'as-tu retrouvé ?

Toute la saga est relatée en terminant par le téléphone d'hier. Et la demande de divorce. Malgré elle, le visage de Marijo s'empourpre.

— Ça te fait encore de la peine ! s'étonne sa sœur qui l'accueille dans se bras ; Maridouce lui présente son divorce comme une libération, l'occasion de repartir à zéro, mais l'argument tombe à plat.

Après en refermant la porte, Marijo soupire, difficile d'être consolée d'une trahison.

Au garage, c'est le scénario de la bonne et la mauvaise nouvelle. Luc informe Léonie que le spa commandé et le chauffe-eau sont arrivés. « Viendrais-tu chez moi, ce soir ?

J'hésite entre deux emplacements. Et puis j'ai une surprise... »

Intriguée, Léonie sert les clients distraitemment. Quelle surprise lui réserve-t-il ? Elle a des papillons, c'est sa première visite chez lui.

La mauvaise nouvelle arrive après. Les parents de Lisanne préviennent qu'elle va subir des traitements supplémentaires. Inquiet, Luc ira ce soir visiter son amie d'enfance. Il s'excuse auprès de Léonie. En accordant la priorité à cette vieille amitié, Luc a-t-il tort ou raison ?

Par ailleurs, sur l'échelle des déceptions, celle de Léonie est à neuf sur dix. Toutefois, elle est très aguerrie à surmonter les désillusions.



L'enrhumée est plongée dans son roman de M Michou : la proprio d'un dépanneur revisite un souvenir amusant, survenu lors d'une excursion à la Grosse Île avec son défunt conjoint. Au moment même où le récit fait sourire Marijo, Renaud, au bureau, reconduit sa dernière patiente. Il peut enfin téléphoner.

— Allo, c'est Renaud. Comment va la malade ?

— Couci-couça, répond Marijo. Mais, je suis surprise.

— Excuse mon audace. J'ai presque soudoyé votre réceptionniste pour obtenir ton numéro à la maison. Tu ne m'en veux pas ?

Tout de go, il avoue avoir beaucoup apprécié la Marijo de dimanche. « Je t'ai trouvé dynamique et joyeuse. »

— Joyeuse ?

— Ben oui ! Tu étais relax, souriante. Quand tu m'as parlé de ta sœur et son conjoint pro-campagne, j'ai pensé

à ma sœur Mathilde qui défend la solidarité rurale. Tu sais, moi, je suis très familial. À ce sujet, Mathilde organise une Fête des récoltes au village.

— La Fête des récoltes. Ça aura lieu quand ?

— Samedi dans l'autre semaine, est-ce que tu seras libre ?

— Euh... Oui

Il cherche ses mots, reconnaît qu'il la bouscule un peu, mais il la trouve si sympathique et si en accord avec ses propres valeurs. Voici donc sa proposition : Marijo voudrait-elle tenir le kiosque de fruits et légumes avec sa sœur ?

— Je suis sûr qu'on va beaucoup s'amuser avec toi. Ma sœur, avec ses quatre enfants, n'est pas *snob* du tout. À la fin de la journée, on se réunit pour une grosse bouffe, genre bœuf aux légumes qui va mijoter tout l'après-midi.

Qui refuserait une offre présentée de si belle façon ?

Avant de raccrocher, Renaud lui redonne son numéro de téléphone qui est quasi semblable à celui de Léonie sur le réfrigérateur.

— Tu parles d'un hasard ! s'exclame-t-elle.

— Il paraît qu'il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous.

Marijo reste bouche bée sur cette affirmation aussi difficile à réfuter qu'à prouver.

Chapitre 22

Les portes sont grandes ouvertes à la Maison de la Famille, car la danse est un exercice hautement calorifique. À la pause, les participants se ruent sur les bouteilles d'eau. Bénévole, Amanda s'en occupe. Solange et Peter s'approchent :

— Quelle chaleur ! Mais toi, Amanda, tu sembles infatigable. Évidemment, ce sont des danses que tu connais déjà.

— Oui, mais la rumba est la plus facile des danses latines.

Plus loin, Léonie salue Vickie et son compagnon Vincent qui se disent enchantés de l'activité. Marijo leur est présentée. Ils s'asseoient à la même table. Vickie s'adresse à Marijo :

— J'ai toujours aimé danser, mais j'ai longtemps tenu un dépanneur avec de longues heures d'ouverture. Alors, il restait peu de temps pour les loisirs. Maintenant, je me rattrape.

— Moi, ma grand-mère habite en résidence et la danse lui garde sa joie de vivre. Et elle approche quatre-vingts ans !

Marijo s'intéresse à la Joujouthèque. Vickie a été bénévole avant de la diriger, elle adore le contact avec les tout-petits. « Leur sourire, c'est magique pour mon moral. »

Soudain, grand éclat de rire général, car Solange porte le même ensemble que Vickie : un capri et une tunique bleue.

— Encore une coïncidence ! s'exclame Marijo qui raconte les numéros de téléphone semblables, la maison achetée par sa sœur sur Terrasse Gravel juste en face de celle où habitait Léonie et maintenant des vraies jumelles !

Vickie écarquille les yeux : « Tu as dit Terrasse Gravel ? Avez-vous remarqué une maison avec l'enseigne d'un comptable ?

— Oui, répond Léonie, mais je n'ai pas retenu le nom.

— Bastien Brind'Amour-Côté. C'est le fils aîné de ma cousine Véronique. L'été, il nous invite dans sa piscine creusée.

— Rien n'arrive par hasard ! claironne Solange.

— Au contraire, dit Peter, tout arrive par hasard.

— Peu importe, dit Vickie, chose certaine, on est destiné à se croiser sur Terrasse Gravel. Il paraît qu'ici les légendes prennent vie...

— Depuis le passage du canot volant ici, c'est ce qu'on dit !

La musique latine envahit de nouveau la salle. Le prof les appelle. Entre nous, ce cours est prometteur, en raison des amitiés qui se noueront.



Vendredi soir. L'odeur des épices embaume la cuisine de Marijo qui a entrepris une tâche interminable. La vapeur du grand chaudron embue ses lunettes. « Non, mais, pourquoi j'ai acheté deux citrouilles ? Onze pots sont remplis, il m'en reste autant. C'est trop. Et si je jetais le reste,

j'aurais fini de chialer. Tiens, bonne idée ! » Le chaudron doit va refroidir avant, elle ouvre sa porte-fenêtre pour accélérer le processus.

Les Prévost profitent encore de leur balançoire, conscients que l'automne est bien installé. Le voisin inspire :

— On dirait l'odeur des épices dans une compote de pommes.

— Cannelle et gingembre, mon nez ne me trompe pas.

Au bout de l'impasse, Antony l'attend, ELLE, la seule fille au monde qui l'intéresse. « Viens, on va s'expliquer en personne », a-t-il dit.

Quand Elza entre, il pose son front sur le sien, l'entoure de ses bras. Son parfum l'excite : « Embrasse-moi. » Il mange ses lèvres, baise son cou, ouvre sa blouse pour découvrir ses seins qu'il caresse. « Elza, j'ai jamais aimé une fille comme ça. » Elle renverse la tête et ferme les yeux, s'abandonnant sous ses mains.

Il fait glisser sa jupe pour embrasser, à genou comme un pénitent, sa toison frisée. C'est dans la chambre qu'ils s'aimeront et que leurs cris d'extase, par la fenêtre ouverte, iront culbuter dans l'impasse des amours d'automne. Après un long bavardage, Antony promettra tout, n'importe quoi. Parce qu'il a si peur, il l'appelle dans la nuit, comme dans la chanson, « si peur que tu m'oublies, et de n'être plus rien sans toi, comme si j'étais n'importe qui, n'importe quoi. » Elza, forte de ces aveux d'amour, s'habille et décrète :

— Maintenant, c'est le temps du grand ramassage. Franchement, Antony, t'as vu le bordel dans ton trois et demi !

Antony, fort de l'énergie des retrouvailles charnelles, accroche déjà des vêtements sur les cintres. Elza, toujours dynamique :

— Et après, on sort ! J'ai le gosier sec, allons s'hydrater au Bar-Salon !

Madame Prévost dit : Sais-tu quoi ? Je voudrais figer le calendrier en septembre. C'est si vivant dans l'impasse quand c'est les beaux jours.

— Vivant comme la passion en écho au bout de la rue.

— Vivant aussi comme l'odeur ambrosiaque des cuissons d'automne.

Ils se sourient, complices des mots rarissimes.

Bruissement dans les hydrangées roussies, le couple sursaute, c'est Tigrou. Qui traverse la rue, quelque chose qui bouge entre ses mâchoires. Une bestiole que le voisin a bien reconnue...

— À mon avis, ça va être encore très vivant sur le palier.

Antony et Elza marchent vers l'appart de Léonie. Le chat attend dans l'ombre, les Prévost se taisent. Une moto-cyclette brise le silence de la scène. C'est Luc, il salue Antony en grimpant les marches.

Affluence sur le palier, les voix résonnent, piquant la curiosité de Marijo. Elle décide d'aller chercher son courrier (mon œil !) et ouvre sa porte. Reconnaisant Luc, elle fige. Tigrou franchit le palier, sa capture à la gueule. Vite comme l'éclair, il laisse choir devant elle son cadeau, une bestiole qui se faufile entre les pieds nus de Marijo. La curieuse ainsi punie s'écrie : « Une couleuvre, dans mon salon ! » Léonie ouvre sa porte, le chat entre.

Les gars partent à la recherche du petit serpent. Ils scrutent le dessous du canapé, les coins de la pièce. Les trois filles causent à voix basse. Elza commente son retour « Peut-être temporaire, il faut voir. » Léonie interroge Marijo : « As-tu reconnu Luc Caron, le garagiste ? »

— Ben oui, tout le monde le connaît, murmure Marijo

inquiète du monstre rampant. Qui pourrait se cacher entre les coussins du sofa, ou pire, sous son lit.

— Veux-tu que je te présente ?

— Ce n'est pas nécessaire, je te dis.

La couleuvre maitrisée a été jetée dehors sous les regards vigilants des Prévost. Les témoins du spectacle ont ensuite vu partir les deux couples. Celui des retrouvailles avec effets sonores et celui de Luc et... Léonie !

— Le garagiste Caron... Il me semble l'avoir déjà vu avec Marijo. Admettons que la quarantaine lui sourit. Faut dire qu'avec sa tête d'acteur, il sait intéresser ces dames. Sans compter son aisance financière.

— Évidemment, à côté de lui, le Julien perd beaucoup de points. Tu connais la sentence: « No money, no candy ».

— Pourtant, quand je t'ai connu, tu n'avais pas une maudite cent.

— Pas un sou vaillant, tu veux dire.

— Et je t'ai aimé presque tout de suite, dit-elle joyeuse. Et toi ?

— On était bien jeune. Je me rappelle encore (il chantonne l'air) de tes souliers à talons hauts et de ton petit foulard à la Bardot.

— Pis t'avais les cheveux en crête de coq !

Un vent frais se lève, un as de cœur voltige jusqu'à eux. Elle le ramasse :

— La carte qui symbolise l'amour, dit-elle réjouie.



Une épaisse buée recouvre le grand miroir ; sa douche bien chaude devait apporter réconfort... Anticipation

erronée. Voir partir Antony avec Elza et Léonie serrant Luc sur sa moto lui a provoqué un choc ! Leurs rires lui ont foutu le cafard du vendredi soir, le pire.

Retour à son clavier. Et si elle furetait sur le Réseau de rencontres ? Ti-Loup26 est aux premières loges, il cherche « une fille libre et décontractée. » Elle lève les yeux au ciel. Elle a un courriel de Guillaume.

J'ai trouvé un site pour les divorces à l'amiable. On a toutes les conditions requises pour procéder par Internet : pas d'enfants, pas de biens en commun, pas d'argent à partager. Je t'ai mis le formulaire à remplir en fichier joint. C'est vraiment facile et le cabinet d'avocats est au Québec. Réponds-moi pour me dire ce que tu en penses.

Elle ouvre le fichier Divorce.Express.doc et s'indigne :
— Divorcer par Internet, c'est trop minable. J'ai l'impression de me faire tasser ! Allez, on divorce au plus sacrant !

Elle lui répond :

Guillaume, je ne veux pas remplir ce formulaire comme si notre divorce se résumait à une procédure administrative. On va le remplir ensemble en se parlant au téléphone. Par respect pour nos cinq années de vie commune, je te le demande. Mais laisse-moi encore quelques jours. Un de ces soirs, je serai prête. Tu sais, ça pourrait nous aider de nous parler encore un peu...

Un premier verre de rhum la calme ; d'autres suivront. Elle sera poquée demain pour la Fête des récoltes. Tant pis, il faut bien engourdir son amertume !

Chapitre 23

La Fête des récoltes « bat son plein » dicit Mathilde. Jusqu'ici, Marijo se trouve aussi utile qu'une plante décorative ; de plus, son mal de bloc persiste. Regrette-t-elle d'être venue ? Non. Le manège du poney étant à proximité, les sourires parfois espiègles, parfois engageants de Renaud tempèrent sa lassitude actuelle. Dès son arrivée, il l'a présenté à tous, elle se sentait comme une apparition inespérée. Ce gars l'intrigue, surtout par sa candeur qui semble permanente...

Les tours de poney sont gratuits, Renaud l'a exigé. Les visages d'enfants radieux le rendent si heureux ! Mais, est-ce plutôt la présence de Marijo ? Il l'observe discrètement. De taille moyenne, son jeans ajusté l'avantage, sa blouse blanche galbe sa poitrine, c'est chouette, attirant. Son visage raffiné et ses cheveux blonds la rendent différente. Lui aussi est intrigué, car elle semble si désinvolte dans ses gestes, mais sa voix trahit une certaine fragilité.

Plus tard au chapiteau des scouts, les jeux d'adresse amusent les participants. Renaud les invite au défi des trois balles dans le panier.

— Allez, c'est pour une bonne cause. Tous les profits vont financer la sortie de pêche en Mauricie.

Quelqu'un va tenter le coup. Marijo s'approche et le reconnaît :

— Alex ! Et Maridouce ! Comment ça va ? Vous êtes venus voir la Fête des récoltes, dit-elle en les embrassant.

— Tu sais comme Alex adore les kermesses ; on a entendu la pub à la radio. Pour Émilio, c'est amusant aussi : à la petite ferme, les poules le fascinaient totalement. Mais toi, que fais-tu ici ?

— Je t'expliquerai, dit-elle plus bas.

Sans chichi, Renaud se présente à eux, entame une conversation. De toute évidence, ça clique entre les gars. Renaud invite Alex à visiter le stand du CLD qui veut développer l'écotourisme : munis de cartes géographiques, les représentants leur expliquent le projet. Intéressés, Renaud et Alex acceptent leur dépliant ; le beau-frère note la date de leur prochaine présentation devant les élus municipaux. Renaud retourne à son manège où quelques familles l'attendent en flattant son poney.

Somme toute, la journée s'est rondement déroulée, le soleil a persisté créant un superbe après-midi. Comme prévu, le souper a eu lieu chez les parents de Renaud et Mathilde. Après le repas, Marijo et Renaud, imitant ainsi les Prévost, se sont retrouvés dans la balançoire. Leur premier vrai tête-à-tête. Voici venu le temps de mieux se connaître.



Dans le rang Saint-Jean, Luc commente, Léonie fait le tour du propriétaire et songe : « Quelle maison, quel confort, c'est tellement luxueux. »

— Vois-tu, j'ai un ami entrepreneur en construction. Lundi, il vient justement construire mon coin spa. Je veux

connecter mon patio avec le spa, il va me *patenter* un agencement avec des bacs à fleurs.

La maison est éloignée de la route. Autour, que des champs de maïs. Les voilà sur la terrasse extérieure avec l'invitante balancelle où, mieux qu'une balançoire, ils seront assis côte à côte.

— Ah, il faut que je t'offre à boire. Je te prépare un *mojito* ? Va cueillir de la menthe au fond de la cour.

Le soir s'installe, ils font tinter leur verre. Dans le champ, les ratons laveurs farfouillent dans les rangées de blés d'Inde séchés. Ils rigolent en les repérant. C'est leur premier tête-à-tête. Voici venu le temps de mieux se connaître.



Marijo formule les questions, Renaud raconte son itinéraire. Il est transparent, spontané. La chatte de la maison, blanche et obèse, s'est lovée sur ses genoux. Diplômé depuis six ans, il a consacré plusieurs années à ses études. Trentenaire, célibataire, il manque de temps pour chercher. La balançoire craque. Explication. Sa famille est prioritaire : sa mère a une santé fragile et, avec Mathilde et son père, ils l'entourent d'affection. Parce que son moral vacille facilement. Et que c'est une personne si cultivée, fleur bleue, généreuse de son temps.

Sa profession est assez prenante, non ? Elle écoute vaguement la réponse, amorçant une réflexion : « Et si tu commençais à t'intéresser à lui ? Assez musclé, mais pas vraiment élancé, des cuisses de cycliste, les épaules frêles, ça, c'est bizarre... Des cheveux bruns avec la longue frange

sur le côté, le visage rond d'un homme gentil avec un super sourire. »

Il s'est tu, Marijo poursuit ses observations : « Ses mains aux longs doigts qui flattent le chat, je parie qu'elles sont douces. » Sans réfléchir, elle va s'asseoir de son côté et glisse une main dans la sienne. La chatte décampe.

— Excuse-moi, je vais passer pour un égocentrique qui s'écoute parler. J'ai une question, pourquoi une splendide femme comme toi est encore célibataire ?

Comment voir clair dans sa propre histoire ? Une réponse spontanée surgit :

— Je n'ai pas trouvé chaussure à mon pied, peut-être ?

À son tour d'ouvrir son grand livre. L'insouciance d'une enfance repentinoise, son mariage avec Guillaume-le-rêveur, son dernier voyage sans retour, le poids du silence entre eux, prélude à sa dépression décrite comme « une côte difficile à remonter ». Elle retire sa main.

— Avec ta mère, tu connais probablement le sujet ?

— Oui, mais ce soir je m'intéresse à la Marijo ricaneuse, celle qui a du ressort en masse, dit-il en reprenant sa main.

— Là, tu m'as surprise. Pourquoi me trouves-tu joyeuse ?

— Y a pas d'explications. C'est un côté de toi que je ressens très fort et que j'aime beaucoup. Il me semble que si quelqu'un savait te rendre heureuse, un gars qui... Tu as dit trouver chaussure à ton pied et ça m'a interpellé ; j'aimerais que tu me laisses la chance... Pour voir si on est fait pour s'entendre.

Entre ces deux-là, il faudra un peu de temps pour sceller une alliance.

À Lavaltrie, les lampes solaires éclairent à peine la terrasse, atmosphère propice aux confidences. Alors, une

seule question de Luc, vingt minutes pour la réponse Léonie qui raconte son enfance particulière, l'adolescence avec Antony, Thierry, Solange et Peter. Son ex Dave, son fils, Marguerite et les possibles retrouvailles. Luc ne sera jamais champion de l'expression orale, mais ses gestes parlent, car il a déjà entouré ses épaules, comme un réflexe protecteur. Ou bien une amorce de rapprochement physique. Il demande :

— Comment ça se fait que l'on ne s'est pas rencontré avant, toi et moi ?

L'interrogation voltige dans la nuit ; elle traverse le temps et leur vécu, les longues nuits de solitude, un nouveau-né habillé de bleu, une moto qui fend le vent, des mains rêches avec le dessous des ongles noirs d'huile à moteur.

Caché dans une boîte à fleurs, il actionne un bouton, la musique démarre. C'est une *play list* avec des balades tantôt langoureuses ou rythmées.

Appuyée à la rampe, Léonie fume. Il la détaille sans chercher les mots précis, la trouve très « femme ». Il s'approche, d'un doigt rêche lève son menton pour l'embrasser.

— Il me semble qu'on est fait pour s'entendre, murmure-t-il.

Entre ces deux-là, fin des bavardages d'intellectuels. Les caresses éveillent déjà leurs sens et feront chanter leurs corps.

Chapitre 24

D'où proviennent ces peurs qui s'attachent à nos pas ? Solange applique son fard à joues, s'interroge : « Pourquoi j'hésite ? » Pourtant, elle assume sa décision de rencontrer Marguerite en personne. Trimbalant son baluchon d'incertitudes, elle part.

Dans la crêperie, Marguerite l'attend, feuilletant un journal. De grande taille, sans surpoids, elle a fière allure. Un bandeau retient ses cheveux blancs, mi-longs, coiffure identique à la photo devant les lilas. Son nez effilé et son menton sont ceux d'Antony. Ses yeux noirs, ceux de sa fille. Ses ongles rongés trahissent son tempérament.

Après les embrassades gênées et les politesses, Solange plonge :

— Tu l'as su qu'il a été assassiné ? Chez les mafiosos, ça veut dire que la vieille garde a été remplacée. Personne ne viendra plus te menacer. Il n'y a plus de danger maintenant. Ni pour toi ni pour tes enfants.

— On dirait que je n'arrive pas à le croire, avoue Marguerite.

En duo, elles touillent leur café fumant. Afin d'attiser le désir de revoir ses enfants, Solange parle longuement d'eux : leur tempérament, leurs succès et erreurs et enfin leurs amours. Excellente approche qui prédispose aux

révélations : alors, où vivait donc Marguerite ? Réfugiée dans un monastère d'ici, engagée par l'influence du Vieux Boss comme préposée au ménage. Une vie de résignation à offrir le sacrifice de sa liberté pour sauver ses enfants. Par contre, depuis deux ans, elle vit en appartement proche du monastère qui l'emploie encore ; elle a redécouvert la ville, les autobus, le magasinage. Ces derniers détails persuadent Solange que les retrouvailles sont possibles.

— Le temps des sacrifices est terminé, Marguerite. Je te trouve superbe et tu sembles en excellente forme. Là, c'est comme si tu devais ouvrir une nouvelle porte. Tu dois revoir tes enfants, ne recules pas. Pour commencer, Léonie te demande de lui téléphoner. Ta fille ne te jugera pas, elle t'attend depuis si longtemps. Je te donne son numéro.

Une fois noté, Marguerite dit qu'elle va y réfléchir et commence une longue tirade de reconnaissance envers Solange et Peter. Solange la coupe pour lui lancer un ultimatum :

— Je te rappelle après souper quand j'aurai prévenu Léonie et tu vas téléphoner à ta fille ce soir même !

Au retour à la maison, Peter l'écoute, sourire en coin. Elle remarque son air amusé : « Ben quoi, ça suffit le niaisage ! »



Marijo a froid. Au bout du quai, le fleuve charrie l'eau en grosses vagues noires. Devant elle, tout est encore flou et sombre. Elle avance, décidée, ouvre grand les bras et saute dans le vide. Elle s'éveille en sursaut ; ce rêve est-il la manifestation d'un désir occulté d'en finir ? Sur son frigo

l'attend sa dernière réflexion : « La vie n'est jamais un long fleuve tranquille. »

Onze heures dix. Les dimanches d'octobre sont mortels. Soporifiques, gris, pesants. En parcourant ses courriels, celui de Guillaume qui accepte sa demande. Une bonne nouvelle, se dit-elle.

Marijo passe l'aspirateur. Rien ne bouge au 102, Léonie n'est pas là pour claironner : « Le dimanche, pas de ménage ! » Elle déplace une table, la lampe, l'aspirateur gobe les moutons de poussière, ceux du passé aussi si possible. Repensant à Renaud, hier soir, et ses propos sans équivoque. « On peut dire qu'il est très intéressé à ma petite personne ! » Une question s'impose : « Est-ce que j'ai gardé cette faculté de détecter le bon gars ? Comment reconnaître qu'un homme est correct, qu'il nous convient ? » Sur la table basse du salon, le cahier des réflexions et la dernière question de Jeannie :

Préambule : après notre sortie à vélo, j'ai repensé à tes propos. Comme priorité, tu souhaitais de la bonne humeur autour de toi pour garder le moral ainsi qu'un amoureux pour partager joies et peines. Mis ensemble, ça donnerait un homme de bonne humeur ! Non, mais sérieusement, comme je crois que ton célibat va achever éventuellement, voici ma question pour te préparer à réussir ta prochaine vie de couple : Qu'est-ce que tu attends vraiment d'un amoureux ?

Vingt minutes passent à détailler une réponse dont elle sourit. C'est comme une liste à cocher pour détecter le bon compagnon de vie. Elle croit entendre la jeep de Luc et Léonie montant l'escalier à toute allure. Cinq minutes après, Léonie repart en fixant une note sur sa porte. En partant à son tour, Marijo cède à sa curiosité.

Salut Marco,

Je suis partie au Festival de la pomme. Si tu reviens avant moi, tu sais où se trouve la clé. Donne à manger au chat. Ne t'inquiète pas, je te téléphonerai si je dois arriver après toi. Maman xx.

« Ouais, on s'organise de belles sorties. En plus, elle n'aurait pas couché ici... » Scrutant le ciel assombri, l'envieuse voisine noue son foulard, attrape son parapluie. Elle croise Tigrou et, sournoise, lui assène un coup de parapluie dans les côtes. « Tiens, toi ! » Le chat déguerpit au fond du cul-de-sac. Elle démarre, roule dans une flaque d'eau où sa roue termine de désagréger un valet de carreau qui rend son dernier souffle.

Au supermarché, elle est distraite. « Combien de temps faudra-t-il avant d'être divorcée ? » Ses pensées bifurquent vers Renaud. « Comment ça commence les vraies histoires d'amour ? Hé, je n'ai plus vingt ans pour espérer le coup de foudre. » Elle choisit la viande pour des tacos, une recette multipliée par deux pour ses lunches. Ce mot lunch la projette vers demain et son retour au bureau ; ce dernier mot l'accable, l'assomme jusqu'à lui révéler une vérité irréfutable : elle DOIT quitter cet emploi ! Elle en a tellement marre, elle étouffe entre ces quatre murs ! Portée par ce nouveau *buzz*, l'incurable impulsive pousse son chariot entre les allées, biffant vite les articles sur sa liste. La voilà obsédée par ce leitmotiv : « J'ai le goût de régler des affaires ! »

Passant devant la résidence de Jeannie: « Salut ! Je suis excitée comme une puce, mais je vais prendre mon gaz égal ! »

Finalement, n'ayant pas le goût de manger solitairement des tacos, elle s'arrête chez Maridouce, prétextant

s'ennuyer de son filleul. Son épicerie tiédira dans l'auto et la crème glacée ramollira jusqu'à l'affaissement.

Avant de quitter son auto et d'entrer chez sa sœur, elle replace une mèche en parlant au rétroviseur : « Ma chère, sens-tu un vent de changement ? Tu te sens forte, c'est ce soir que tu vas rejoindre ton ex pour régler ce divorce qui a assez traîné. Ça suffit le niaisage ! »



Le paysage de la Montérégie charme Léonie. Ces routes de campagne séduisent, car elles alternent entre courbe prononcée, grand droit ou creux de vallon, comme l'itinéraire de tout être humain finalement. Cette fluctuation de nos chemins de vie devrait-elle nous séduire aussi ?

Les sacs de pommes cueillis sautillent sur la banquette ; à cent kilomètres à l'heure, le vent rend l'habitable bruyant et peu propice aux échanges verbaux. À la vue d'un casse-croute, ils s'arrêtent pour un café. Léonie dit :

— La semaine prochaine, j'ai un super projet. Je monte à Toronto chez mon cousin Thierry qui est né quasiment le même jour que moi. Mais pas la même année, par exemple ! J'aimerais terminer jeudi soir, afin de partir le lendemain. Est-ce possible ?

La réponse va l'estomaquer. Luc caresse son visage, puis murmure :

— Pas de problème. T'es ma petite femme maintenant.

Léonie rougit, bouche bée. Le cellulaire de Luc sonne, il omet de répondre pour éviter de briser le charme du moment.

Plus tard, accoudée à la rambarde, au deuxième étage du traversier Sorel-Saint-Ignace, Léonie voit s'éloigner la marina soreloise ; les vagues grises s'échouant sur la coque la rendent songeuse : « Comment ça commence les histoires d'amour ? Luc a été très clair. Aïe, je n'ai plus vingt ans pour espérer le coup de foudre ! » Certes, il est prévenant et prospère, mais elle a plutôt craqué pour son *sex-appeal*. Il se place justement derrière elle, la colle sur sa poitrine et furtivement, il glisse ses grandes mains sous son tee-shirt, monte sur son ventre, s'engage sous le soutien-gorge et caresse ses seins aux tentantes proportions. Personne autour d'eux. Elle ferme les yeux. Non, mais, quel effet il lui fait ; d'ailleurs, s'ils étaient seuls ici, elle se laisserait prendre, là tout de suite, et goûterait parfaitement un plaisir fulgurant. En plus, elle sent dans le bas de son propre dos, sa « bosse des maths » à lui qui durcit. « Rien pour me calmer. »

Longeant le fleuve par le Chemin du Roy, ils arrivent bientôt à Lavaltrie. Ils s'arrêtent au garage, car Charles forme un nouvel employé prénommé Octogone. Le patron demande : « La journée s'est bien passée ? » Il dépose un sac de Macintosh dans le frigo, puis retire cent dollars du tiroir-caisse.

Lisanne a téléphoné de l'hôpital, l'informe Charles. Elle a essayé de le contacter. Il faudrait la rappeler. Ira-t-il la voir, ce soir ?

Le visage de Charles s'assombrit :

— Moi j'y vais parce que la visite, ça remonte le moral. C'est grave, tu sais, sa maladie...

Ils iront manger chez Léonie. Au supermarché, Luc ramasse la sauce tomate et la viande hachée. « T'as des oignons et de l'ail ? »

— Euh... l'ail, je ne suis pas certaine.

— Ma chère, tu vas goûter à ma fameuse sauce à *spagate* avec boulettes de viande. Il manque juste la touche magique, dit-il devant le présentoir d'épices. Léonie attrape une bouteille de vin et l'avertit :

— Tu sais, chez moi, c'est simple ; comme on dit, à la bonne franquette !



Souper à la bonne franquette chez Maridouce et Alex : au milieu de la table, une lasagne, du pain, et une bouteille de vin. Marijo lance sa traditionnelle question :

— Alors Alex, qu'est-ce que tu fricotes de bon ?

— Je me lance dans la culture, ma chère !

— La culture à c't'heure !

— Votre Fête des récoltes m'a fait réfléchir. L'an prochain, je voulais commencer un potager pour Émilio. Puis j'ai pensé aux jardins communautaires. Je rencontre le service des loisirs cette semaine, pour trouver un terrain disponible. À la prochaine assemblée municipale, je présenterais le projet qui va passer au vote. Si ça marche, j'aurai un budget pour préparer le terrain, bâtir une remise, prévoir des plates-bandes, les bancs et tables à pique-nique.

— Les jardins communautaires, poursuit Maridouce, c'est bien pour profiter de l'extérieur et rencontrer d'autres familles. Fraterniser quoi !

— On veut des jardins accessibles, proches de notre petit centre-ville.

— Idéalement, avec la piste cyclable à proximité.

Un vif enthousiasme les anime, car ils croient en l'importance de s'impliquer dans sa localité. Les activités

communautaires, c'est du partage, parce qu'il est malsain de rester dans son coin « à ronger son os en solitaire » dicit Alex.

— Si t'as du temps libre, Marijo, j'ai besoin d'une secrétaire. On va leur proposer un plan dessiné, mais il faut aussi rédiger un argumentaire.

— Tu tombes bien, ça se pourrait que j'aie pas mal de temps libre. J'ai pris une grande décision !



La recette de Luc était ultra rapide à préparer ; par contre, elle exigeait cinquante minutes de cuisson, le temps idéal pour concrétiser le fantasme sexuel de Léonie. Après ces charnels plaisirs, Luc touille sa sauce, habité d'une nouvelle conviction : « Avec elle, j'ai trouvé chaussure à mon pied. Même énergie, même appétit. Et je ne parle pas de bouffe ! »

Le fameux spaghetti lui a plu. Toutefois, l'appel téléphonique de Solange – elle pèse chacun de ses mots en parlant de Marguerite – viendra pulvériser l'ambiance sensuelle entre eux. « Solange, je capote ! »

— Ben non, tu dois rester calme. Surtout, montre-lui que tu es contente. Folle de joie même !

Léonie s'affole, l'appel de sa mère est aussi crucial qu'ardemment attendu, Luc doit partir. Il descend les marches, Tigrou sur les talons. Dehors, l'amant éconduit arrive face à face avec Marijo. Ils se saluent brièvement, comme s'ils se connaissaient à peine.



Au bout du fil, la voix de Guillaume. Il est d'accord pour remplir le formulaire ensemble. Mais avant de commencer, Marijo veut lui parler. Pourquoi oublie-t-il que, dans notre monde, les humains ont des sentiments ? Des sentiments de toutes sortes ? Qu'ils peuvent être déçus, fâchés, stupéfaits, assommés, abattus, désespérés ? Comme il semble surpris par cette approche et ne sait que répondre, Marijo poursuit :

— Durant toutes ces années, as-tu réfléchi un peu ? Tu es parti, laissant toutes tes affaires chez nous. Tu t'es poussé sans t'inquiéter de mes sentiments.

— Je l'avoue, Marijo, j'ai été lâche.

— La vraie raison de ton départ, c'était pour vivre avec Adam ?

— Moi, c'était pour essayer la vie d'artisan du verre. Mais, oui j'ai réfléchi et tu me connais, je suis toujours assez tourmenté. Quand je pensais à toi, j'avais honte de moi. Honte de t'avoir trahie en te mariant.

Il s'interrompt, car Marijo a soupiré, puis il reprend en détachant chaque mot :

— J'étais content de t'épouser, tu étais gentille, très belle et *funny*. Moi, je branle dans le manche tout le temps et je vais m'empoisonner moi-même l'existence. J'ai comme une grosse besace sur le dos, qui pèse les cent tonnes de tous mes regrets. Allez, remplissons ces papiers.

Quinze minutes ont suffi. Un silence. Est-ce la dernière fois qu'elle conversera avec lui ? Elle ignore comment conclure l'appel. Fait rarissime, Guillaume trouvera les bons mots.

Entre nous, il existe des moments charnières dans l'existence ; des moments qui font basculer une lourde porte qui enfermera un bout de notre passé dans un cachot

pour s'y désintégrer. Traversant les années, les mois et les jours, Guillaume libère ces mots aux pouvoirs réparateurs :

— Je m'excuse pour tout, Marijo. Tu es une femme formidable, trouve quelqu'un qui te mérite. Sincèrement, je m'excuse.

— Je reçois et j'accepte tes excuses, tu sembles sincère. Merci de tes bons mots envers moi.

Une page de son grand cahier de vie pourrait être tournée, tel que Jeannie lui a recommandé.



Dans son logement, Marguerite s'apprête à communiquer avec Léonie. Elle appréhende d'ouvrir le grand livre de sa vie, présumant qu'un interrogatoire serré suivra. Assise dans son fauteuil, son chapelet à la main, elle regarde dehors. Sur le rebord de sa fenêtre, une araignée gambade dans le sillon métallique, puis se terre dans un coin. Il faut téléphoner.

Quand Léonie décroche, les trémolos dans leur voix trahissent l'anxiété. L'une et l'autre affirment « être vraiment contentes ». Et avoir longtemps espéré ce moment. Léonie veut déjà élucider tous les mystères. D'une voix confiante, elle dit sa phrase préparée, apprise par cœur :

— Parlez-moi de vous. Racontez-moi tout, qu'avez-vous fait durant toutes ces années ?

Long silence. Marguerite fixe l'araignée, immobile.

— C'est une longue histoire, dit sa mère en serrant son chapelet.

Elle relate d'abord les faits en omettant plusieurs détails. Léonie entendra le mot « sacrifice » plusieurs fois ;

elle va souvent l'interrompre par ses où, quand, comment, pourquoi. Ce n'est qu'un premier résumé. Après, Marguerite lance la balle dans le camp de Léonie qui doit, à son tour, raconter son parcours. Pendant le récit, l'araignée grimpe en haut de la fenêtre et se laisse descendre, tel un alpiniste, avec son fil à la patte. Léonie décrit ses hauts et ses bas, ses audaces et ses rebuffades, la vie quoi. Au moindre frémissement, la vaillante bestiole court se cacher dans son trou... Marguerite ne bombarde pas sa fille de questions. Juste une :

— As-tu conservé la carte que je vous avais bricolée ?

— Mais oui, vous savez bien. C'était mon trésor de petite fille, je l'ai gardé pré-cieu-se-ment, comme on dit.

— Mon message pour vous deux était important.

— Très important.

Dialogue tout en réserve, mais la glace étant rompue, elles décident de poursuivre face à face ce dialogue-retrouvailles. Prochainement. Avec Antony et Marco évidemment. « J'ai très hâte ! », dit l'une. « Moi aussi », répond l'autre. Les trémolos s'invitent encore dans leurs salutations finales. Surtout quand Marguerite dit : « Je vais prier pour toi, mon petit ange ».

Léonie examine la photo de Marguerite-dans-les-lilas, placée sur sa table de cuisine pendant son appel. Qui est sa mère ? Cette voix lente révèle-t-elle une femme douce ou bien une femme blessée et résignée ? Léonie n'a pas osé l'appeler maman. Elle prie Marco d'aller au lit après son émission de télé. « Tu as de l'école demain et moi, je travaille. »

« Ouf grosse journée ! » Dans la salle de bain, elle se démaquille, cherchant le calme dans ces gestes au ralenti. Le dentifrice s'étale sur sa brosse à dents en magma affaîssé, très loin de l'image (sur la boîte) où la pâte semble

dynamique avec sa *frisette* en l'air. Les apparences sont-elles incessamment trompeuses ?

De l'autre côté, Marijo applique sa crème hydratante. « Ouf grosse journée ! » Elle étale du dentifrice sur sa brosse à dents, une flaque bleue, dégonflée, tombe au fond de l'évier. Guillaume va-t-il se dégonfler en cours de processus ? Il faudrait se réjouir, mais elle se sent lasse. Comme un guerrier à la fin d'un combat. Si fatiguée qu'elle reporte sa décision de quitter son boulot. Au fond, le dégonflage, elle connaît bien.

Au-dessus de l'impasse de l'Espérance, la pleine lune s'installe dans un soir frisquet pour cette saison où frissonnent encore les cœurs en voie de guérison. Des reflets dansants tourbillonnent dans le ciel et lancent de longs éclairs qui font peur...

Chapitre 25

Chaque jour est neuf, un éternel recommencement. Hier est passé, aujourd'hui nous sollicite. Une hausse probable des prix de l'essence a suscité une folie furieuse au garage. Léonie a fracassé un record de pleins d'essence.

Luc entre, flatte son dos et l'embrasse.

— Comment va ma petite femme ? dit-il, prenant Charles à témoin.

Elle le prie, à voix basse, d'être plus discret.

— Et l'appel avec ta mère ?

— C'était bien. On va se rencontrer bientôt, je t'en reparle.

Un client se présente à la caisse, la cloche appelle Léonie aux pompes. Elle lance : « C'est reparti, mon kiki ! »

Marijo bougonne dans son auto parce que la rue Notre-Dame est congestionnée. Il faut prévenir son client qui l'attend à neuf heures. Ah non ! Son cellulaire est mort. Apercevant une cabine Bell, elle quitte la file d'autos. Dans son sac à main, elle cherche la monnaie, rien. Sa carte d'appel ? Vous la connaissez, elle ignore son mot de passe.

On danse, on pédale, c'est la pause ; on sprinte, on cavale, ça achève : ainsi va cette première journée de la semaine.

Au garage, Léonie est déjà partie, Octogone a pris la relève. Luc rumine une déception. Léonie ne peut souper avec lui parce que, durant la semaine, son fils est à la maison. « Un enfant a besoin de ses parents, je ne t'apprends rien. Moi, ça m'a tellement manqué. » Soupirs. Marco est un obstacle entre eux. « Moi qui espérais la convaincre d'emménager avec moi. Son petit morveux, j'le veux pas chez moi ! » Il devra apprivoiser cette réalité, Léonie est aussi une maman.

Marijo classe ses dossiers, appréciant le calme revenu dans son bureau ; c'est que Clémentine a passé l'après-midi ici à l'inonder de questions. Pour ajouter à l'énervement, les appels personnels se sont multipliés et sa superviseuse lui a demandé d'écrire une liste de ses récents contacts pour vérification.

Elle aurait le goût de manger avec Renaud ce soir. Pour le voir ou pour éviter d'être seule ? En toute franchise, il l'intrigue. Elle sourit à cette réalité : elle a vraiment hâte de le revoir, hâte de mieux le connaître. Elle se sent bien avec lui.



Mardi soir, Maison de la Famille. Les danseurs, placés en ligne, bougent en parfaite symétrie sous les ordres de l'animateur. « Maintenant, vous maîtrisez bien les pas de base ; placez-vous deux par deux. »

Vickie et Vincent s'installent. Solange et Peter. Léonie et Marijo.

— Excuse-moi, je manque d'énergie, je n'ai pas soupé,

commence Léonie. Tantôt, j'ai eu une douleur intense au ventre. Je me suis couchée.

— Et là c'est parti ?

— Oui, complètement.

Elles reparlent de la couleuvre et en rigolent. Marijo s'informe de sa balade en moto avec Luc, mais ne dira jamais l'avoir déjà fréquenté.

— Mais toi, ton optométriste ?

— Lui et moi, c'est juste le début. Je suis encore gênée avec lui.

— Ma parole, on peut dire que tu as le pied sur le *break* avec lui !

La musique reprend, la discussion se termine, car l'animateur les fera pratiquer durant quarante-cinq minutes ; ils devront changer de partenaires, ce qui amusera les nouveaux amis qui, par maladresse, se marcheront un peu sur les pieds. Selon Vickie et Vincent, les danses latines apportent la joie de vivre, un concept du passé qui les ramène au temps des scouts, commente Peter. Finalement, la joyeuse bande va prolonger cette soirée au Bar-Salon.

Avec un pichet de bière à partager, l'entrain se poursuit. Vickie questionne Léonie sur les casse-têtes pour tout-petits.

— Je devais te téléphoner, mais je n'ai pas eu le temps.

— Ah le temps... J'aimerais arrêter les horloges, dit Vincent.

— Ces jours-ci, on consacre un temps fou à notre potager aux jardins communautaires. C'est les récoltes. On s'est lancé dans le ketchup, les conserves de haricots, les herbes salées. Ça finit plus !

— Les jardins communautaires, tu dis ? demande Marijo. Mon beau-frère souhaite lancer un tel projet ici. On va rédiger une sorte d'étude, avec des statistiques, pour

convaincre la municipalité. Alex est un mordu de projets communautaires, il est très engagé.

— Moi, commence Vickie, la Joujouthèque m’a sensibilisée aux besoins des jeunes familles. Mon grand rêve serait d’organiser une Coop de solidarité, un service d’échange local de services, un SEL. Mais avant d’arriver au démarrage, j’ai beaucoup de croutes à manger !

Explications. Il lui faudrait quelques personnes qui donneraient du temps pour recruter les premiers membres. Pour les rejoindre, il s’agirait de se présenter aux organismes paroissiaux, communautaires ou sociaux.

Autour de la table, Solange et Marijo écoutent attentivement. Solange l’aiderait volontiers afin d’en apprendre le fonctionnement, pour ensuite en démarrer une ici. Pour Marijo, ce serait l’occasion de s’investir dans un nouveau domaine. Elle aime beaucoup l’idée de favoriser l’entraide.

L’affaire est entendue, elles vont se rencontrer prochainement. De chaleureuses embrassades terminent la soirée.



Aussitôt entrée, Marijo balance ses chaussures, une ampoule magistrale orne son petit orteil ! Pour briser sa solitude ou peut-être la narguer, des petites compagnes énergiques l’attendent à la cuisine : une multitude de fourmis gravitent autour d’une tasse qui a un fond de café sucré. Une séance de tapette à mouches suit. Le cœur au bord des lèvres, elle ramasse les cadavres avec le porte-poussière et un petit tas noir, tout frétilant, sera expédié dans sa poubelle.

Dans son bain, Léonie ramasse la mousse autour de sa

poitrine, frivole distraction pour contrer sa morosité. Elle pense à Luc, puis à Marco, elle pense à la présence d'un amoureux, puis à son irremplaçable rôle de maman. Est-ce incompatible ? La mousse a fondu, quelques bulles subsistent, collées à la base des seins, deux îles entourées d'écume de mer, mais les analogies îliennes ne sont pas opportunes pour l'instant... De temps à autre, la douleur au côté droit revient, comme un petit dard.

Une fois couchée, elle ne trouve pas le sommeil, importunée par sa douleur diffuse, mais constante. Elle ressasse ses actualités : le retour de sa mère, son nouvel amant, son voyage à Toronto. « Ayoye ! » Cette fois-ci, c'est douleur force 8 comme les ouragans. Elle se lève, entend le téléviseur de Marijo. Une autre douleur la darde ; sans hésiter, elle cogne chez Marijo qui la trouve blême.

— T'as encore mal au ventre ?

Soudain, elle tourne de l'œil et s'effondre. Son fils accourt sur le palier. « Allez Marco, on va l'étendre sur votre sofa. » Quelques minutes plus tard, elle reprend connaissance.

Une débarbouillette mouillée est perchée sur son front et dégouline sur son visage laissant au passage une odeur de moisi : Tigrou lèche cet excès sans problème. Une autre douleur l'assaille, elle s'évanouit de nouveau.

— Là c'est vrai Marco, on appelle l'ambulance !

Dans le salon de Marijo, le téléphone sonne, un message de Jocelyne, affolée, s'enregistre.

Chapitre 26

Centre hospitalier régional de Lanaudière. Le soleil automnal de dix-sept heures filtre à travers la fenêtre de la chambre de Léonie. L'odeur du mijoté bœuf et légumes de sa voisine lui soulève le cœur. Sa chirurgie l'a passablement amochée. Son appendicite était majeure et sa fièvre reste forte ; dans son bras gauche, une aiguille diffuse des antibiotiques et un soluté. Solange, Antony et Marco l'ont visité hier soir, Luc viendra tantôt. Demain, Marijo passera la voir en même temps que sa grand-mère Dodo hospitalisée d'urgence le même soir, au même endroit.



Le lendemain soir. La route 343 vers Joliette est agréable, pense Renaud. Il va retrouver Marijo dans une rôtisserie du coin ; après, ils iront au centre hospitalier (il s'est « un peu » invité à accompagner Marijo).

Marijo rencontre d'abord Vickie à la Joujouthèque avant de retrouver Renaud. Les locaux sont attrayants et la multitude de jouets l'impressionne. Elles s'installent dans le bureau de Vickie. Marijo s'explique :

— Comme je t’ai dit au téléphone, je vais quitter mon emploi actuel. J’en ai marre de la vente. Ce que j’aime dans ton projet de Coop, c’est le côté humain. On va aider les gens à s’aider entre eux. Je suis prête à mettre du temps là-dessus, dès que je serai libre.

— Excuse-moi de parler d’argent, mais ton implication dans le démarrage c’est du bénévolat, tu comprends.

Marijo baisse le ton, gênée de l’aveu à livrer :

— J’ai gagné à une loterie et depuis, je désirais investir cet argent d’une manière profitable pour moi. Donc, je vais vivre sur ce montant quelque temps, jusqu’au jour où je dénicherai un emploi correspondant à mes goûts.

— Tu as l’air pas mal décidée !

Marijo adopte un ton badin :

— Peut-être que mes planètes sont alignées vers le changement ? Ces temps-ci, ça bouge dans ma vie : je vais obtenir mon divorce, j’ai rencontré un gars vraiment sérieux. Et avec ma sœur et mon beau-frère, on va s’impliquer davantage dans notre localité. Les jardins communautaires, ce sera un début. Je vais citer Alex : on veut augmenter la solidité du tissu social.

— Ouais, tu m’épates, tu vas chambarder toutes tes habitudes.

— Il était plus que temps. Vois-tu, j’ai traversé une grave dépression, il y a quelques années. Alors, quand ça t’arrive, tu es o-bli-gée de réfléchir sur ta vie. Même, actuellement, je ne suis pas certaine d’en être totalement sortie.

Vickie la regarde intensément, car elle va lui soumettre une offre :

— Ici, à la Joujouthèque, il y a un poste vacant, à temps très partiel. Personne n’a voulu le combler. C’est un poste de douze heures, trois matinées par semaine. Ça pourrait peut-être te convenir en attendant mieux.

— Pour moi, c'est parfait. Les trois jours où je viens travailler à la Joujouthèque, j'en profite pour avancer le projet de Coop le reste de la journée.

Toutes les modalités du poste sont abordées. Lorsque vient le moment de parler de la Coop, Vickie devient plus émotive :

— Puisse que nous allons collaborer souvent, j'aimerais te parler de moi. De mon parcours, de ce qui m'a amenée dans le domaine communautaire.

Marijo approuve d'un signe de la tête.

— On pourrait dire que j'ai eu deux vies bien distinctes. Avec mon premier conjoint, François Jolicoeur, j'ai tenu un dépanneur de quartier, dans la rue Richard, proche d'ici. Pendant plus de vingt ans. C'était familial, convivial, notre commerce était un point de rencontre pour les gens du quartier. Mon François était un homme drôle et sociable, on s'entendait bien, bref c'était mon grand amour. Mais, il est décédé dans un accident d'automobile.

— Oh...

— Ben oui, toute une claque dans le visage ! Un deuil très difficile. J'avais encore mes deux adolescents avec moi, dans le temps. On a essayé de garder le dépanneur, mais les affaires ne marchaient plus. Après deux ans, j'ai fermé le dépanneur en gardant l'édifice dans lequel se trouve mon logement. Je loue l'espace libéré pour des bureaux d'avocats. Ce qui rapporte un certain revenu.

— Et la Joujouthèque ?

— Ça, c'est ma deuxième vie. Au début, j'étais bénévole. Quand l'autre directrice a quitté le poste, on m'a offert la place. J'aime travailler au bien-être des enfants. Et aussi des parents d'une certaine façon.

Tout est clair. En se serrant la main, elles se regardent,

étonnées, puis se font plutôt la bise sur les joues, anticipant ainsi une collaboration des plus cordiales.



Au restaurant, Marijo partage avec Renaud son étonnement devant la formidable tournure des événements. Renaud s'intéresse à la Joujouthèque, mais plus encore à la Coop dont il aime l'idée d'échanger des services selon ses compétences et aptitudes. Et cela sans argent ! Par exemple, une heure de gardiennage vaut une heure de cours de piano. Marijo et Vickie s'occuperont, au début, de monter une banque de membres, si possible avec une panoplie d'offres de services.

À la table voisine, un couple mange avec leur fillette de sept-huit ans ; elle admire le couple, dans ses yeux d'enfant, ils sont follement amoureux. La petite s'attache à cette belle blonde allumée et ce gentil monsieur.

Au dessert, Renaud capture la main de Marijo pour murmurer son petit laïus bien préparé. Heureuse et détendue, elle accepte, sans arrière-pensée ni calcul, la proposition d'essai de Renaud qui se lève :

— Attends-moi une minute.

Il va au vestiaire, revient avec quelque chose... Les yeux de la fillette s'agrandissent, elle joint ses mains en échangeant un regard avec Marijo.

— Pour toi, dit-il en lui offrant un bouquet de zinnias. Marijo et l'enfant se sourient.

— Mais il faut l'embrasser, s'écrie la petite au cœur romantique.

En effet, il faut un début à tout.

— Je t'ai écrit un message, tu le liras plus tard.

Cependant, le temps file et ils sont attendus. Renaud tiendra compagnie à grand-maman Dodo et Marijo les rejoindra après sa visite à Léonie. Dodo a été admise au CHRDL pour une occlusion intestinale, précise Marijo durant le trajet en auto ; l'optométriste connaît la gravité de ce problème de santé. Tout bonnement, il l'interroge sur la directrice de la Joujouthèque, ajoutant que sa mère Rachel a une sœur prénommée Véronique à Joliette et une cousine qui s'appelle Vickie.

— Quel est son nom de famille ? demande Marijo.

— Rachel Brind'Amour. Sa soeur Véronique et sa cousine Vickie Brind'Amour.

Marijo est interloquée, pas d'autres mots.

Les explications déboulent : Vickie, Véronique et Rachel ont grandi ensemble parce que les deux frères Brind'Amour habitaient la même rue. Véronique et Rachel sont des sœurs, leur père était Joseph Brind'Amour. Vickie, c'est leur cousine. Son père Hubert était le frère de Joseph.

— Ta mère est la cousine de Vickie !

Renaud ajoute qu'en souvenir de l'enfance joliettaine de leur mère, Renaud et sa famille rendaient visite à sa sœur Véronique et après, à sa cousine Vickie au Dépanneur Jolicoeur, dans la rue Richard. En face du parc Lajoie. Pendant que Rachel bavardait avec Vickie et son conjoint, Mathilde et Renaud mangeaient des *Popsicles* sur le banc en avant du commerce.

« Ben voyons donc ! », la phrase-clé des stupéfaits, retentit incessamment dans le véhicule. Renaud poursuit :

— Les parents de Vickie sont morts jeunes. Ma mère dit se souvenir précisément du décès de sa tante Louiselle, la mère de Vickie.

Marijo demande :

— Tu dois savoir que Vickie a perdu son conjoint accidentellement ?

— Oui. Et que le dépanneur est maintenant fermé. D'ailleurs, j'ai assisté aux funérailles de François Jolicoeur.

Avec sa touchante simplicité, Renaud conclura : « Le monde est petit ! »

Après les visites, ils jasant à bâtons rompus dans le stationnement du CHRDL, mais tôt ou tard, il faut retourner chacun chez soi.

Dans son auto qui file vers Lavaltrie, Marijo reconnaît vivre une journée mémorable avec cette nouvelle perspective d'un emploi à la Joujouthèque. Renaud considère qu'un emploi à temps partiel est parfait pour elle. « Prendre le temps de vivre, c'est un cadeau que tu peux t'offrir pour quelques mois. » Ce cher Renaud, il est si attentionné. Et puis, il y a le message qui accompagnait les fleurs :

Marijo, la vie nous a donné rendez-vous et j'en suis épaté. Me feras-tu une petite place dans ta vie ? Je serai patient pour te conquérir et te rendre aussi heureuse que tu le mérites.

Celui qui veut vivre dans l'Espérance, Renaud



Le lendemain, Léonie reste fiévreuse, ce qui épuise ses forces. En ce début d'après-midi, elle s'est endormie.

Marguerite pénètre dans la chambre. Elle s'assoit, savourant ce privilège qui l'enchanté, celui d'observer à son aise sa fille devenue femme. Son visage est bien celui des Lanoix : un grand front, un nez effilé et la bouche qui

est large et charnue. Elle est émue. Comment vont-elles rattraper ces années d'absence ?

La porte s'ouvre avec énergie, une préposée se pointe : peut-on dormir à l'hôpital ? Pas vraiment, se dit Marguerite. Une vient contrôler le soluté, l'autre la tension artérielle. Celle-ci réveille Léonie pour vérifier sa température. « Vous avez de la belle visite, je crois. » Léonie ne peut répondre, le thermomètre est coincé entre ses dents. Elle tourne sa tête :

— C'est vous ? dit-elle en expulsant le thermomètre.

Ce « vous » dénote encore sa gêne.

— C'est moi, répond sa mère en se levant. Ses yeux noirs, les mêmes que sa fille, s'emplissent de larmes. Elle avance une main pour caresser la tête de Léonie : elle glisse dou-ce-ment dans les cheveux, dou-ce-ment. Léonie ferme les yeux, elle reconnaît cette caresse maternelle. La préposée annonce 39 degrés et quitte la pièce.

— Ta fièvre est forte. Comment tu te sens ?

— Faible et frileuse. Mais, vous... vous me faites toute une surprise.

Nerveuse, Marguerite s'exprimera en passant du coq à l'âne :

— Quand Solange m'a annoncé ton hospitalisation, j'ai voulu courir à ton chevet. Mais j'ai eu peur encore. C'est la mère supérieure du monastère qui m'a rassurée. Le concierge m'a amenée, je n'ai pas d'auto. Mais là, c'est terminé, je vais combattre ma peur. J'ai un peu perdu contact avec la vie moderne.

Léonie se redresse sur son oreiller. Sa mère poursuit :

— J'ai plein de choses à te dire. Premièrement, je m'excuse pour ton père. C'est la folie de l'argent qui l'a changé. Tout ça est loin derrière, mais ça explique bien des choses. Je n'avais ABSOLUMENT pas le droit de vous revoir, j'espère que tu l'as compris.

Léonie aime bien son visage dégagé et ses beaux cheveux blancs, elle reconnaît ses propres yeux. Son attitude et sa voix sont hésitantes, elle a moins de *drive* que Solange, mais semble une bonne personne.

— Penses-tu qu'il est trop tard pour que je revienne dans vos vies ?

La tutoyant soudainement, elle répond :

— Tu te poses vraiment cette question ? Écoute bien ma réponse : entre dans ma vie, je t'ouvre ma porte bien grande. Comme une porte de garage !

Première rigolade partagée. Dans le match de la vie, un point pour l'Espérance.

Elles bavardent longtemps. Il y a tant à dire.

Avant de partir, Marguerite lui remet une carte de prompt rétablissement. « Tu la liras plus tard. » Sa mère partie, Léonie la déplie aussitôt.

Ma chère enfant, Dieu a voulu nous réunir enfin. Me feras-tu une petite place dans ta vie ? Si tu veux, nous rattraperons le temps perdu. Après tous mes sacrifices, je terminerai ma vie dans le bonheur et la joie.

Celle qui t'a gardé toujours dans son cœur, ta mère, Marguerite

Bonne guérison, je prierai pour toi.

Dernière partie

APRÈS UN GRAND DÉTOUR

*Nous avons la responsabilité de créer du bonheur
et de la beauté pour ceux qui nous entourent.
() Il nous est donné à chacun de pouvoir faire une
différence à notre échelle, auprès de notre famille,
de nos amis et de notre entourage immédiat. Voilà où
se trouvent notre responsabilité et le sens à donner à
notre réalité ici-bas. C'est la voie de la sagesse.*

Hubert Reeves

Chapitre 27

« En avril, ne te découvre pas d'un fil ! », lance l'animateur en ce splendide vendredi ensoleillé. Par les ondes radio, le dicton archiconnu retentit dans tous les foyers et en fait réagir plusieurs...

Dans l'impasse de l'Espérance, le thermomètre extérieur de monsieur Prévost indique douze degrés Celsius. « Pauvre endormi, j'ai pas pantoute l'idée de garder ma crémone et mon capot d'hiver aujourd'hui ! »

Du tac au tac, son épouse répond :

— Mes aïeux ! Est-ce que j'avions l'idée, à matin, de causer comme nos ancêtres acadiens ?

L'humour est toujours la bienvenue chez les deux experts en badinage qui préparent leur premier café. Le sexagénaire observe sa rue, pas de surprise. Léonie est déjà au garage. Marijo ne va pas à Joliette aujourd'hui. Antony dort tard, comme tout livreur de pizza qui termine après minuit. Marco part à l'instant pour l'école ; il traîne les pieds en poussant les feuilles séchées qui ont survécu à l'hiver.

Un hiver très neigeux. Sous l'épaisse blancheur, la nature s'est engourdie. Comme les êtres humains. De décembre à mars, récupérer... Et si c'était pour mieux rebondir ?

Rue Poliquin, Solange répond aussi au dicton trompeur. « C'est ça, restons emmitouflés dans nos parkas jusqu'en mai ! » Elle sourit de sa répartie, assise à sa table de cuisine. Retour à sa feuille où inscrire le menu pour la fête de famille à organiser. Son fils Thierry a obtenu un contrat à Montréal, pour un an, une nouvelle fantastique. « Je n'ai même pas dressé ma liste d'invités ! » Dans le coin inférieur droit, elle note : Thierry + Juliana, Peter + Solange, Léonie + Luc, Marco + son ami Robin, Antony + Elza et enfin Marguerite.

Elle laisse ses préparatifs pour un retour en arrière. « Les retrouvailles avec Marguerite se sont bien passées. Quel bonheur de voir mère et fille réunies ! Et Antony en amour fou avec Elza. Et Thierry qui revient avec Juliana que l'on va découvrir. Sans oublier moi avec mon année sabbatique, dès le mois prochain, pour préparer *El Zocalo* avec mon amie Denise. J'ai tellement hâte ! »

Chez lui, Luc est tiré du sommeil par son radio-réveil à l'instant même où l'animateur claironne qu'en avril... Il songe : « Eh bonhomme, Miss météo annonce douze degrés, je pense qu'on va justement enlever ben des fils. »

Ses tranches de pain grillent, répandant une odeur rassurante. Sur le comptoir, une lettre de « Monuments funéraires inc. ». C'est la facture pour la photo en médaillon appliquée sur la pierre tombale de Lisanne, décédée en février. Il soupire, c'est cruel de perdre une âme sœur. Lisanne partie, c'est des souvenirs qui s'éparpillent, une voix aimée qui se tait à tout jamais.

Sur son buffet, il trouve réconfort dans la grande photo récemment développée. C'est Léonie, tout en sourire, sous le soleil puissant de janvier. Est-elle encore sa petite femme ? Pour le moment, oui. Vont-ils faire un long bout de chemin ensemble ? Son plus cher souhait serait de

la voir s'installer ici avec lui, mais elle refuse. Il jette sa croute de pain à la poubelle et s'offusque : « Si elle lâchait son appartement, elle n'aurait plus de loyers à payer ! Plus d'épicerie non plus, je paierais tout. Je pourrais la gâter. Mais non, madame s'entête. »

Derrière la maison, le grand patio est complètement dégagé ; dans les champs, très peu de neige subsiste. Avec le superbe abri qui le recouvre, le spa pourra servir bientôt, il suffira de tourner le bouton du chauffe-eau.

« Au moins, le projet de boutique me change les idées. »

Marguerite remplit son sac à lunch en réprimandant l'animateur : « Vieux dicton dépassé ! En avril, on porte déjà nos imperméables pis nos mitaines sont rangées. » Son frigo est vide, c'est vendredi, mais demain Léonie viendra la chercher. Youppi ! Pour installer les derniers éléments décoratifs de sa boutique équestre. Quel tsunami de joie que ce retour de ses enfants dans sa vie auparavant tranquille, mais oh combien fade. Elle bénit le Seigneur d'avoir récompensé ses sacrifices.

À l'arrêt d'autobus, sa voisine la rejoint :

— Alors, ça avance la boutique de votre fille ? L'ouverture, c'est pour bientôt, je crois ? Et le travail au monastère, vous n'en manquez pas ?

— Non, pas vraiment ; on doit recevoir une petite délégation de nos religieuses portoricaines. Elles seront huit. Il faut tout préparer.

Dans l'autobus, leur conversation se poursuit. Elles partagent une passion pour l'artisanat : travaux à l'aiguille, couture, peinture sur tissus.

— Ce soir, après souper, venez voir ma dernière création pour mon petit-fils. Il a neuf ans, l'âge de jouer dehors, l'âge de l'insouciance. Le soir, il est tellement crotté,

tous ses vêtements vont au lavage. Il aime les animaux et la questionne sur sa propre enfance à Saint-Barthélemy.

— Votre dernière confection pour Marco, c'était quoi ?

— Venez ce soir, vous verrez bien !

Au garage, Charles et Léonie n'écoutent pas la radio. Entre six et neuf heures, ils voyagent des pompes à la caisse dans un ballet étourdissant. Aujourd'hui, depuis huit heures, leur bout de la rue Notre-Dame est fermé pour des travaux d'asphaltage, détournant la circulation vers d'autres rues.

— C'est mort en tabarouette, dit Charles, accoudé au comptoir où Léonie désespère aussi en scrutant l'horloge Pepsi-Cola.

— Heureusement, le plus gros de la clientèle passe avant sept heures et demie. Écoute Charles, tu peux retourner chez toi. Moi, j'en profiterai pour installer les dernières tablettes de la boutique.

Quel est ce projet ? Une idée de Luc et Antony, alimentée par Psenak, l'homme passionné du cuir qui a obtenu la licence exclusive d'articles en cuir pour chevaux et leurs maîtres. Six boutiques fonctionnent déjà en Estrie. Une occasion intéressante, malgré l'énorme franchise à payer. Mais les deux Lavaltrois l'ont financé avec (baissons le ton) la vente au noir de pièces d'auto. Aussitôt le printemps arrivé, l'ami entrepreneur de Luc a construit, à proximité du garage, un grand local. Il ne reste qu'à recevoir la marchandise.

Charles emboîte le pas à Léonie : « Je reste. Ces temps-ci, je n'aime pas trop la solitude chez moi. Tu sais, Lianne... J'y pense gros. »

— Luc aussi. Selon lui, c'est comme s'il avait perdu sa sœur. Mais changeons de sujet. Hier, on a passé la commande de chapeaux, ils sont tellement beaux et de première qualité.

— Avez-vous pensé à un nom pour la boutique ?

Elle lève les yeux au ciel :

— Luc aimerait « Au rendez-vous du cowboy », mais je trouve que ça manque de classe. Moi j'ai suggéré « La Boutique équestre de Lavaltrie », tout simplement. Il trouve le mot équestre trop snob.

— En parlant du cowboy, le voici justement.

Luc conduit une nouvelle petite auto jaune. Il klaxonne. De quoi s'agit-il ?

Devant sa classe, Marco se balance d'une jambe à l'autre en présentant sa recherche :

— L'histoire de mes ancêtres m'a fait connaître la famille Lanoix. Au début, on pensait que c'étaient des Européens, mais non, ma grand-mère est née à Saint-Barthélemy. Cet été, on va visiter son rang de campagne et la ferme de son enfance et je vais ajouter une photo à ma recherche. Ma grand-mère m'a expliqué la vie d'autrefois sans électricité, avec des lampes à l'huile pour s'éclairer. J'ai bien aimé ce travail d'histoire.

Le professeur ajoute :

— On te remercie Marco. Rappelez-vous, quand on connaît la petite histoire de nos familles, on s'approche de la grande histoire du pays.

Jeannie entre aux *Résidences* pour sa visite d'amitié à Dodo. Elle aime bien cette aînée qui a connu toute l'évolution du siècle dernier. Au retour de l'hôpital, Dodo, moins énergique, a dû migrer vers l'aile des semi-autonomes. Jocelyne, implacable, dit qu'elle baisse de mois en mois. Dodo garde pourtant toute sa tête.

Elles s'installent au salon du troisième étage, car Dodo aime bien sentir un certain va-et-vient.

— Sais-tu à quoi je réfléchissais, hier, en regardant un reportage sur les Amish ? Comme leurs enfants, dans ma jeunesse, ma sœur Rolande et moi, on passait tout l'été nus-pieds. Pis avec leurs chevaux qui labourent, c'était pareil à mon père sur notre terre à Saint-Sulpice. On chauffait au bois et le soir, on veillait avec des lampes à l'huile, c'était assez endormant.

— C'était réellement une autre époque ! renchérit Jeannie.

Mais qui arrive à l'instant ? Fernand, son ex danseur attitré qui tient Toutoune dans ses bras. L'incomparable chienne qui, folle de joie, saute sur les genoux de Dodo. Qui elle, embrasse la chienne excitée.

— T'es venue pour ta collation, ma tite Toutoune ?

Il faut voir la scène : Dodo tient le biscuit haut dans les airs, Toutoune danse sur ses pattes arrière, elle tournoie une ou deux fois jusqu'à voir le biscuit s'approcher de sa gueule et le happer. Tous, en chœur, battent des mains en s'exclamant : « Bravo ! » Entre nous, est-ce la chienne ou l'aînée qui est la plus contentée des deux ? Allez savoir...

Les visiteurs sont partis. Souriante des effets de cette mini zoothérapie quotidienne, Dodo questionne :

— Mais toi, Jeannie, que fais-tu de bon ? As-tu imprimé les dépliants pour ta campagne du début mai ?

— Oui, ça va marcher. J'en aurai mille à distribuer. En plus, mon CLSC a payé une vingtaine d'affiches qui sont déjà installées.

— Rappelle-moi. Ce sera la semaine de quoi au juste ?

Dans la maison blanche de la Terrasse Gravel, ce serait normalement l'heure de souper. Maridouce et Émilio

mangent déjà les frites maison qui refroidissent et... ratatinent, en attendant Alex, dehors, qui discute avec son collègue paysagiste. Demain, les camions de terre seront livrés pour les jardins communautaires. Maridouce ouvre la porte :

— Ça suffit les gars, vous allez vous revoir demain matin. On prend notre soirée pour relaxer. Toi aussi, Jeff, va retrouver ta femme qui doit t'attendre.

— Elle a raison, dit Alex en lui serrant la main.

Le soleil déclinant éclaire toute la salle à manger. Ils affectionnent leur nouveau chez-soi qu'ils ont rénové durant l'hiver.

Alex s'informe du nouveau projet de Maridouce : avec sœur Jeannie, elles vont organiser une rencontre d'information, à la Maison de la Famille, sur la dépression post-partum. Au début mai, durant la Semaine de la Santé mentale. Maridouce a conçu des napperons qui financeront le suivi des nouvelles mamans. Elle lui montre le résultat sur son portable.

Émilio rampe d'un meuble à l'autre, puis se met debout en s'agrippant au vaisselier. Il lâche le meuble afin de battre des mains. Étonnés et ravis, ses parents lancent des « Bravos » en applaudissant aussi.

Domaine-des-Deux-Lacs, L'Épiphanie. Renaud introduit sa clé dans la serrure, satisfait. Vive le vendredi soir ! Il habite ici depuis que ses parents lui ont vendu le chalet qui, désormais, n'en est plus un. Marijo est au Spa-Santé avec sa mère. Toujours passionné de cette belle blonde, il n'ignore pas son difficile combat : quitter les terres glacées de l'instabilité morale. Ce défi, ils le surmonteront main dans la main, a-t-il décrété.

Ils n'habitent pas ensemble, car Marijo ne souhaite pas quitter Lavaltrie ni s'éloigner de sa sœur ; toutefois, ils vont coucher chez l'un ou l'autre. « Alors, pas de routine ! » dixit Marijo.

Sur son répondeur, un message de Vickie :

Salut Renaud. Je veux juste régler une affaire avant de partir pour trois jours avec Vincent. Son cell est à plat, dis à Marijo que le rendez-vous de mardi est annulé. En passant, j'aimerais vous inviter à souper. Vincent veut essayer son tajine, ça prendrait des cobayes Ah ah. Je t'embrasse, salue bien ta mère, ma cousine Rachel si tu la croises ce week-end.

Il griffonne un mémo. Douche rapide. Il réfléchit. Encore et toujours à LA question qu'il n'ose aborder. Devra-t-il incessamment porter des gants blancs pour discuter avec elle ? Car cette question est normale dans un couple qui dure. « Elle semble heureuse avec moi. » Il sourit à cette deuxième brosse à dents et au maquillage qui envahissent le comptoir. Dans sa chambre, des vêtements féminins qui sentent... l'amour et l'eau fraîche. Il se plait à exagérer. Sur sa véranda, le soleil persiste jusqu'à vingt heures. « Quel bonheur de voir allonger les jours ! » Fidèle à lui-même, tout le contente : il aime son domicile, sa nouvelle vie d'amoureux, il se sent en pleine forme.

Carillon du téléphone, c'est Marijo. Qui annonce l'achat de la peinture pour les travaux de demain. La nouvelle couleur de leur chambre au 101 ? Gris-bleu.

— Moi aussi, j'aimais bien cette teinte, dit-il. Alors, tu vas débarrasser la pièce ce soir. Juste les cadres, les rideaux, la décoration quoi. Ne déplace aucun meuble sans moi. Demain matin, je serai là de bonne heure.

Tout naturellement, il est serviable et d'humeur égale. D'où lui vient cet indécrottable fond d'optimiste ? Les fées se sont-elles penchées sur son berceau à sa naissance ? Est-ce un talent inné, une aptitude ? Il faudrait glorifier ce genre de partenaire. Depuis toujours, ce compagnon (ou compagne) qui est plus empathique maintient, pour une grande part, la solidité d'un couple.

— Demain, dit Renaud, tu vas me raconter votre présentation d'hier devant Centraide-Lanaudière ? Dis-moi, au moins, si ça augure bien.

— D'après Vickie, oui.

— C'est super. Je vous dis « Bravo les filles ! »

Marijo raccroche et désespère à la vue du désordre. Le hall d'entrée s'encombre de lampes, cadres et d'une lourde boîte de paperasses. Au-dessus, les documents de son divorce qui représentent les premiers pas vers sa nouvelle vie. Avec Renaud. Sans casse-têtes ni tiraillements. Renaud, amusant avec ses goûts légèrement démodés et quelquefois... ses idées aussi ! Est-il lisse, sans défauts, presque « ennuyant » ? Oh que non, il n'est pas parfait.

Dans cette boîte, le cahier des réflexions et la dernière question, celle d'octobre : « *Qu'est-ce que tu attends vraiment d'un amoureux ?* » Sa réponse en cinq points lui plait. Elle se rappelle avoir envié Maridouce et son Alex équipé pour bâtir, se tromper même et recommencer.

Elle n'a jamais su bien l'expliquer à Jeannie : vivre à deux, c'est cent fois mieux (à condition d'être bien assorti évidemment). Le couple est un lieu d'apprentissage : savoir faire des concessions, agir ensemble, découvrir un autre mode de pensée, d'autres priorités, s'amuser à deux. Depuis octobre, sa vie lui plait. Elle adore son travail dans le domaine communautaire. Aider les autres, donner du temps, c'est faire une différence dans son entourage

immédiat. Concourir au bonheur des autres, Vickie l'affirme, c'est bâtir le sien.



Le lendemain. Renaud enveloppe son rouleau imbibé de peinture dans le papier plastique. La fenêtre de la chambre est ouverte, l'air frais facilitera la tâche d'assèchement. Marijo fait de même avec ses pinceaux. Simultanément, ils se dirigent vers le *gallon* de peinture pour le fermer, ce qui amuse le peintre en chef. « Je trouve qu'on fait une belle équipe », dit-il. Ils tendent les bras vers l'autre pour s'embrasser.

— Marijo, en attendant de donner la deuxième couche, dans trois heures minimum, j'ai une proposition : allons luncher à Repentigny et visiter Dodo par la même occasion.

— Bonne idée, mais prenons le temps de s'asseoir, tout de même !

Dans la cuisine, Renaud a décroché le calendrier pour planifier ses vacances d'été avec Marijo. Après discussion, ils choisissent deux semaines dans Charlevoix en juillet ; puis, un voyage dans le Sud en hiver, un autre en Europe et enfin, ils DOIVENT réaliser le rêve de Renaud d'aller à Disneyland.

— Maintenant que j'ai une compagne si charmante, je veux parcourir le monde. C'est le temps pendant que nous sommes jeunes.

Il tait le reste de sa pensée « et pendant que nous n'avons pas d'enfants ». C'est LA question qu'il ressasse régulièrement. Pourquoi n'a-t-elle jamais abordé le sujet ? Il faudrait bien éclaircir la question...

Au moment de partir, ils croisent Solange et Marguerite sur le palier. Échange de politesse. Solange demande si Renaud accepte de nouveaux patients. Oui, il lui remet sa carte d'affaires.

— Prenez rendez-vous avec notre secrétaire. Il y a trois optométristes à notre Centre visuel.

— Mais non ! C'est toi que je veux ! Pour passer mon examen !

Ils rient en chœur. Finalement, ils iront tous manger au resto du quartier : Marijo, Renaud, Solange, Marguerite, Léonie, Marco.

Ils « collent » deux tables ensemble. Marco est assis près de sa grand-mère qui lui montre un grand sac à ses pieds. Elle en sort la petite veste sans manches, en suède brun, avec des franges au dos. Sans oublier le ceinturon auquel il pourra suspendre son jouet-revolver.

— Tiens mon petit cowboy ! Essaie-le !

Une fois costumé, il embrasse sa grand-mère et son sourire de gamin content vaut tout l'or du monde.

Quand les assiettes arrivent, Solange baisse le ton pour critiquer les hot-dogs et hamburgers ordinaires qui leur sont servis. Elle enchaîne sur son projet de *El Zocalo*, nom espagnol qui fait référence à la grande place centrale des villes sud-américaines, une place pour se rassembler.

— Rassembler, c'est le fin mot de mon projet, dit-elle.

Au départ, elle a mijoté l'idée folle de créer un grand parc proche de l'hôtel de ville. Puis, l'automne dernier, elle a mangé dans un Café de village en Estrie. L'idée l'a emballé : ces cafés-bistros rassemblent les villageois. On y sert des repas santé provenant de produits locaux et des bières de microbrasseries locales. Les artisans y exposent leurs œuvres à vendre. Il y a des lancements. Avec Denise, sa partenaire, elles se donnent un an (celle de son année sabbatique)

pour trouver un local ou une maison appropriés dans la grand-rue. Si possible, avec la municipalité impliquée, ce serait géré comme un organisme sans but lucratif. Une large véranda ferait le tour du café. Avec vue sur le fleuve si possible.

— Une immense galerie-terrasse, poursuit-elle en ouvrant largement les bras, pour manger dehors l'été et boire des chocolats chauds en hiver. La salle pourra être réservée pour des cocktails, des baptêmes, des anniversaires. Et quand je prendrai ma retraite, je me joindrai à l'équipe en place. Maintenant, j'ai une nouvelle pour toi Léonie.

— Maintenant, c'est moi qui parle, la coupe Marguerite. Léonie, ma fille, si *El Zocalo* fonctionne, je vais y travailler avec Denise. Ce qui veut dire...

— Que tu vas déménager à Lavaltrie ! complète Léonie, tout sourire.

La conversation roule incessamment, avec leurs cent projets : boutique, café-bistro, déménagement, Coop ou voyage. Marijo et Renaud partent les premiers.



Fidèle à ses nouvelles habitudes, Dodo conduit ses visiteurs au salon du troisième étage. Sofa douillet et gros fauteuil les accueillent.

— Comment va ton charmant poney ? Il raffole encore des carottes ?

— Il va bien. Ces temps-ci, il est fou des pommes.

— Tu sais, je n'ai pas toujours été une vieille mamie empâtée.

— Je m'en doute bien. Mais vous êtes sévère envers vous-même.

Marijo a rapporté des albums photo de Dodo. Elle les pointe :

— Justement, je vais lui montrer les photos de nos excursions en famille. Tu te rappelles, on a monté les albums ensemble, quand tu as passé l'hiver chez nous.

Renaud se passionne vite pour l'histoire de cette famille en s'intéressant à l'occupation de son mari et des autres enfants de Dodo. Le troisième album, c'est celui des petits-enfants. Marijo s'attendrit devant les photos où elle figure avec Maridouce, car leur complicité est évidente. En voici une au bord d'un lac, elles ont fabriqué un château de sable. Elles ont sept-huit ans.

— Tu portais déjà des lunettes ?

— Ben oui, dès mon entrée à l'école. Pour voir au tableau.

Marijo approche l'album pour mieux discerner les détails :

— Ce serait quel lac, d'après toi grand-maman ?

— À Old Orchard, je pense.

— Mais non, on voit des sapins au fond. C'est peut-être à Magog ? Ou chez la tante Aline dans les Laurentides ?

Dodo s'embrouille dans son passé. Renaud murmure de laisser tomber.

Une préposée s'approche avec Toutoune dans les bras. Le couple assiste au spectacle du petit chien dansant.

— C'est ma Toutoune maintenant ; mon ancienne voisine est à l'hôpital. Il reste au sous-sol parce que, dans l'aile ici, les animaux sont interdits.

D'autres albums sont feuilletés ; ils vont prendre un thé à la cafétéria. Au moment de partir, ils reconduisent Dodo à sa chambre.

La préposée les intercepte, elle souhaite leur parler de Toutoune. La vérité, c'est que la propriétaire de la chienne ne reviendra plus ici. « Impossible de garder cet animal plus longtemps aux Résidences. Déposez-le à la SPCA ».

Perplexe, Marijo fixe Renaud qui attrape l'animal. Ils sortent.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je te rappelle la deuxième couche de peinture à appliquer, dit-elle d'une voix énervée.

— Je le prends chez moi quelque temps, ne t'inquiète pas. Pour tout de suite, on va peindre, comme prévu. Pendant nos travaux, il jouera sur le balcon. Après, on retourne chez moi pour dormir, je l'apporterai.

Dans la future boutique équestre, on a laissé la porte grande ouverte. Solange s'occupe du mur du fond ; elle y a cloué des planches en bois, posées à la diagonale. Marco et Léonie visent des crochets pour les chapeaux de cowboy. Léonie joint Luc au téléphone :

— Viens-tu voir les résultats ? Oui, apporte-moi ma bière préférée, je crois qu'il en reste deux dans ton frigo.

Quand il arrive, Léonie le trouve habillé chic et se demande s'il s'apprête à sortir ou quoi... Non. Il l'enserme par la taille, puis prend à témoin Marguerite et Solange pour la féliciter de leur travail fantastique.

— J'ai parlé au notaire. On a rendez-vous lundi pour signer quelques papiers. Tu vas m'accompagner, je veux que tu apprennes tout le côté paperasse de la boutique.

Il ouvre le sac apporté pour distribuer la bière.

— J'ai même apporté une boisson sucrée pour Marco ! Et c'est pas tout, je m'adresse à Marguerite : est-ce que vous pourriez garder Marco, ce soir, pendant que j'amène ma chère Léonie Hétu au restaurant ?

Léonie s'énerve :

— Ben là, il faut que je prenne ma douche et que je m'arrange !

— Tu as tout le temps ; j'ai réservé pour sept heures et demie.



Au 101, rouleaux et pinceaux sont lavés, les toiles repliées, les *gallons* refermés. Satisfaits, Marijo et Renaud savourent leur bière, la récompense classique des grands travaux. Sur le balcon, le chien jappe peu, mais il s'est enroulé dans sa chaîne à plusieurs reprises, dérangeant les peintres pressés par le temps. Comme la faim les tenaille déjà, Marijo propose de manger ici leur menu express préféré : les ailes de poulet surgelées, prêtes à glisser au four. Pendant les vingt-cinq minutes de cuisson, Marijo chante sous la douche. Renaud remet de l'ordre dans le hall d'entrée. La boîte de paperasses l'attire, car sa curiosité est quasi malade. En plus, Marijo parle peu de son passé, ce qui attise son irrésistible penchant de fouineur. Il feuillette donc le cahier des réflexions. Ce jour-là, sa curiosité le récompensera... Il lit la dernière page en découvrant, sur un bout de papier collé, la question de Jeannie :

Qu'est-ce que tu attends vraiment d'un amoureux ?

1. Avant tout, qu'il soit présent ; quelqu'un à l'écoute.

2. Un compagnon équilibré, pas tourmenté, qui me dirait souvent : « C'est pas grave. » Avant, je disais « quelqu'un de bonne humeur ».

3. Assez bon et tendre, qui pardonne facilement.

4. Déterminé dans la vie (il sera probablement entêté, tant pis). J'aimerais connaître la stabilité.

5. Comme je n'espère plus le coup de foudre, j'attends qu'il m'aime sans fanfare, mais profondément et pour longtemps.

Entre nous, Renaud bénéficie d'une chance incroyable : la découverte d'un mode d'emploi précis pour réussir sa vie de couple avec Marijo ! Il espère répondre, toute sa vie durant, aux cinq caractéristiques inventoriées.

Le téléphone sonne, c'est justement Jeannie. Il raconte la peinture, le chiot dansant et, comme il entend encore l'eau de la douche, il baisse le ton pour parler du cahier. « Ah, je suis contente qu'elle ait réfléchi à ma question. Et toi, est-ce que tu peux répondre à ses attentes ? »

— Oui Jeannie. Elle a inscrit des critères, numérotés ma chère, et c'est très recevable pour moi.

Elle espère qu'il ne se sentira pas comme une béquille soutenant Marijo dans la recherche de son bonheur. L'amie psychologue précise :

— Tu vois, son bonheur ne devrait pas dépendre uniquement de son amoureux.

Il approuve. Elle lui rappelle aussi ceci : Marijo doit prendre sa médication tous les jours, comme prescrit récemment par son médecin, ce qui stabilise son humeur. Peut-être même en aura-t-elle besoin à vie. « Tu comprends ? »

Il comprend, mais doit abrégé sur ce sujet, car Marijo est sortie de sa douche et s'approche. Elle poursuit la conversation avec Jeannie pendant que Renaud effectue quelques allers-retours vers son auto, pour rapporter ses outils chez lui.

En refermant le hayon de son véhicule, qu'aperçoit-il par terre ? Une carte à jouer qui lui adresse un clin d'œil ; une carte aux couleurs délavées certes, mais qui lui est destinée. C'est le roi de cœur qu'il ramasse sans délai pour l'examiner. Ça lui plait cette épée de combattant que le roi brandit d'un air déterminé. Des yeux tristes, mais une barbe bien masculine, tout est là.

Nul doute, il va partager sa découverte avec elle :

— Regarde Marijo, la chance m'a souri ; désormais, je serai ton roi de cœur. Je brandirai mon épée pour te défendre envers et contre tous.

Il place la carte dans son portemonnaie, persuadé qu'il s'agit d'un porte-bonheur. Sa reine de cœur l'aime pour cette simplicité naturelle, presque innée, qui le rend bon et tendre comme l'amoureux espéré. Elle l'aime aussi pour sa détermination (il a l'âme des cinq superhéros hollywoodiens).



Dans l'appartement voisin, l'excitation est maximale. Léonie sort de la salle de bain en épongeant ses cheveux. Sa mère s'est proposée pour la coiffer d'un élégant chignon ; la boîte de *bobépines* s'est répandue sur la table et Tigrou s'amuse avec celles tombées par terre. Les ailes de poulet cuisent au four, Marco les retournera à mi-cuisson. Luc reste au salon, loin de l'effervescence ; la télévision lui tient compagnie.

Lorsque vient le temps de partir, un soleil franc illumine l'impasse de l'Espérance. La température approche vingt degrés et les Prévost, ayant probablement souper de bonne heure, se balancent donc pour la toute première fois

de la saison. Léonie les salue de la main, souriante et sûre d'elle dans sa tenue élégante. Luc esquisse vers eux un signe de tête. La petite auto jaune passera devant le couple d'observateurs du temps qui passe.

— Mon petit doigt me dit qu'ils vont manger dans un chic restaurant.

— En ce beau samedi soir, ton sens de la déduction impressionne ! rétorque madame qui étire le cou vers la rue Notre-Dame et ajoute qu'ils sont partis vers la droite, donc direction Repentigny.

Un merle chante tout proche. Ils sourient à ce promoteur du printemps.

— Je trouve qu'ils font très mari et femme.

— Le mariage n'est plus tellement à la mode.

— Je voulais dire qu'ils sont bien assortis.

La balançoire craque d'une façon rythmée. Au-dessus d'eux, passent à grande vitesse des nuages aux formes effilées qui laissent, dans leur sillage, quelques notes d'un violon endiable...

La température s'est rafraîchie rapidement. Ils doivent entrer. Il replace sa casquette, se lève et dit à sa bien-aimée qui est déçue :

— Après tout, Momo, on est juste en avril.

— Tu as raison, Sergio, je dois apprécier ce soir exceptionnel.



Dans l'anonymat d'un resto repentignois, Luc tient la main de Léonie. Il a commandé du champagne, leurs coupes sont remplies.

— Tu m'intrigues avec tes cérémonies, dit Léonie.

Il sort une lettre de sa poche qu'il tend à Léonie. Elle l'ouvre et lit. Place sa main sur son cœur :

— Est-ce que j'ai bien compris ? Tu lui as donné le nom de « Boutique équestre de Lavaltrie » et c'est déjà enregistrée chez le notaire.

— C'est ça, commence-t-il, et c'est enregistré à quel nom ?

— Au nom de Léonie Hétu !

— Tintons nos verres une première fois, dit-il en levant sa coupe, ça me fait plaisir de t'offrir l'occasion de démarrer ta propre affaire. Depuis six mois, j'ai passé du bon temps avec toi. Quand Lisanne est décédée, tu étais là pour me consoler.

Il déglutit, ému, avant d'ajouter :

— Léonie, je suis tombée en amour avec toi et...

— Et ?

Il lui présente une petite boîte. Elle soulève le couvercle, ses yeux s'agrandissent. Il dit :

— Voici une bague aussi spéciale que toi, veux-tu être ma fiancée ?

Après sa réponse affirmative, elle pleure, tente de rassurer Luc, mais pleure. C'est comme si elle osait se laisser aller.

Luc avance sa main sur la nappe, elle y met la sienne, c'est la promesse de faire un bout de chemin ensemble.



Renaud et Marijo descendent les dix-sept marches vers l'extérieur. Toutoune jappe nerveusement à la vue de Tigrou qui, déplaçant félin, les suit sur les talons.

— Je n'ai rien oublié, j'espère ? dit Marijo.

Elle ouvre son sac : vêtements, trousse de soins, médicaments, téléphone et son portemonnaie d'où elle voit dépasser un coupon pour les photos qu'elle a fait imprimer.

— Il faudrait arrêter à la pharmacie pour ramasser ma commande de photos.

Toutoune jappe encore.

— Renaud, tu crois vraiment que ça va aller avec cette *jappeuse* ?

— Mais oui, je te dis.

Une fois chez Renaud, Marijo revêt aussitôt son pyjama, prétextant l'avoir mérité après le dur labeur de la journée. Ils vont poursuivre l'écoute du DVD d'une série policière, acheté dernièrement. Toutoune s'installe avec eux sur le canapé ; Marijo sourcille, mais s'attendrit quand la chienne lui fait les yeux doux.

— As-tu des chips ou du pop-corn ? demande Marijo.

— Ni l'un ni l'autre, mais je peux aller au dépanneur. Dix minutes, et je suis revenu !

En l'attendant, elle a ouvert le téléviseur. Soudain, panne d'électricité. Totale obscurité au Domaine-des-Deux-Lacs. Elle ignore où sont ses chandelles de secours. Par la fenêtre, que du noir, elle ne distingue même plus la chaussée des habitations. Elle serre Toutoune contre elle, n'aime pas du tout la situation. Ça lui rappelle un mauvais souvenir...

Une panne de courant, à son école primaire. Ce jour-là, elle était au cours d'éducation physique, un local sans fenêtres. Quand le courant a coupé, le professeur a tenté de regrouper ses élèves avant de les évacuer du gymnase. Ils sont sortis en se bousculant, quelqu'un a poussé Marijo et ses lunettes sont tombées. Elle n'y voyait rien, que du noir. Se sentait aveugle. Elle a paniqué.

Elle déteste être seule ici. Renaud reviendra-t-il bientôt ?
« Non mais, qu'est-ce qu'il fait ? »

Toutoune est calme ; elle se blottit affectueusement contre Marijo. Renaud lui téléphone, l'avertissant qu'il va rester quelques minutes de plus au dépanneur pour aider le proprio à s'organiser sans ses caisses électroniques. Pour lui, Marijo n'a aucune crainte, il la voit forte.

Elle s'assoit devant la grande fenêtre. « Pourquoi j'ai peur, c'est inutile ? De quoi j'ai peur justement ? Avec lui, je suis bien entourée ; il fait tout pour éloigner mon sentiment de solitude. » Peu à peu, ses yeux s'habituent à l'obscurité, n'est-on pas programmé pour s'habituer à tout ?

Quinze minutes passent à sa montre, son anxiété s'est calmée : peut-être est-ce le résultat de tout ce travail sur soi qu'elle a poursuivi sans faillir ? Oui, elle croit avoir changé depuis sa dépression. Et depuis novembre dernier, l'amour entre elle et Renaud grandit en raison de tous les liens qu'ils tissent ensemble. Pas de coup de foudre au départ, mais une courtepointe tissée serrée qui va les unir sérieusement. Renaud lui a déjà apporté beaucoup, elle se doit d'être une compagne solide. Elle se promet une seule chose : elle va continuer d'essayer, tout le temps. D'être solide.

Puis, balayage des phares de l'auto dans la cour. Il entre, elle se serre contre lui :

— C'est noir effrayant ici à la campagne.

— C'est noir comme chez le diable ! lance-t-il en riant.

Elle ose rire aussi. Il cherche les chandelles, les allume.

— Vois comme ça donne une ambiance romantique à notre salon.

— Mais on ne peut plus regarder la télé.

Il propose d'allumer le foyer au bois et, en attendant le retour à la normale, de regarder les impressions photo.

Tout est là : Mère Chi Tu, la chèvre rousse, le poney et sa carotte. « Tu vois, ta grand-mère aime encore mettre

de la folie dans sa vie. Dodo est un exemple pour nous. » Aussitôt cette phrase lancée, Toutoune vient minauder autour d'eux. Renaud se lève, va à la cuisine.

Haut dans les airs, il montre un biscuit au chien qui sort la langue. Toutoune danse sur ses pattes arrière, elle tournoie une ou deux fois, Renaud approche le biscuit, elle le happe.

— Bravo ! s'exclame Renaud.

Marijo regarde Renaud totalement absorbé par cette joie candide de voir danser Toutoune. Et s'il avait raison ? Pourquoi chercher midi à quatorze heures quand tout peut être si simple ; un feu de bois qui réchauffe et embaume la pièce, un homme et une femme qui s'aiment, un petit chien qui danse pour un biscuit. Renaud fait mieux que le dire, il incarne l'idée que rien n'est plus beau que l'instant présent.



Quelques jours plus tard, Marijo accroche de nouveaux rideaux dans sa chambre. Il reste uniquement cette lourde caisse de paperasses qui traînent dans le couloir. Elle doit en finir, se dit-elle. Les factures et lettres sont triées, les périmées seront balancées dans le bac de récupération dehors. Avant de sortir, elle branche sa bouilloire. Sur le palier, la porte du 102 est ouverte. Voici Léonie « Salut, ça va ? » qui agite une enveloppe ouverte :

— Vas-tu renouveler ton bail, toi ?

— Oui, je reste ici. Mais toi, tu pourrais aller vivre avec Luc ?

— Marco et moi, on refuse de déménager dans son rang. C'est ennuyant, tout est loin : bar, épicerie, école.

Mais toi, qu'est-ce que tu prépares ?

Marijo raconte la peinture, son envie de changement. Léonie-la-placoteuse l'invite à entrer, « mais ne regarde pas le ménage ! » Marijo ne regardera pas et essaie d'oublier les poils de chat sur son capri. Qu'importe, il faut en sourire, Léonie ne changera pas. La voici avec son portable qui commente les innombrables photos prises en compagnie de sa maman. Cette Marguerite est comme le dernier morceau de son puzzle personnel. « Je l'adore, elle est douce, cajoleuse, ça m'a tellement manqué. » Son *pick-up* ? À la ferraille ! Luc lui a déniché la sous-compacte jaune garée dans la rue.

— C'est la première fois qu'un gars est si prévenant avec moi. On s'entend très bien, il gâte ma mère. Ça pourrait être l'homme de ma vie !

Toute fière, elle lui montre la bague récemment offerte.

— Ma parole, t'es en feu !

— Et j'ai raison de l'être. Avec notre projet de boutique équestre. Tu vas voir, Luc Caron n'est pas barré à quarante.

Elle explique le permis municipal obtenu en claquant des doigts, le réseau d'amis entrepreneurs ayant rapidement bâti le local. La franchise négociée habilement avec Psenak, le rapace. Luc lui fait confiance pour organiser l'intérieur à son goût. Désormais plus allumée que nonchalante, Léonie lui montre le catalogue du manufacturier. Marijo repère une paire de bottes de cowboy qui devrait tenter Renaud.

Marijo va chercher le bibelot en verre, le cajole du doigt, le soupèse comme si le chat aux aguets devait raconter leur histoire. Ce guetteur serait-il un témoin du chemin parcouru par les voisins de cœur ?

— Et toi, ça va à la Joujouthèque ?

Parfaitement, car elle a obtenu un poste permanent d'une vingtaine d'heures par semaine. Cet horaire allégé lui permet de mettre sur pied la Coop d'échange de services. Comment ça avance ? Le local est réservé, elles ont déniché un organisme qui va les supporter. La banque de membres grossit progressivement.

— J'aime beaucoup ça ! C'est rassembleur pour les résidents d'un même quartier. Évidemment, côté monétaire...

— Le communautaire, c'est pas payant, mais très valorisant, affirme Léonie.

— Tout à fait ! Parce qu'enfin je me sens à ma place ; je suis exactement sur mon X. Tu connais l'expression ? Moi, je l'ai appris de Renaud.

— Parlant de Renaud, ça va bien vous deux, je crois. Dis-moi franchement, il n'est pas trop *straight*, j'espère ?

— C'est un gars sérieux dans sa profession, peut-être un peu *straight*, comme tu dis. Par contre, chez lui il lâche son fou. Son énergie est contagieuse, dit-elle en accédant au palier.

La porte du 101 est entrouverte, une odeur bizarre leur parvient...

— Ah non ! Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

L'enquête est vite résolue : Marijo a oublié sa vieille bouilloire, branchée depuis une bonne heure. L'odeur est celle du métal chauffé et noirci.

Marijo soulève la bouilloire. Elles éclatent d'un grand fou rire.

Léonie conclut :

— En tout cas, peut-être Renaud est-il déçu que tu n'aies pas habiter avec lui, mais moi je suis contente de t'avoir encore comme voisine de palier.

L'impasse de l'Espérance accueille cette nouvelle avec plaisir. Dans les arbres géants surplombant la rue, les feuilles

bruissent des confidences et quelques cartes à jouer virevoltent encore sous un vent ensorceleur ; un vent qui chuchote l'arrivée de nouvelles légendes chargées d'espérance.

Pour retrouver les personnages de Lavaltrie et ceux de Joliette, un troisième roman se prépare qui les réunira encore. En vedette, les trois cousines Brind'Amour et la ville de L'Épiphanie.

HUMOUR

- Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

- Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

- Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

- Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
 Au fil des jours
 Au gré du vent
 S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

- Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravanning*

ROMAN

- Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
 Le courage du mouton, tome 2
 Petite vengeance deviendra grande
 Une fille, ça ne pleure pas
 Les Frincekanoks
- Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
 Shaktis
- Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*
- Monique Michaud *Le dernier regard*

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1*
Lili, Tome 2
Charles, Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin, Tome 1
L'Irlandais, Martin, Tome 2

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2^e éd.*
Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Sylvain Goulet *Disparition suspicieuse*
Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboché

Album + de 5 ans

Claude Daigneault *Une amitié explosive* *An explosive friendship*
Le grand projet *The big project*
Pyro fugue *Pyro runs away*

Album + 6 ans

Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*
Fridolin. l'homme de paille et Rutina l'ânesse

Achevé d'imprimer
en juillet 2013
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace
Imprimé au Canada



Deux voisines, un palier. Marijo au 101 et Léonie au 102. Deux solitudes qui habitent dans l'impasse de l'Espérance.

Mille après mille, leur route est sinueuse. Ces voisines de cœur avancent malgré tout, car elles sont débordantes de folies et... de regrets. Jour après jour, sur ce palier, leur destin s'entrecroise incessamment défiant les lois du hasard. Dans ce Lavaltrie où naquit la

légende de la « chasse-galerie » subsistent encore l'inexplicable et le merveilleux.

Parfois dynamique, parfois dégonflée, Marijo craint toujours de revisiter le désert glacial de la dépression. Sa grande amie, une religieuse prénommée Jeannie, sera la voix de la raison. Mais, c'est si difficile... sans amoureux à ses côtés !

Nonchalante de nature, Léonie tourne en rond sans avenir, elle rêve de revoir sa mère Marguerite exilée de force, elle ignore où. Seuls des événements exceptionnels pourraient bousculer ce statu quo. En attendant, elle voudrait gagner sa vie... et le cœur d'un amoureux !

Dans cette impasse pleine de vie, elles sont entourées de leur proche, Antony, Solange, Maridouce et Alex ainsi que les Prévost, ces témoins qui badinent dans la balançoire.



Monique Michaud est Lanaudoise. Elle a déjà publié un premier roman *Le dernier regard* ancré dans la ville de Joliette. L'histoire de *Voisines de cœur* évolue dans Lavaltrie. Les personnages du premier roman interviennent dans le destin des voisines. Un troisième roman sera situé dans L'Épiphanie : tous les personnages lanaudois de cette trilogie s'y retrouveront.

ISBN 978-2-924187-17-3



9 782924 187173